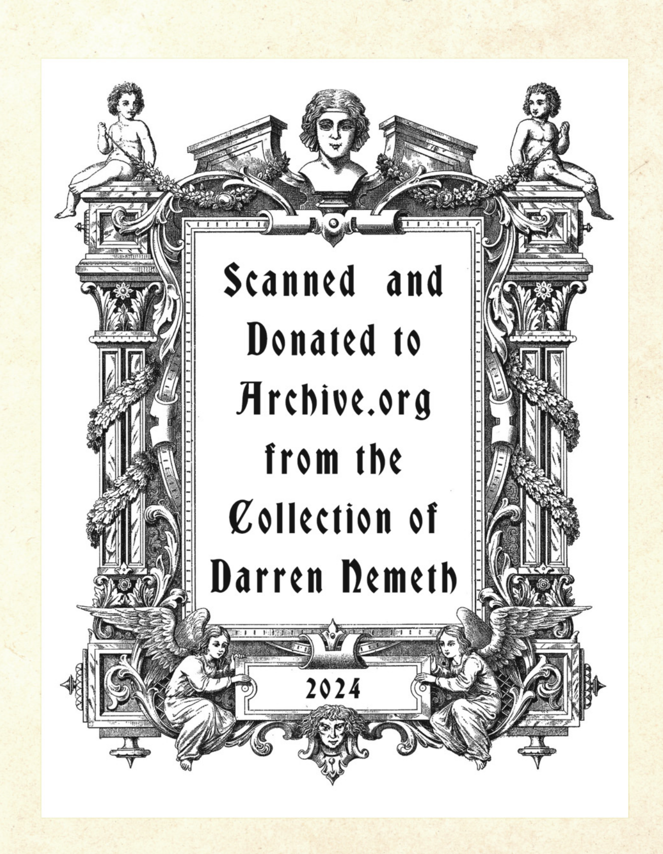

COLLECTION
CINÉ-ROMANS
3 fr.
la fille de feu
(CALL HER SAVAGE)
avec
CLARA BOW
par
R. DESSAIGNES
LES PLUS BELLES
PHOTOS DU FILM
EDITIONS de Mon Ciné
43, Rue de Dunkerque. Paris X



LA FILLE DE FEU

(CALL HER SAVAGE)

R. DESSAIGNES

❖ ❖ ❖

LA FILLE DE FEU

(CALL HER SAVAGE)

■ ■ ■

D'APRÈS LE FILM DE LA PRODUCTION **FOX-FILM**
AVEC **CLARA BOW**

■

SOCIETE PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque, PARIS-10e.

DISTRIBUTION

Nasa Springer	CLARA BOW.
Lawrence Crosby	MONROE OWSLEY.
Moonglow	GILBERT ROLAND.
Sunny de Lan.	THELMA TODD.
Ruth Springer.	ESTELLE TAYLOR.
Pete Springer.	WILLARD ROBERTSON.

LA FILLE DE FEU

(CALL HER SAVAGE)

CHAPITRE PREMIER

UNE ÉTRANGE NATURE

C'était vers la mi-septembre et les ardeurs de l'été s'apaisaient à peine. Le soleil avait longuement brillé dans un ciel sans nuages, durant des semaines et des semaines, au-dessus du Texas, puis un ou deux orages étaient survenus et la pluie avait rendu un peu de verdure à la végétation brûlée. La forêt qui s'étend auprès de Rollins paraissait s'être redressée après avoir courbé ses cimes sous la violence du ciel torride, et dans son ombre, entre des pierres, des ruisseaux recommençaient à couler, avec leur jolie chanson, si fraîche.

Pour avoir trop longtemps supporté cette chaleur de l'été, sans paraître en souffrir, Nasa se sentait envahie d'une joie folle et d'une étrange frénésie, comme si une vie nouvelle coulait dans ses veines.

Elle avait estimé indigne d'elle de céder au soleil, et de longues heures, sur son cheval favori, elle avait, chaque jour, galopé dans les pâturages, et, au delà, parmi les vastes étendues où une herbe jaunie poussait difficilement dans le sable semé de gros cailloux. Elle allait jusque dans la montagne voisine désolée, solitaire. Rien ne l'arrêtait, rien ne lui faisait peur. Dès qu'elle était sur son cheval, emportée au galop, elle paraissait perdre conscience, et cesser d'être une jeune fille civilisée pour faire corps avec sa bête, devenir une créature sauvage.

Souvent, au milieu des espaces déserts, alors qu'elle voyait la vallée s'étendre devant elle avec ses ranchs

isolés et les troupeaux épars dans les pâturages, elle poussait des cris fous, comme si elle n'avait pu traduire autrement son émotion intérieure et la force primitive qui la soulevait.

Parfois, elle s'en étonnait elle-même et se demandait par quel sortilège elle était si différente de sa mère si douce et si bonne, Ruth Springer, et de son père, Pete, si froid et si strict. Mais cet étonnement n'était que de courte durée, c'était comme un éclair qui passait en elle, sans qu'elle pût s'y attarder. Sa frénésie la reprenait, à moins que, cédant alors à un découragement pour le moins aussi étrange que sa jeune fureur, elle tombât sur le sol, sans forces, comme désespérée et éclatât en sanglots convulsifs, qui la laissaient prostrée plus d'une heure. Le temps passait. L'air la baignait, et séchait ses larmes, sa force revenait et, brusquement, elle soulevait la tête. Un sourire ingénu transformait sa face : elle ne savait plus guère pourquoi elle venait de pleurer si désespérément, pas plus qu'elle n'avait su un instant auparavant pourquoi elle était prise d'une joie si ardente.

Alors, elle se relevait et sifflait son cheval, d'une manière à elle qui lui avait été apprise par son ami Moonglow, et qui était assez étrange. C'était un sifflement longuement modulé, à la manière indienne. Et d'ailleurs, rien d'étonnant à cela puisque Moonglow avait du sang indien dans les veines, autant que de sang blanc. C'était un métis, un jeune homme de bonne famille, assez singulier, qui avouait fièrement son origine indienne, mais conservait, dans la vie, une attitude modeste et réservée : il s'agissait sans doute encore là des influences ancestrales, et Moonglow ne se dépensait pas en paroles inutiles comme ces anciens ennemis de sa race, les Faces-Pâles.

Ayant sifflé son cheval à la mode indienne, Nasa bondissait sur son dos et le poussait à nouveau droit devant elle, tandis que revenait en son cœur sa sauvage allégresse qui n'avait cédé que pour un instant.

Ce jour-là, Nasa ne paraissait pas pouvoir se contenir, tant bouillonnait de force en elle. Sans doute, subissait-elle l'ambiance de la nature, elle-même toute renouvelée par les orages. Elle ne pouvait plus s'arrêter et, ayant conduit sa bête dans la forêt, elle y galopait sauvagement en poussant des cris inarticulés. Dans le vague sentier serpentant sous les vieux arbres, parmi les lianes et la végétation luxuriante, si étonnante par son contraste avec celle des étendues sableuses et quasi-désertiques des environs, Nasa se sentait prise d'une sorte de délire fou, et transformée en créature primitive qu'une démence sacrée possède.

Le cheval écumant était habitué à ses sautes d'humeur et l'emportait dans le mystère des ombrages comme s'il avait partagé la folle exubérance de sa cavalière. Pourtant, tout à coup, en arrivant aux environs immédiats d'une grande mare alimentée par le ruisseau irrigant ces lieux luxuriants, il fit un brusque écart et s'arrêta net. Incapable de se maintenir en selle, poussée par la vitesse acquise, Nasa fut désarçonnée et tomba sur le sol.

Heureusement, pour si brusque qu'il ait été, le choc fut amorti par la mousse et les feuillages, et la jeune fille en fut quitte pour l'étourdissement. Quand elle rouvrit les yeux, quelques secondes après sa chute, ce fut pour apercevoir son cheval qui, calmé, en profitait pour brouter paisiblement à une vingtaine de mètres en arrière. Nasa, indignée par la conduite incompréhensible de l'animal allait l'interpeller violemment, quand son attention fut attirée par un singulier bruissement. Encore un peu étourdie par sa chute, elle regarda tout autour d'elle et, soudain, sursauta : à deux mètres à peine de son corps, sur le tronc couché d'un arbre, sans doute, renversé par quelque ouragan, elle aperçut un serpent enroulé qui se redressait en sifflant. Le bruit qu'elle entendait était ce sifflement joint au bruissement des écailles du reptile. Celui-ci était un serpent à sonnettes, de forte taille, et c'était sa présence qui avait provoqué l'écart du cheval. Toute autre que Nasa se fût enfuie avec crainte, mais la fière jeune fille reporta sur le serpent la colère qu'elle éprouvait contre sa monture, à cause de sa chute humiliante ; si bien que, redressée d'un bond, elle se jeta vers le reptile en brandissant sa cravache qu'elle n'avait pas lâchée. A vrai dire, c'était plutôt une sorte de fouet dont le manche de cuir tressé faisait corps avec le reste, et c'est à coups cinglants qu'elle frappa le serpent, non sans lui adresser les insultes les plus choisies d'un répertoire qui ne lui venait aux lèvres que dans les grandes occasions.

Petite de taille, mais admirablement proportionnée et de formes parfaites, Nasa était très belle, et la colère la rendait plus belle encore. Ses yeux brillaient et jetaient des feux éblouissants, sa bouche aux belles lèvres se crispait et ses cheveux d'un rouge acajou magnifique formaient autour de son front un voile de cuivre sombre. Belle, elle l'était, mais aussi un peu comique pour l'instant... et un éclat de rire retentit à peu de distance dans les feuillages.

Ce rire était si inattendu pour Nasa qu'elle s'arrêta net de frapper le serpent et bondit de côté en cherchant à distinguer quel pouvait être l'insolent qui se permettait de la railler aussi lâchement. Car elle estimait que c'était de la lâcheté, et qu'il n'y avait de crime aussi impardonnable que de se moquer d'elle et la tourner en ridicule.

— Comment, c'est vous? C'est vous? Ah ! par exemple, c'est trop fort !

Elle apercevait un jeune homme qui sortait enfin des buissons où il se cachait depuis un instant et qui riait encore. C'était Moonglow qui,

lui aussi, se promenait dans ces parages et venait, par hasard, d'assister à la scène de violence à laquelle se livrait Nasa. Lui, le calme le positif, le réservé, il venait de surprendre la belle enfant dans un de ces accès où l'être humain perd toute dignité, et cela l'avait tant amusé qu'il en riait encore, ce qui ne fut pas pour calmer Nasa. Aussi celle-ci, la bouche écumante de fureur, lui lança :

— C'est de moi que tu ris, dis, sale Indien ? Sale métis !

Elle en perdit toute mesure, et bondissant sur Moonglow qui n'avait pas bougé de place, elle le frappa à son tour à coups de fouet, en plein visage, à plusieurs reprises :

— Tiens... pour t'apprendre à te moquer de moi... de moi... te moquer de moi...

Moonglow, le visage barré de stries rouges sous les coups de lanières, n'avait pas bougé ; son rire de stupeur. Dans son regard pas s'était éteint et il paraissait frappé sait à présent une telle expression de reproche que Nasa s'arrêta et brusquement fut submergée par une vague de honte folle. Aussi folle qu'avait été sa colère.

Cela se confondait en elle, la bouleversait. Des houles de fureur et de désespoir la parcouraient toute, son corps tout entier frémissait, elle ne savait plus de quoi, et tandis que les larmes lui montaient aux yeux, lui brûlaient les paupières, puis jaillissaient en torrent, elle se laissa tomber par terre, et, prise d'une sorte de crise de nerfs, elle poussa de grands cris aigus, tout en agitant désordonnément bras et jambes. Ses pieds frappaient le sol et ses poings se meurtrissaient sur les cailloux cachés parmi les herbes et la mousse.

Moonglow se sentait sans colère contre elle, mais il avait au cœur plus de douleur qu'au visage où, pourtant, les coups avaient durement porté en traçant des sillons noirâtres. Il connaissait la jeune fille, sa nature sauvage et impulsive, et ne se sentait pas le courage de lui en vouloir, parce qu'il l'aimait.

Il l'aimait en secret et ne le lui avait jamais avoué. Pourtant, Nasa n'avait pas besoin de cet aveu pour deviner ce qui se passait dans le cœur de son compagnon. Depuis longtemps elle avait surpris ses regards, son attitude significative, et elle en avait abusé, sans rien lui permettre. C'était comme une sorte de complicité qui les unissait, mais d'un ordre spécial : elle tolérait qu'il l'aimât, mais ne lui laissait jamais l'occasion de parler de cet amour et, au besoin, le traitait comme un chien, ce qui avait été le cas présent.

Moonglow entendait ses cris avec un certain malaise et il entreprit de la calmer. Penchée sur elle, la soulevant avec infiniment de précautions, il lui adressait des paroles prudentes et douces :

— Nasa, calmez-vous... Ne vous mettez pas dans cet état. Si quelqu'un vous entendait ! Voyons, ce



Brandissant son fouet, elle frappait le serpent avec rage.



1. Moonglow s'étendit sur l'herbe auprès de Nasa.

2. Pete Springer, dur et menaçant, se dressa devant eux.

3. La sauvage Nasa, en cet instant, regretta sincèrement sa dureté.


Affectueusement, elle avança son ardent visage de celui qui l'aimait en silence.

qui s'est passé ne vaut pas la peine de vous bouleverser ainsi. Ce n'est rien, Nasa... Votre père...

A l'évocation de son père, elle se souleva et soudain calmée, demanda :

— Quoi, que voulez-vous dire, avec mon père ?

— Je dis que votre père est dans les environs, qu'il pourrait vous entendre et que s'il vous surprenait dans cet état, je ne sais pas ce qu'il vous dirait...

— Je m'en moque pas mal, fit Nasa en essuyant les larmes roulant encore sur ses joues, tandis que son visage reprenait une expression plus calme. Mon père n'a pas le...

Elle n'acheva pas, car un bruit de pas pressés se fit entendre tout proche. Des bottes foulaient les feuillages et brusquement un homme parut, coiffé d'un chapeau de feutre à bords assez larges, le visage sévère ; il s'arrêta net en apercevant la jeune fille.

— Comment, c'est toi, Nasa, qui pousses ces cris de folle, ici ? Avec Moonglow ? Qu'est-ce que vous faites ici, tous les deux ?

Le jeune métis ne répondit pas : il attendait que Nasa se résignât à donner à son père la réponse qu'il lui plairait de donner. Mais Pete Springer ne pouvait ignorer les coups qui lui marquaient le visage et d'autre part voyait le fouet que la main de Nasa n'avait pas lâché. La jeune fille, entièrement calmée à présent, comme par miracle, frappait à petits coups sur ses propres bottes et affectait un air nonchalant, tout à fait irritant :

— Enfin, Nasa, fit son père que la colère gagnait, parleras-tu, fille sauvage ? Que signifie cette scène ? Pourquoi as-tu frappé Moonglow ?

Sous ses longs cils noirs, Nasa coula vers son père un regard moqueur et hardi :

— Pourquoi j'ai frappé Moonglow ? Qui vous dit que c'est moi, père ? Et puis... quand ce serait moi ? Est-ce qu'il se plaint ? Vous vous plaignez, Moonglow ?

Le jeune homme ne répondit pas et, machinalement, il passa la main sur sa joue brûlante et enflée. Nasa eut un léger rire étouffé et dit encore :

— C'est peut-être en jouant que j'ai fait cela... pas vrai, Moonglow ?

— Je suppose que tu es complètement folle, jeta le père courroucé mais qui, connaissant la nature exaltée de sa fille, n'osait la braver ouvertement. Et je vais y aviser... De telles scènes de folie ne peuvent se renouveler pour apporter le scandale dans tous les environs. Tu as compris ? Tu ne répondras pas, tête brûlée ? Non ? Eh bien, pourtant, ce n'est pas toi qui auras le dessus. C'est moi, je te le prédis...

Et comme la jeune fille persistait dans son attitude de défi nonchalant, avec un sourire provocant et un geste désinvolte de la main armée de son fouet, Pete prit le parti de lui tourner le dos. Lui aussi, il était violent quand on le poussait à bout, et il lui répugnait d'avoir à faire

preuve de brutalité envers une jeune fille... sa fille. Il préféra s'en aller.

Il n'avait d'ailleurs pas à aller bien loin. Sa voiture l'attendait là où il l'avait laissée, dans un chemin qui passait en bordure des bois. Maugréant, furieux, il rejoignit l'homme avec lequel il se trouvait et partit, non sans se retourner à deux reprises, ni adresser à Nasa, trop éloignée pour l'entendre, quelques menaces supplémentaires.

Il avait bien des raisons d'être furieux contre l'attitude de sa fille, car sans le moindre respect pour lui, elle avait éclaté de rire et longtemps ce rire provocant le poursuivait.

La jeune fille semblait avoir oublié sa violence passée et quand elle eut fini de rire du mécontentement de son père, elle se tourna gentiment vers Moonglow dont les meurtrissures du visage avaient pris un ton livide.

— Pauvre Moonglow, dit-elle en le prenant par le bras, j'ai été bien méchante avec vous. Mais aussi pourquoi vous être ainsi moqué de moi?

— Je ne me moquais pas, dit le métis sans rancune, mais je riais tout simplement parce qu'il était amusant de vous voir ainsi en colere contre un serpent.

— Cette sale bête aurait pu me piquer et me tuer...

— En ce cas, il était plus naturel de la tuer auparavant, sans colère de cette sorte. Mais, Nasa, vous étiez tout simplement furieuse d'être tombée de cheval, n'est-ce pas cela ?

— Possible, fit la jeune fille avec une moue qui la rendait fort attrayante. Et puis après?

— Après? répliqua tranquillement Moonglow, mon Dieu, c'est bien simple... Après? On traite Moonglow comme un serpent.

Elle lui mit la main vivement devant la bouche et avec une émotion inattendue s'écria :

— Ne soyez pas sans pitié, Moonglow, pour la petite folle que je suis. La preuve que je ne suis pas si mauvaise que vous croyez, c'est que je veux vous soigner. Venez, mon ami.

Tout en protestant qu'il ne l'avait jamais accusée de méchanceté, le métis se laissa entraîner par Nasa jusqu'au bord de la mare, à un endroit facilement accessible. De son mouchoir trempé dans l'eau claire et fraîche, elle lui mouilla le visage en lui tamponnant ses ecchymoses et Moonglow la laissait faire avec ravissement. Il aurait volontiers souffert mille autres coups pour obtenir un remède pareil, où son cœur prenait la meilleure part. Assis sur une pierre, il était tout près de celle qu'il aimait et sentait la chaleur de son corps rayonner jusqu'à lui, il sentait son parfum, et le contact des doigts légers lui était une caresse si douce qu'il avait envie de saisir les mains de Nasa et de les baiser avec toute la passion qu'il refrénait en silence.

Mais s'il évitait de faire connaître clairement ce qui se passait en lui, peut-être Nasa le pressentait-elle, et

tandis qu'elle soignait le jeune homme, son sein palpitait un peu plus fort ; à voir de près les sillons noirâtres tracés sur le visage régulier du métis, elle sentait plus forts ses remords de l'avoir ainsi frappé, et comme, après lui avoir lavé et rafraîchi la face, elle s'apercevait que la lanière du fouet avait entamé la peau du front, elle s'enfiévra :

— Pauvre Moonglow, fit-elle, j'ai vraiment été trop cruelle et je ne sais comment vous demander pardon... Il y a du sang, je vous ai blessé. Mais attendez, je vais vous guérir... vous panser d'abord. Si j'avais seulement de quoi le faire! Oh! j'ai une idée. Attendez!

Et, de plus en plus fébrile, obéissant de nouveau à sa nature impulsive et violente, elle se mit à arracher de sa chemisette la dentelle du col : cela forma une bande dont elle se servit adroitement pour former un pansement entourant le front de Moonglow.

En vain, celui-ci avait voulu s'opposer à son geste :

— Que faites-vous, Nasa? Vous déchirez votre corsage? Vous avez tort, Nasa... je...

Elle était de nouveau si près de lui qu'elle le troublait follement et qu'il ferma les yeux pour mieux savourer l'exquise sensation, sans rien dire.

— Et voilà, dit-elle enfin en s'écartant de lui. Regardez-vous un peu, mon cher, vous êtes un grand blessé de guerre. Que dites-vous de votre infirmière?

Il ne répondit pas, mais la considéra avec une telle adoration qu'elle se troubla, et lui mit sa main fraîche sur les yeux. Puis elle l'obligea à se relever et à aller se regarder au bord de l'eau en se mirant dans le miroir liquide. Tout en lui obéissant, Moonglow vit aussi le visage de Nasa se refléter à côté de lui, avec une expression émouvante. Comme il la trouvait belle! Mais pour cacher sa gêne, il se mit à rire et elle lui répondit en riant à l'unisson.

— Et maintenant, si on rentrait à la maison? fit-elle pour combler le silence qui tombait.

— Je vais vous accompagner jusque chez vous, dit Moonglow.

— Bien sûr, fit Nasa. Je voudrais bien voir que vous y manquiez...

Un instant après, ils chevauchaient de concert et ne tardèrent pas à sortir de la végétation luxuriante pour pénétrer dans les pâturages entourant le luxueux ranch des Springer. Ils sautèrent de cheval en arrivant à proximité de la maison.

— Occupez-vous des bêtes, voulez, Moonglow? dit la jeune fille qui, déjà, donnait libre cours à son insouciance en jouant avec un gros chien accouru au-devant d'elle.

L'animal était magnifique et puissant; jeune et enjoué, il n'aimait rien tant que de lutter avec sa maîtresse qui l'avait habitué à ce jeu. Il se jetait sur elle, l'étreignait de ses pattes puissantes, elle ripostait en le rudoyant, il lui mordillait les

bras, les jambes, elle le roulait à terre en le renversant, il aboyait à petits coups et paraissait fort heureux de cette violente partie de lutte et de boxe, aussi heureux que Nasa ravie.

Tout en jouant ainsi avec son animal favori, Nasa était entrée dans le grand hall de la maison où les aboiements et les grognements joyeux du chien faisaient vibrer les vitres. Mais elle s'arrêta net en voyant surgir la silhouette sévère de son père :

— Hello, papa ! fit-elle pour amadouer l'homme qui, à vrai dire, paraissait bien peu en humeur de rire.

— Est-ce que tu es devenue folle ? Ma parole, on le croirait volontiers, et moi, tout le premier, j'en suis persuadé... dit Pete Springer. Viens ici, Nasa, j'ai à te parler.

— Je vous écoute, père, dit la jeune fille dont l'enjouement fiévreux était tombé d'un seul coup.

— Je te dis de venir avec moi, ici. Je ne te parlerai qu'en présence de ta mère.

— Comme vous voudrez, père...

Docile, elle suivit Pete dans une pièce voisine où Ruth Springer était assise, presque étendue sur un divan. C'était une femme très belle et charmante, que Ruth Springer, et qui, malgré les années, avait conservé une jeunesse surprenante. Elle était douce et bonne, mélancolique, et le regard toujours rêveur, comme si elle n'avait pu se séparer d'une vision lointaine. Quand elle vit apparaître son mari dont le visage reflétait une violente colère intérieure, elle se souleva légèrement avec un peu d'inquiétude.

— Qu'y a-t-il donc, Pete ? fit-elle.

— Ce qu'il y a, ma chère ? Vous le demandez ? Il y a que j'ai assez de la conduite de votre fille, et que je ne veux pas qu'elle finisse par déshonorer cette maison par ses agissements scandaleux.

— Qu'as-tu encore fait, Nasa, ma pauvre fille ? questionna la mère en se tournant vers la jeune fille.

Ce fut Pete qui répondit pour elle :

— Ce qu'elle a fait ? Une vraie sauvage, je vous le dis, et qui finira par nous attirer des désagréments graves. Figurez-vous, Ruth, que je passais en voiture avec Hamilton à proximité des bois, près de la rivière, quand j'ai entendu des bruits de voix violents. Il ne pouvait y avoir que Nasa, votre fille, pour pousser de tels cris de colère. Alors, je me suis arrêté et j'ai pénétré dans le bois... Je n'ai pas eu de peine à arriver auprès de cette folle.

— Mais, enfin, mon ami, dit Ruth, me direz-vous ce qu'elle a fait ?

— Ne suis-je pas en train de vous le dire ? Elle se trouvait à côté de Moonglow et...

— De Moonglow ? fit Ruth avec un accent indéfinissable.

— Ma foi, oui, elle ne se plaît qu'en compagnie de ce...

Une lueur inquiétante avait passé dans le regard de Ruth dont la bouche au dessin magnifique s'était crispée, et Pete n'acheva pas sa

phrase. Par contre, sa mauvaise humeur ne fit que croître et c'est avec une vive irritation qu'il poursuivit :

— Or, il n'était pas difficile de comprendre que les choses ne marchaient pas entre eux et qu'ils venaient de se disputer. Que dis-je ? Mademoiselle avait tant frappé Moonglow avec son fouet, en plein visage, que le malheureux en avait du sang au front et des balafres en travers de la face...

— Et c'était Nasa qui... l'avait frappé ? questionna Ruth avec émotion.

— Ma chère, elle avait encore son fouet à la main et comme je l'ai questionnée, elle m'a nargué avec insolence.

Nasa en entrant, s'était approchée de sa mère et s'était agenouillée près d'elle en lui passant les bras autour du cou dans un geste plein d'amour. C'est que si elle n'éprouvait pour son père qu'un sentiment d'irritation toujours renouvelé, ou parfois de crainte, elle adorait sa mère qu'elle trouvait si belle, si jeune, si bonne. En caressant les cheveux de sa fille, Ruth la questionna :

— Que t'avait-il fait, mon petit ? Avait-il mérité que tu le traites ainsi ?

La jeune fille secoua la tête et murmura :

— Non, mammie...

— Alors, pourquoi ?

— Je ne sais pas... J'étais en colère. Il a ri... J'ai frappé comme une folle. Mais je lui ai demandé pardon et nous nous sommes réconciliés, tous les deux. Il est si gentil, maman, si tu savais !

La voix sèche de Pete Springer claqua :

— En vérité, il est si gentil, Moonglow, et tu l'as frappé au sang, à coups de fouet ? Et tu crois que cela va continuer ainsi ? Je t'ai priée de venir ici, non pas pour essayer, une fois de plus, de te faire revenir aux sentiments qui conviennent à une jeune fille de ton âge, Nasa, mais pour te signifier ma décision...

— Mon ami... essaya d'intervenir Ruth.

— Cela suffit, et, cette fois, je ne me laisserai pas attendrir. J'ai décidé que Nasa irait au collège à Chicago, et elle ira.

— Pete ! protesta Ruth.

Mais un cri couvrit sa voix, tandis que Nasa se levait d'un bond :

— Vous voulez m'envoyer à Chicago, au collège ? proféra-t-elle avec éclat.

— Tu as fort bien entendu, et ma décision est irrévocable, dit Pete.

— Au collège... A Chicago ?

Ce n'était ni la colère, ni le chagrin, ni la révolte qui soulevaient Nasa, mais bien la joie, une joie délirante. Son visage mat, envahi par un flot de sang était devenu rouge et ses yeux brillaient avec éclat. Elle sauta comme une petite fille à qui on promet un jouet ou une sortie au cirque ; puis elle courut

de nouveau à sa mère, l'embrassa sur les deux joues, en répétant :

— Au collège ! A Chicago !

Laissant Pete et Ruth interdits par cette exubérance, alors qu'ils attendaient plutôt la révolte ou les larmes, Nasa bondit dans le hall, et courut au dehors. Elle avait besoin de communiquer sa joie à quelqu'un, et elle songea tout naturellement à Moonglow qui avait dû mener son cheval à l'écurie.

— Moonglow... Moonglow... Où êtes-vous ?

Elle ne tarda pas à le trouver. Il attendait patiemment sur une petite terrasse en écoutant un homme du ranch, assis sur un petit mur, adossé à une colonne de pergola et chantant en s'accompagnant à la guitare.

— Que faites-vous donc ici, Moonglow, quand je vous cherche partout depuis une demi-heure ? fit la jeune fille tout excitée par la nouvelle qu'elle avait à apprendre à son compagnon.

— J'écoutais cet homme en vous attendant, dit le métis avec calme

— Vraiment, vous l'écoutiez ? Mais moi, j'espère qu'il va se taire et s'en aller. Entendez-moi, Moonglow, j'ai quelque chose à vous apprendre. Une nouvelle extraord.-naire, merveilleuse...

— Qu'est-ce donc ? fit Moonglow. Ce doit être une bien bonne nouvelle pour que vous soyez aussi heureuse.

— Oh ! oui, dit Nasa. Mon père m'envoie à Chicago...

Mais brusquement, elle bondit auprès du brave serviteur qui continuait à chanter en s'accompagnant de son instrument :

— Est-ce que vous n'allez pas vous taire, vous ? Fermez ça, hein, et en vitesse...

L'homme ne répondit pas et se borna à grommeler quelques mots de réprobation, puis au bout de quelques secondes, il reprit son chant et gratta les cordes de sa guitare, d'abord doucement, puis plus fort, et enfin recommença comme auparavant. Quant à Nasa, elle était retournée près de Moonglow, qui semblait figé sur place, sans même songer à s'indigner de la vulgarité avec laquelle la jeune fille avait parlé au chanteur.

— Comme je suis contente, Moonglow ! dit la jeune fille en revenant au sujet qui l'avait occupée précédemment. Pensez donc, m'en aller d'ici, partir à Chicago...

— A Chicago... murmura Moonglow d'un ton sombre.

— Eh bien, quoi donc, Moonglow ? A quoi rime cette mine funèbre ? Vous n'êtes pas content ?

— Si, si, très content, dit le métis. Du moins, pour vous, Nasa, puisque vous êtes heureuse de partir. Mais moi...

L'Indien avait repris sa chanson d'une voix nasillarde, et criait à tue-tête, plus qu'il ne chantait, et grattait les cordes de son instrument, de toutes ses forces. Nasa qui voulait parler n'entendait plus le son de sa propre voix. Pourtant, elle demanda encore à Moonglow :

— Vous prétendez être content, et vous faites une tête d'enterrement. Voulez-vous me dire pourquoi ? C'est insensé... Si vous êtes mon ami, comme vous le dites, vous devriez comprendre que...

Elle n'acheva pas et se retourna brusquement. Décidément, le chanteur devenait par trop bruyant et, incapable de supporter ce vacarme, Nasa, exaspérée autant par lui que par l'attitude de Moonglow, se lança vers le chanteur, lui arracha sa guitare des mains et lui en donna un grand coup sur la tête avant même qu'il eût eu le temps de faire un geste de défense. Le pauvre homme rentra la tête dans les épaules. Cela n'empêcha pas la guitare de s'abattre sur le sommet de son crâne et de voler en morceaux en rendant un dernier son, sinistre et mourant.

— Là, fit Nasa, satisfaite. Il l'a cherché, cet idiot, avec ses chansons stupides qui font autant de bruit que le cri d'un âne.

Moonglow était révolté par cette brutalité, mais il avait encore plus de motifs de souffrir dans son cœur. Tout frémissant, il fit un mouvement pour aller reprocher à Nasa cette inutile violence. Mais il comprit en même temps qu'il lui faudrait fatalement aborder le sujet de son amour, dire les raisons de sa tristesse. Nasa ravie de partir pour la grande ville de l'Est, devrait avouer qu'entre Moonglow et son départ pour Chicago, elle n'hésitait pas et choisissait le départ. Enfin, sans doute, s'il proposait à la jeune fille de devenir sa femme, un jour, plus tard même, il était à penser que Pete Springer s'opposerait à une union de sa fille avec un homme de sang mêlé.

Et le pauvre Moonglow resta sur place avec son chagrin, le cœur gros à en crever et se borna à regarder Nasa s'éloigner, en proie à la colère. Il lui fallut convenir qu'elle était bien belle, et qu'il l'eût préférée présente et en rage contre lui que dolente et douce, mais absente.

Hélas ! il n'avait pas le choix. Nasa allait partir, sans souci de l'amour dont elle devait pourtant sentir la présence à ses côtés. Elle s'en irait fâchée... Mais surtout, surtout, elle partirait.

CHAPITRE II

AMOURS ET PLAISIRS

Dans le magasin de lingerie de Smith et Brown, Lawrence Crosby choisissait nonchalamment, suivant son habitude, quelque élégant *dessous* qu'il avait l'intention de donner en cadeau à une personne de sa connaissance. Au fond, il ne savait pas encore à qui... Cela dépendait de la manière dont les choses allaient tourner. Les choses...

Celles dont il s'occupait avaient toutes le même but : élégant, très riche, snob, mais, par-dessus tout, viveur effréné, Lawrence Crosby ne connaissait pas d'autre raison de vivre que le plaisir : les femmes et l'alcool, l'alcool et les femmes, cela

suffisait à son horizon, et pour ce qui était des soucis de la vie, il souriait avec insolence à qui pouvait en parler.

Quels soucis auraient bien pu l'assiéger ? L'argent ? Il en avait autant qu'il en pouvait dépenser. Le cœur ? La tendresse ? Bah ! ce n'était pas ce qui le tourmentait et quand il s'occupait des femmes, ce n'était pas pour leur faire de longues déclarations romantiques, ni s'attarder à des regrets, à des chimères, quand les choses allaient mal. Une de perdue, une de retrouvée. Qu'une belle soit infidèle ? Il l'envoyait au diable, après l'avoir traitée avec une rare insolence, de sorte que ce n'était jamais du côté de la femme qu'étaient les rieurs.

Or, à cette heure, s'il choisissait parmi les marchandises élégantes de Smith et Brown, et particulièrement en présence du falot mister Brown en personne, quelque linge vaporeux, c'était plutôt pour passer le temps. Il avait, en effet, rendez-vous avec la belle, l'onduleuse, la précieuse Sunny de Lan, séduisante beauté professionnelle qui dispensait ses faveurs à Lawrence en échange de ses subsides royaux.

N'était-ce pas pour elle, en ce cas, qu'il retenait son attention sur une délicieuse combinaison rose ou une chemise aussi courte que diaphane, si légère entre ses doigts ? Encore une fois, il ne feignait que d'y porter son choix, simplement pour passer le temps. Car il avait rendez-vous depuis la veille au soir avec Sunny de Lan, chez Smith et Brown, pour lui choisir quelque cadeau précieux du genre qu'elle aimait parmi tant d'autres. La séduisante fille prétendait n'avoir *plus rien à se mettre*. A quoi Lawrence qui était légèrement pris de boisson, à ce moment, lui avait répliqué que cela lui était égal et qu'il s'accommoderait bien d'elle en dehors de tout ornement vestimentaire, même le plus léger. Mais il disait cela en matière de plaisanterie, et savait fort bien que Sunny ne se montrait jamais sans voiles que si elle pouvait enlever ceux-ci un à un avec une sage lenteur et montrer combien ils étaient faits de tissus précieux.

Or, depuis la veille au soir, au moment où il avait pris ce rendez-vous avec sa maîtresse, Lawrence avait appris des choses qui ne pouvaient que changer ses dispositions envers la jolie fille.

Sunny de Lan était une personne fort légère et volage et qui, elle aussi, ne vivait que pour le plaisir. La fidélité n'était pas son fort, et tout en n'étant pas une vulgaire courtisane, elle savait à merveille combiner les agréments de l'amour avec ses profits... Ceux qu'elle tirait de sa liaison avec le richissime Crosby étaient assez patents pour qu'elle prît ses précautions et ne trompât le jeune homme qu'en grand secret. Pourtant le hasard avait fait que Lawrence avait appris son infortune au cours d'une conversation surprise à l'improviste : il était bel et bien trompé, et il en avait conçu

un grand resssentiment. Chez lui, ce n'était pas le cœur qui parlait, en la circonstance, mais bien l'amour-propre. Certes, il éprouvait pour Sunny un attrait certain : tous deux d'une essence semblable, ils étaient faits pour s'entendre. Sunny était belle et experte dans l'art de l'amour. Lawrence était attaché à elle par des fibres secrètes, mais son orgueil était tel qu'il devait se révolter devant la trahison pourvu qu'il en fût victime. Il décida de se venger.

Peut-être en d'autres temps aurait-il pris la chose différemment et ne se serait-il pas séparé de Sunny de Lan sans violences orageuses. Mais depuis quelques semaines, il avait fait la connaissance d'une jeune fille fort coquette, et qui défrayait quelque peu la chronique scandaleuse.

Cette nouvelle connaissance qu'il avait faite au cours d'une réception mondaine avait fait sur lui une profonde impression. Pourtant il ne s'agissait que d'une jeune fille ; mais celle-ci témoignait de dispositions singulières pour les ardeurs de la vie. Envoyée par ses parents au pensionnat de Monteley, à Chicago, elle avait vite lassé les autorités de l'établissement, autant par ses violences de caractère, ses colères folles, que ses escapades.

S'étonnera-t-on quand on saura que le nom de cette jeune personne était Nasa Springer ? Elle avait été dans le ravissement à la nouvelle que son père allait l'envoyer dans la grande ville parce que cela signifiait la liberté. Mais elle ignorait alors que c'était là seulement une apparence de liberté et que la directrice du pensionnat, que les surveillantes, les simples maîtresses allaient tenter de la maintenir dans les limites étroites des convenances.

Pourtant l'institution Monteley était libérale, consacrée à l'éducation de jeunes filles du monde et sans excès de puritanisme, ni sévérité de mœurs. Les pensionnaires allaient au bal, sortaient facilement pourvu qu'elles donnassent des garanties au sujet des personnes avec lesquelles elles s'absentaient du pensionnat.

Les premières difficultés de Nasa commencèrent avec une surveillante dont elle ne pouvait souffrir ni le physique, ni le caractère. Les observations amicales qu'on lui adressa furent prises par elle avec un dédain, puis avec une insolence rares. Elle piqua des colères à Monteley tout comme à Rollins dans le Texas. On tenta de la raisonner, on la sermonna. La directrice la fit comparaître à la suite d'altercations intervenues à la fois avec ses camarades et avec la surveillante en question : elle tint tête à cette femme indignée, et loin de marquer qu'elle était dans des dispositions d'esprit conciliantes, elle ne fit rien de moins que de sortir du pensionnat sans avertissement, et de n'y rentrer qu'à son heure.

Ce fut un premier scandale qui ne s'apaisa qu'après la promesse

formelle de Nasa de s'amender : elle craignait tant d'être renvoyée à Rollins qu'elle se soumit, ou du moins feignit de se soumettre. Elle préférait encore devoir s'accommoder des difficultés avec les autorités du pensionnat tout en goûtant tant soit peu aux plaisirs de la ville, que de retourner dans son trou de province.

Mais le calme avait peu duré. A la première occasion, l'orage revint sous une forme aiguë et pour des motifs semblables. Cette fois, la directrice écrivit à Mr. Springer pour le prévenir.

Le père et la mère eurent au sujet de leur fille une discussion qui se termina par une nouvelle résolution : les Springer allaient venir passer plusieurs mois, une année même si c'était nécessaire, à Chicago, dans le voisinage de leur fille. Peut-être craindrait-elle alors de s'attirer les remontrances de sa famille et se laisserait-elle plus facilement convaincre qu'elle avait tout à gagner à redevenir une jeune fille comme il faut et bien élevée.

Un mois se passa en effet sans que Nasa fît de nouvelle incartade. Elle paraissait heureuse de la présence affectueuse et tendre de sa mère qui l'adorait, et ne montrait devant son père aucune disposition qui irritât celui-ci.

D'ailleurs, les Springer multipliaient les occasions de faire sortir leur enfant et de lui permettre de s'amuser. Ils avaient de nombreuses relations à Chicago et donnèrent des réceptions, se rendirent à celles que leurs amis donnaient en leur honneur. Ils allèrent au théâtre et au dancing. C'est au cours d'une de ces sorties que le jeune Crosby la distingua et fut attiré par son ardeur au plaisir. Trouver l'occasion de lui être présenté, cela ne lui fut guère difficile, et Nasa fut infiniment flattée d'avoir été remarquée par cet homme riche, élégant et beau garçon. Lawrence avait une attitude désinvolte, nonchalante et insolente devant laquelle la naïveté de Nasa était désarmée, si bien que peu à peu, comme elle le rencontrait assez souvent, elle se prit d'un sentiment de plus en plus profond pour le jeune noceur.

Instinctivement, elle évitait d'en rien dévoiler tant à son père et à sa mère qu'à ses rares amies : si on l'avait questionnée au sujet de cette discrétion, elle aurait été bien embarrassée pour en donner les raisons. Elle était trop peu expérimentée pour comprendre encore tous les motifs des gestes humains.

De son côté, Lawrence Crosby, tout attaché qu'il fût à Sunny de Lan, devinait quelle impression il avait fait d'emblée sur Nasa, et son orgueil masculin en était bien aise. Puis il faisait la différence entre une rouée expérimentée comme Sunny de Lan et une jeune fille ardente et exaltée, mais pure, comme miss Springer.

Un peu las de la vie qu'il menait, quand parfois il était pris d'instants de lucidité, entre deux « noces », il

éprouvait vaguement le besoin d'une vie moins stupide, et de sortir du vide déprimant au fond duquel il s'agitait comme un pantin.

C'est pourquoi, en apprenant la trahison de Sunny de Lan, il n'éprouva qu'un peu de dépit vite enfoui sous des projets nouveaux : ne pouvait-il séduire Nasa? La séduire, elle, une jeune fille et la traiter en courtisane? Un subit élan lui faisait entrevoir que peut-être il pourrait l'épouser, fonder un foyer. Certes, ce ne serait pas un foyer banal que celui de deux êtres unis par le même goût passionné du plaisir, et la nature de cette union enfiévrée compensait aux yeux de Lawrence, ce qu'elle aurait de *légal*, d'obligé, de monotone et dont il avait instinctivement horreur.

Voilà pourquoi, tout en feignant de choisir une pièce de lingerie chez Smith et Brown, il combinait son affaire et n'attendait Sunny de Lan que pour lui bien faire comprendre ce qu'il pensait d'elle.

De fait, la belle Sunny ne tarda pas à apparaître, onduleuse, parée et charmeuse ainsi qu'à l'habitude. Il l'avait vue venir à travers les glaces de la vitrine et aussitôt affecta une attitude particulièrement insolente. Sans faire attention à elle, Il prit son foulard et son pardessus, prit grand soin de la correction élégante de son habillement tout en se regardant dans un miroir, ce qui lui permettait de juger du dépit de Sunny.

— Mais enfin, Lawrence, dit celle-ci, que faites-vous?

Il se retourna légèrement et dit, la voix railleuse :

— Ce que je fais? Mais vous le voyez. Je m'en vais.

— Vous partez... au moment où j'arrive?

— Exactement, ma chère...

— Ne devons-nous pas choisir ensemble quelques...

Il dit brutalement :

— Vous choisirez vos chemises sans moi, Sunny. J'en demande pardon à Mr. Brown, mais pour ma part, je ne suis pour rien dans cet achat.

Le chemisier en demeurait tout pantois et ne comprenait rien à ce qui se passait. Il balbutia quelques mots auxquels ni Lawrence ni Sunny ne firent la moindre attention. La jeune femme, prise d'inquiétude, se fit plus pressante à l'égard de son amant :

— Puis-je savoir, Lawrence, ce qui me vaut cet accès de mauvaise humeur?

— Moi? De mauvaise humeur? Je suis d'excellente humeur, au contraire, et je vous le prouve, car je connais plus d'un à ma place qui n'en ferait point autant...

— Mais encore une fois, que voulez-vous dire? reprit Sunny qui se sentait devenir pâle.

— Rien que vous ne compreniez, ma chère... Vous devriez partir faire un petit voyage, changer d'air... Enfin, vous habituer à ne plus me

trouver toujours dans vos jambes, sur votre chemin, en particulier quand vous avez besoin de faire des achats... Je ne doute d'ailleurs pas que vous trouviez à me remplacer avantageusement. Ceci dit, au revoir, ma chère... Mr. Brown, je vous salue bien.

Il se disposait à sortir après avoir assuré sur sa tête son chapeau à haute forme dont les reflets étaient impeccables. Mais Sunny fit deux pas vers lui, et la voix soudain rauque, elle dit :

— Lawrence. Je vous assure que je ne comprends pas... Je...

Il coupa, comme s'il n'avait pas entendu :

— Au fait, j'oubliais quelque chose de très important. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mister Brown, je me servirai de votre téléphone pour une communication urgente ?

— Mais certainement... certainement, Mr. Crosby, à votre disposition...

Il venait d'entrevoir un moyen excellent pour faire comprendre à Sunny en quoi consistaient à la fois ses projets et sa vengeance. Et ayant décroché l'appareil téléphonique, il énonça un numéro, puis s'adressant à la personne qui lui répondait à l'autre bout du fil, il demanda à parler à miss Nasa Springer.

Sunny comprit ; soudain envahie par la colère jalouse, elle se jeta sur Lawrence afin de lui arracher l'appareil. Sans se retourner, le jeune homme la repoussa d'un revers de bras si fort que Sunny recula, heurta un fauteuil, et incapable de se retenir, partit à la renverse. Elle chut en basculant par-dessus le dossier du meuble, et se trouva dans la position la plus ridicule du monde. Les jambes en l'air qu'elle agitait vainement pour reprendre pied sur le tapis, la toilette en désordre, elle offrait au digne Mr. Brown un spectacle suggestif dont le pauvre homme ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger. Pour le plaisir des yeux, bien sûr, il y avait de quoi ne pas se plaindre. Encore ne fallait-il pas trop montrer quel agrément cela comportait, et le chemisier prit le parti de secourir la belle, de la plaindre, tout en l'aidant, ce qui d'ailleurs avait bien aussi sa part de plaisir, puisque cela lui permettait d'éprouver la fermeté et le galbe d'un corps en désarroi, et fort en peine de retrouver son équilibre.

Pendant ce temps, tranquillement, comme si rien ne s'était passé, Lawrence Crosby reprenait sa communication coupée et redemandait à parler à Nasa Springer. Celle-ci se trouvait dans sa chambre et son humeur était mélancolique. Trop de scènes avec son père l'avaient éprouvée, ces derniers temps, et particulièrement l'une d'elles : elle s'en souvenait encore comme si elle avait eu lieu la veille, et cependant elle n'avait pas lieu d'être fière de sa conduite, puisque, en proie à une colère folle, elle avait pénétré dans la pièce où se tenait Pete Springer. Or, elle n'avait même pas pris le temps de jeter sur elle un peignoir et, à demi nue, n'avait pour masquer le charme de ses formes qu'une combinaison et une chemise aussi courtes et fines l'une que l'autre. Tout cela, à cause d'un article de journal où l'on rapportait un écho scandaleux la concernant. Elle avait été s'en plaindre à son père qui lui répondit brutalement qu'elle n'avait qu'à se bien conduire et qu'on ne parlerait certainement pas d'elle en ces termes désobligeants. Enfin, que si elle se mariait à un honnête homme bien élevé et sage, elle aurait la vie qu'il fallait pour être bien considérée.

Mariée ! A un homme bien élevé et sage. Elle comprenait ce que cela signifiait, pour Pete Springer. Il s'agissait d'épouser un homme laid, stupide et ennuyeux comme tout, et en outre aller s'enterrer dans un trou de province.

— Merci bien, se disait-elle en y pensant, je préférerais mourir tout de suite.

Et malgré elle sa pensée se tournait vers le beau, l'élégant Lawrence Crosby. Elle pensait à lui quand la sonnerie du téléphone retentit et à entendre la voix nonchalante de celui qui occupait ainsi, sinon les sentiments profonds de son cœur, du moins son attention et sa sensibilité, elle se sentit réconfortée. Le sourire sur les lèvres et dans les yeux, la bouche tout près du récepteur comme pour un baiser, elle répondit avec charme à son correspondant. Celui-ci lui débitait quelque galanterie fleurie et lui donnait rendez-vous pour le soir, là où elle voudrait.

— C'est bien facile, cher Lawrence, dit-elle. D'autant plus facile que vous savez bien que je donne une fête ce soir. Mais si, je vous l'ai déjà dit. Mes parents m'ont permis cela pour me faire plaisir. Gâtée ? Mais oui, bien sûr. Ne faut-il pas l'être pour que la vie soit possible ? Alors, c'est là que nous nous trouverons... Comment, vous n'êtes pas invité ? Mais ce n'est pas ma famille qui fait les invitations, c'est moi, et je serai heureuse si... Flatteur, va... C'est convenu ?

Si c'était convenu ! Bien entendu, et Lawrence Crosby n'avait guère oublié que celle qu'il désirait donnait une fête, et qu'elle comptait sur lui, puisqu'elle lui en avait déjà parlé. Il n'avait pas semblé attacher à cette invitation l'attention qu'il fallait, à cause de Sunny de Lan dont il redoutait la jalousie. Mais puisque la rupture avec la jolie infidèle était consommée, tout était simplifié. Et un sourire équivoque se joua sur ses lèvres quand il se retourna. Grâce aux soins de Mr. Brown, Sunny avait repris une contenance plus compatible avec sa dignité. C'était, d'ailleurs, une fine mouche et rapidement, le premier mouvement de colère et d'indignation passé, elle avait compris que plus elle insisterait, sur le moment, moins elle obtiendrait de résultat favorable. Mieux valait comprimer son émotion et masquer son dépit sous un maintien aussi insolent que celui de Crosby.

C'est pourquoi elle s'assura dans le miroir que sa toilette était en ordre. Un peu de rouge sur les lèvres, de poudre sur les joues et le nez, et Sunny adressa enfin un regard plein de condescendance et de mépris à son amant :

— Eh bien, mon cher, je vous souhaite bien de l'amusement, avec cette petite sotte... Nous deux, nous étions faits pour nous entendre. Tant pis, n'y pensons plus. Mais je ne tarderai pas à rire et à avoir ma revanche... Vous me reviendrez, Lawrence, vous me reviendrez... Reste à savoir si Sunny de Lan sera à votre disposition. *Good bye.*

— *Good bye* ! fit Lawrence, nullement dupe des grands airs railleurs de la belle, mais un peu dépité de lui voir prendre le dessus. Et... amusez-vous bien avec mon remplaçant...

Sunny frémit : comme elle avait envie de lui donner une bonne paire de claques, à cet élégant snob, cet insolent, ce mufle, ce lâche !... Mais sur le point de céder à ses nerfs, elle se dompta par un puissant effort de volonté et se borna à hausser savamment les épaules. Puis après un salut à Mr. Brown, sidéré, elle sortit en donnant à sa démarche la plus altière désinvolture.

⁂

Au *Blue-Home* où Nasa avait obtenu de donner « sa fête », une joyeuse animation régnait. La jeune fille avait invité tous ses amis et amies et ceux-ci étaient nombreux : du moins, autour de ceux qui ont de la fortune tourbillonne toujours une foule de gens qui se disent leurs amis, et si l'on ajoute l'attrait du plaisir, c'était bien là ce qui conduisait auprès de Nasa Springer cette foule d'écervelés et d'avides petits jeunes gens, ces fêtards, et non point l'amitié vraie. Nasa n'avait eu jusqu'alors qu'un seul véritable ami : Moonglow. Mais celui-là, elle l'avait volontiers laissé là-bas, à Rollins.

Donc, il y avait dans les salons tout une jeunesse folle, et parmi les invités du sexe fort, c'était à qui obtiendrait de Nasa un fox-trott ou une valse. Parmi eux, un jeune homme que la nature n'avait pas favorisé sous le rapport de l'esthétique, s'était trouvé à point sur le passage de la jolie fille, et à brûle-pourpoint l'avait invitée à danser.

— Ah ! mon pauvre Charlie, dit Nasa qui n'était guère ravie de se trouver serrée à la taille par ce garçon à grosse tête et à visage ingrat et plat, c'est bien votre tour... Dansons ensemble, puisque cela vous fait tant de plaisir.

La remarque n'avait rien d'obligeant. Le prénommé Charlie se contenta de l'acceptation et se promit de profiter de l'aubaine pour pousser des bottes amoureuses. Hélas ! sa danseuse semblait bien distraite et n'écoutait aucun de ses propos. Par contre, elle jetait à droite et à gauche des regards anxieux, comme si elle avait espéré voir survenir une personne longtemps attendue.

Le beau Crosby arriva sur ses entrefaites, et ayant laissé chapeau, canne et manteau au vestiaire, se mit en quête de celle qu'il recherchait en ce lieu... Dès qu'elle l'aperçut, Nasa changea de physionomie et son sourire habituel s'épanouit de nouveau sur son visage.

— Je suis fou de vous, disait, à ce moment, le jeune homme à la figure plate. Oui, je suis littéralement fou de vous...

En voyant s'illuminer le regard de sa danseuse, il crut un instant que sa flamme allait être couronnée de succès. Il déchanta en se voyant planté là sans ménagement. Nasa le quittait et se tournait vers Crosby auquel elle adressait le plus délicieux des sourires :

— Oh ! mister Crosby, comme c'est gentil à vous d'être venu ! dit-elle. Je suis si heureuse.

— Est-ce vrai ? fit l'élégant gentleman. Que dirai-je, en ce cas, du plaisir que vous allez me causer en m'accordant cette danse ?

Elle sourit avec une indulgence mêlée de tendresse instinctive et l'instant d'après elle dansait avec Lawrence, en abandonnant le malheureux Charlie à son dépit et à sa déception.

Tout en dansant, ils évoluaient à travers la salle et passèrent devant un recoin où se trouvaient quelques petites tables de soupeurs. A l'une d'elles, devant une bouteille de champagne, Pete et Ruth Springer conversaient en considérant cette jeunesse en proie au plaisir. Pete sursauta :

— Comment, Nasa danse avec ce Lawrence Crosby... C'est insensé !

— Pourquoi ? demanda Ruth avec indulgence. C'est bien pour danser que Nasa donne cette fête.

— Mais pas avec n'importe qui, reprit Pete, mécontent. Ne savez-vous pas qui est Crosby, ma chère ?

— C'est un de ces jeunes gens comme il y en a beaucoup aujourd'hui, mon ami. Il est d'ailleurs fort bien.

— Je ne nie pas qu'aux yeux des femmes il ait du succès. Mais il n'en a que trop. C'est un homme aux mœurs dissolus, un noceur sans moralité... Voyons, me ferez-vous croire que vous ne connaissez pas sa réputation ? Si j'étais femme, je me sentirais déshonorée qu'un Lawrence Crosby jette son dévolu sur moi...

Ruth ne répliqua pas, afin de ne pas irriter davantage son mari, et comme, d'autre part, elle songeait que celui-ci pouvait avoir raison, elle suivit curieusement, avec un peu de mélancolie dans le regard, les évolutions du couple.

— Vous voyez, disait à ce moment Nasa à son cavalier sur un ton de plaisanterie. J'ai aussi invité papa et maman...

— Que vous êtes drôle ! fit doucement, de sa voix la plus charmeuse, l'élégant danseur. Mais, vraiment, je vous aime bien ainsi...

— Vrai ? demanda Nasa.

— Je n'ai pas l'habitude de dire ce que je ne pense pas...

— Dites, mister Crosby, fit Nasa un instant après, alors qu'ils étaient hors de la vue de Pete et Ruth Springer, est-ce que vous ne m'avez pas dit, au téléphone, que vous aviez quelque chose à me dire ?

Il la regarda en dessous et lui trouva un regard si éloquent qu'il n'hésita pas :

— Oui, dit-il. Mais... pas ici.

— Oh ! fit Nasa, il nous est bien facile de nous isoler un peu. Venez avec moi...

Elle le conduisit vers un petit salon qui s'ouvrait non loin. Mais près de la porte se tenait une jeune femme et un jeune homme. Lui, c'était un quelconque invité de Nasa ; mais elle, c'était Sunny de Lan. Elle avait trouvé le moyen de se faire emmener à la fêtes de miss Springer parc et invité, et s'était juré de se donner certain plaisir en intervenant sous quelque prétexte que ce fût. Il lui était loisible d'en trouver un, et même de s'en passer. C'est bien ce qu'elle fit, car au moment où Lawrence arrivait avec Nasa, elle dit à son compagnon, assez haut pour être entendue :

— Regardez donc la belle... elle ne manque pas d'audace en venant flirter par ici avec mon amant...

Et en regardant Nasa effrontément, elle eut une moue si méprisante que la jeune fille sentit son sang bouillant ne faire qu'un tour dans ses veines. En vain, Lawrence qui affectait l'indifférence, voulut l'entraîner. La jeune fille s'approcha de Sunny de Lan et la regarda en face, le rouge de la colère aux joues, les yeux brillants :

— C'est à moi que vous en avez, madame ? fit-elle. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Mais, mademoiselle, répliqua Sunny, il me semble que c'est vous qui...

Nasa ne la laissa pas continuer :

— Et puis, si mon souvenir ne me trompe pas, il me semble que je ne vous ai pas invitée ?

— Possible que cela vous rende folle de jalousie, brava Sunny, mais moi, j'ai voulu voir comment Lawrence se...

Elle n'acheva pas.

— C'est trop fort, hurla littéralement Nasa, hors d'elle. Venir me braver jusque chez moi... Vilaine femme... Je vous hais... Je vous...

Sa rage devint telle qu'elle ne put trouver ses mots et, tout à coup, elle se jeta sur Sunny de Lan et la prit aux cheveux. L'ancienne maîtresse de Crosby n'était pas femme à se laisser faire et imita Nasa, en la prenant aussi par les cheveux. Toutes deux firent l'impossible pour s'arracher des mèches, se griffer, se donner des coups de pieds ou de genoux dans le ventre. Bref, elles offrirent le spectacle lamentable de deux femmes qui se battent pour la possession d'un homme.

Si l'invité était fort inquiet de la tournure qu'avaient pris les événements, Lawrence était, à la fois, flatté et ennuyé. Tous deux s'employèrent à séparer ces deux tigresses et n'y arrivèrent pas sans peine. Tandis que l'invité parvenait à emmener Sunny de Lan fort maltraitée, le visage écorché, les cheveux dans la figure, la robe abîmée et donnant l'image de la défaite, Lawrence conduisait Nasa dans le petit salon voisin.

— Jackie, gémissait Sunny, de son côté, Jackie, avez-vous vu cette sauvage, cette bête fauve ? Elle m'aurait bien tuée. Avez-vous vu comme elle me frappait au ventre et à la poitrine ? C'est honteux, honteux... et Crosby qui la laissait faire ! Le lâche, le goujat !

— Quelle horrible femme, disait Nasa à Lawrence qui l'apaisait. Elle croyait peut-être me faire peur ? Elle s'est trompée et je lui ai montré que Nasa Springer sait se faire respecter.

— Se faire respecter ? fit une voix rude au seuil de la pièce. Encore faudrait-il que Nasa Springer se respectât elle-même.

C'était Pete Springer qui, de loin, avait été attiré par le brouhaha et les cris de femmes.

— C'est Nasa, c'est elle, avait dit Ruth. Oh ! mon ami, je vous en prie, allez voir ce qui est encore arrivé.

Il tremblait de honte et de colère en admonestant sa fille. Mais celle-ci retrouva sa présence d'esprit en l'entendant et, soudain, feignant une indifférence parfaite, elle répondit :

— Mais père, je ne vois pas en quoi je suis coupable ? D'ailleurs, je suis assez grande pour savoir me conduire sans qu'on me traite en petite fille. J'ai corrigé une insolente qui m'a insultée, et c'est tout.

— Nasa, je te prie de ne point parler ainsi. Ta conduite est inqualifiable.

La jeune fille eut un geste d'ennui :

— Oh ! père, je vous en prie... Allez plutôt rassurer maman qui doit s'inquiéter.

Pete serra les poings, mais, résolu à ne pas donner libre cours à sa colère, il tourna le dos subitement et sortit. En pensée, il comparait l'indolente et douce Ruth à cette tête folle, à cette nature sauvage, et malgré lui il sentit son cœur se serrer. Sombre, le front las, il se retira.

Lawrence Crosby considérait Nasa avec laquelle il restait seul, et un léger sourire équivoque se jouait sur ses lèvres : pourtant il ressentait une émotion inaccoutumée, au fond de son cœur, mais, pour lui, il était toujours ridicule de donner libre cours à ses sentiments, de sorte qu'il les cachait toujours sous ce sourire de commande.

— Eh bien ! fit-il, voilà où nous en sommes. Il n'y a certes pas de quoi être fier. Le scandale, et Dieu sait quoi...

— Que m'importe, fit violemment Nasa. Je n'ai pas l'habitude de tenir compte de ce que l'on dit de moi.

— Voilà bien l'égoïsme des femmes ! fit ironiquement Lawrence.

— Que voulez-vous dire, Law-

rence? demanda Nasa en se rapprochant de lui.

Elle ne savait pas longtemps cacher ses sentiments comme cet homme maître de soi, et la sauvagerie de son caractère la poussait à les avouer tôt ou tard au grand jour, quoi qu'il en dût arriver. Pour l'instant, si sa bouche gardait encore secrets ce qu'elle éprouvait, ses regards et sa poitrine palpitante parlaient pour elle. Quant à Crosby, il tournait autour du sujet qu'il avait à cœur avant de s'y lancer de manière ouverte.

— Je dis que ma réputation est bien entamée... Je dis que nous devons faire l'objet de mille appréciations flatteuses de la part des bonnes langues que vous avez invitées à cette aimable soirée, en y comprenant l'honorable Mr. Springer.

— Ne parlez pas mal de mon père, mister Crosby, s'il vous plaît, interrompit Nasa, déjà cabrée.

— Comment en parlerais-je mal, dit Lawrence en regardant Nasa en face, cette fois, puisque c'est votre père et que...

Il s'approcha d'elle vivement et lui prit les deux mains. Un instant elle recula, mais il ne la lâcha pas.

— Nasa, je vous aime, prononça-t-il sur un ton sombre et ardent qui alla au cœur de la jeune fille.

Mais si folle qu'elle eût été jusqu'alors, si folle qu'elle fût disposée à l'être dans l'avenir, elle entendait se garder et ne pas sombrer dans une aventure sans issue. Que voulait Lawrence? Elle éloigna son visage de celui qui s'approchait à la toucher et dans un murmure, elle balbutia :

— Non, non, ce n'est pas vrai... et je ne veux pas que vous croyiez que je vais...

Il l'attira plus fort, irrésistiblement et vivement, contre son oreille, il prononça enfin les paroles définitives :

— De quoi avez-vous peur, Nasa? Je vous dis que je vous aime, et que nous allons nous épouser. .

Elle eut un cri :

— Lawrence... dites-vous vrai?

Il était affolé de désir, à présent, et l'étreignait, défaillante, à demi abandonnée. Un baiser les unit, un baiser où passait la nature ardente de la jeune fille, un baiser qui pour elle représentait l'amour absolu.

Quand ils se séparèrent et reprirent leur souffle, ce fut pour faire des projets fiévreux. S'épouser, certes, et le plus tôt possible. Mais comme Nasa savait à l'avance que cette union allait rencontrer l'hostilité de son père, elle jugeait bien inutile d'avertir celui-ci avant la cérémonie. Ils n'avaient besoin de personne, ni de brillant office pour être unis : le pasteur suffisait. Et quand personne ne pourrait plus rien à ce qui serait consommé, on apprendrait que miss Nasa Springer était devenue Mrs. Lawrence Crosby.

Quand ils furent d'accord sur tous les détails, une nouvelle étreinte les unit. Si Nasa croyait enfin avoir trouvé le grand bonheur à quoi toute sa vie aspirait, oubliant pour toujours l'amoureux Moonglow, Lawrence Crosby se lançait dans l'aventure du mariage avec un cœur infiniment moins neuf et une expérience inquiétante. Mais cela n'engageait pas l'éternité, et si quelqu'un à ce moment lui avait dit : « Crosby, vous faites une fin? » Il aurait répliqué vivement avec son habituel sourire : « Il n'y a pas d'autre fin que la mort... Or, je n'ai pas encore envie de mourir. Concluez-en ce que vous voudrez. »

En tout cas, en quittant le *Blue-Home*, quelques instants plus tard, il sifflotait entre ses dents un air à la mode, avec la plus élégante désinvolture... et devant ses yeux se mêlaient deux images : l'astucieuse et experte Sunny de Lan, et Nasa l'impulsive.

CHAPITRE III

LUNE DE MIEL

Sur la petite table de la chambre où Nasa s'était fait servir son dîner, le couvert restait à peu près intact, sans qu'elle eût rien touché des mets délicats qu'on lui avait apportés.

Rien ne la tentait, et sa gorge était inexplicablement serrée. Elle refusait elle-même d'en approfondir les raisons, de peur de se mettre à sangloter comme une petite fille qui a un gros chagrin, un de ses chagrins d'enfance dont on se souvient toute la vie.

Avait-elle des motifs de se confiner dans une telle tristesse? N'aurait-elle pas dû au contraire être toute joyeuse, sourire et chanter? N'avait-elle pas ce qu'elle voulait? N'était-elle pas la femme de Lawrence Crosby?

Ils s'étaient épousés, il y avait alors six jours, exactement dans le plus grand secret et Nasa devait connaître le délirant bonheur de la lune de miel. Celui-ci ne devait-il pas encore se corser de rester secret, avec l'attrait du jeu et du mystère? C'était une situation romantique qui devait plaire à la jeune femme, ardente et passionnée, soit qu'elle rejoignît Lawrence en cachette, dans la journée, soit qu'elle lui ouvrît doucement les portes, la nuit, et l'introduisît en secret dans son appartement, voisin de celui des Springer, ses parents.

En tout cas, ceux-ci ignoraient encore le mariage de leur fille. Mais ce n'était pas cela qui causait de l'inquiétude à Nasa. Elle avait des raisons encore imprécises pour craindre d'avoir déjà perdu son bonheur au moment où elle commençait à peine à le savourer.

Certes, les tout premiers jours de son mariage avaient été un enchantement. Lawrence avait été pour elle un être charmant. Elle s'était abandonnée à lui avec la fougue de sa jeunesse et cette sauvagerie naturelle qui faisait le fond de son être. Plein d'attentions, de douceurs, Lawrence aurait été un époux ou un amant parfait s'il n'avait conservé dans l'amour cette ironie, cette légè-

reté moqueuse dont il faisait preuve dans la vie courante.

Nasa avait cherché à atteindre le fond de cette âme fuyante et n'avait rencontré que des apparences, toujours les mêmes : sourire narquois, plaisantes réponses, caresses condescendantes.

Pourquoi aurait-il changé ? D'un coup, il avait jugé cette petite fille ardente, mais honnête et pure, éprise d'absolu, dont le monde ne connaissait que les dehors d'excentrique, les coups de tête imprévus. Et lui, le blasé, il avait besoin d'autre chose. Les longs tête-à-tête le fatiguaient au point qu'il se sentait envie de bâiller. La compagnie de sa femme lui était vite insuffisante et il avait de nouveau besoin de l'atmosphère louche des bars, de la compagnie des noceurs, ses pareils, des filles, des joueurs.

Dès le quatrième jour de cette union secrète, il arriva en retard au rendez-vous. Chaque fois un peu plus. Et chaque fois aussi, il montra un peu plus de scepticisme, de distraction. Comment l'instinctive Nasa n'aurait-elle pas profondément senti ce qui se passait en lui ? C'est là ce qui causait sa mélancolie, pour ne pas dire son chagrin. Et ce jour-là, alors qu'il avait promis de venir frapper à sa porte dès neuf heures, il était près de onze heures, et il n'avait pas encore manifesté sa présence.

Pour passer le temps, Nasa vêtue d'un peignoir, allongée sur son canapé, lisait sans trop accorder d'attention à son livre. Cependant la sonnerie de téléphone la fit sursauter et elle prit en hâte le récepteur avec l'espoir qu'elle allait entendre la voix de Lawrence, lui expliquant les raisons de son retard. Mais elle eut aussitôt une déception : ce n'était que le maître d'hôtel qui demandait s'il pouvait desservir.

— Oui, oui, vous le pouvez, fit Nasa d'une voix lasse.

La pendule sonna onze heures, et presque aussitôt le maître d'hôtel frappa, desservit non sans s'enquérir de la santé de « mademoiselle ». Nasa répondit distraitement qu'elle avait la migraine, et ne fut satisfaite que lorsque cet homme fût sorti, en emportant la petite table. Pourtant, il fut remplacé par Pete Springer qui, lui aussi, avait annoncé son entrée en frappant.

— Hello, papa... c'est vous ? fit la jeune femme en s'efforçant de prendre un son de voix joyeux, pour donner le change.

— C'est moi, en effet, Nasa, dit le père dont le visage ne se déridait pas.

— Oh ! oh ! fit Nasa. Quelle mine sévère... Qu'est-ce qu'il y a, père ?

— Ce qu'il y a ? Tu le demandes ?

— Comment saurais-je ?

— C'est bien, j'irai droit au but : on m'a dit avoir vu Lawrence Crosby sortir d'ici, à plusieurs reprises. Or, ce n'est ni ta mère, ni moi qu'il est venu voir, mais bien toi. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Nasa qui sentait que l'heure des explications était venue.

— Après ce qui s'est passé l'autre soir, au bal, tu as osé revoir cet individu, ce suborneur ? Tu ne sais donc pas, insensée, ce qu'est cet homme ? Il n'est que déshonneur et lâcheté.

— Père, dit la jeune femme, vous vous trompez, et la preuve, c'est que Lawrence est mon mari.

Pete laissa tomber ses bras le long de son corps, avec stupéfaction :

— Ton mari ? fit-il la voix blanche.

— Je l'ai épousé, nous sommes mariés, père. Vous voyez qu'il ne voulait pas me séduire et m'abandonner, comme vous le laissez entendre.

Pete Springer voulut parler, mais la colère et l'indignation l'étouffaient à tel point qu'aucun son ne put sortir de sa gorge et qu'il préféra s'en aller. S'il était resté là, songeait-il, il se serait laissé aller à un geste regrettable. Pourtant Nasa l'arrêta comme il allait franchir le seuil de la porte :

— Père, je vous en supplie, écoutez-moi.

Il se retourna :

— Que veux-tu ?

— Pourquoi vous emporter ainsi et me tourmenter ? Vous critiquez toujours ce que je fais, quoi que je fasse. Qu'y a-t-il de mal à ce que j'épouse l'homme que j'aime ? Vous vouliez que je me marie, n'est-il pas vrai ? Pour que je cesse de commettre les excentricités auxquelles je reconnais que je me suis livrée ? Alors que me reprochez-vous ?

— D'avoir choisi un homme indigne de toi. Le seul, justement, que je n'aurais pas voulu que tu épouses.

— Papa, vous n'avez jamais voulu me comprendre. Comment voudriez-vous que je me marie avec quelqu'un que je n'aimerais pas, quelqu'un que je n'aurais pas choisi moi-même ?

Pete Springer fit un violent effort sur lui-même et sourdement demanda :

— Tu voudrais me persuader que j'ai tort ? Soit. Où est ton mari ?

La question troubla Nasa au point qu'elle se détourna pour cacher les larmes qui jaillissaient malgré elle de ses paupières. Mais Pete voyait ses épaules trembler et pouvait juger du désarroi de son attitude :

— En parlant comme je l'ai fait, dit-il, je n'ai rien exagéré. Il t'a plu de préparer ton malheur en épousant un noceur, un alcoolique, car ce Crosby passe le temps que lui laissent les femmes en cuvant son ivresse. C'est ça, l'homme que tu aimes ? Libre à toi. Mais de ce jour, ma fille, je te laisse à ta destinée. Adieu !

Il sortit en faisant claquer violemment la porte. Nasa à bout de forces se laissa tomber dans un fauteuil et y demeura prostrée, les yeux grands ouverts, dans le vague, le regard fixe.

Les heures passaient et la pendule marquait une heure et demie quand du bruit se fit entendre du côté de la porte. Nasa n'avait pas bougé. Entendait-elle? Vivait-elle seulement? Elle était comme morte, comme une morte à laquelle on a oublié de fermer les yeux.

Cependant, sans qu'elle fît un mouvement, sans que ses paupières clignassent, elle vit la porte s'ouvrir, Lawrence paraître, et s'avancer dans la pénombre de la pièce en titubant. Il était odieusement ivre mais s'efforçait de garder un maintien assuré. Il aperçut enfin Nasa, si petite au fond de son fauteuil :

— Eh! vous êtes là? Que faites-vous?

Nasa ne répondit pas, mais le regardait venir de tout son regard redevenu vivant :

— Quoi, reprit Lawrence, on ne dit pas bonsoir? On n'embrasse pas son mari quand il rentre auprès de sa petite femme?

Il eut du mal à atteindre le fauteuil au bras duquel il s'accrocha. Nasa se leva enfin comme pour s'éloigner, mais il la prit par le bras et la retint.

— Bonsoir, *darling*, fit-il. Donnez-moi tout de suite un baiser.

Avant que la jeune femme eût le temps de l'éviter, il lui imposa un affreux baiser sentant l'alcool. Mais malgré son ressentiment, Nasa se sentit faiblir et toute sa révolte fondit sous la caresse. Gémissante, elle n'osa plus se répandre en récriminations. D'ailleurs, déjà Lawrence l'avait quittée, était passé dans la pièce voisine et l'appelait :

— Hello, chérie. Qu'attendez-vous pour aller au lit? Il est tard... Oh! comme il est...

Le « tard » fut rendu inintelligible par un bâillement, et Nasa entendit Lawrence qui jetait ses vêtements pêle-mêle, sur les meubles ou par terre. Résignée, elle le rejoignit.

Il était là, maintenant. A quoi bon se plaindre? L'amour la rendait terriblement faible et ses membres et son cœur lui paraissaient sortir d'une longue épreuve de maladie et de fièvre : elle avait tant souffert, durant cette attente interminable, qu'il lui tardait de se blottir dans les bras de cet homme que l'ivresse rendait pourtant stupide et faisait divaguer.

Et bientôt le silence tomba. De nouveau les heures passèrent.

⁂

Le jour n'était pas encore levé et la pendule marquait, pour elle seule, dans les ténèbres, quatre heures et demie, quand l'avertissement du téléphone grésilla.

Il dut insister longtemps pour obtenir le résultat qu'un mystérieux correspondant devait désirer, car personne ne bougeait dans l'appartement. Lawrence et Nasa dormaient dans la chambre à coucher.

Le téléphone plein de patience continuait à lancer son appel, si bien que Crosby le perçut et finit par se lever. Tout en grommelant de manière inintelligible, il passa dans le boudoir et décrocha l'appareil.

Au bout du fil une voix de femme parlait :

— C'est vous, Lawrence? Vous dormiez joliment bien, cher, car, soit dit sans reproches, vous m'avez fait attendre longtemps.

— Mais, fit Crosby qui ne marquait guère de surprise en entendant cette voix, quelle heure est-il donc?

— Il est plus de quatre heures et demie... Je viens de rentrer chez moi, mon cher, mais là, un ennui m'a pris, tel, que j'ai compris qu'il n'y avait qu'un seul remède : vous appeler.

— M'appeler? fit Lawrence en étouffant sa voix.

— Oui, que voulez-vous, je vous ai aperçu cette nuit, au bar, j'ai bien compris que vous-même vous ne m'aviez pas oubliée. Alors je vous en prie, Lawrence chéri... venez.

— Vous voulez que je vienne tout de suite, Sunny?

— Oui, tout de suite... dans mes bras qui sont ouverts, qui ne se refermeront que sur vous. Notre brouille est ridicule. Quoi que je fasse, quoi que vous fassiez, pouvons-nous nous quitter? Venez, mais pour que tout soit oublié, venez pour tout à fait, mon amour...

Il étouffa sa voix encore plus pour prononcer devant le micro :

— Je viens, mon petit.

Il quitta le boudoir, passa dans la chambre qu'il ne fit que traverser. A présent, il se sentait soulevé par une fièvre étrange. Plus rien ne comptait que cet appel qui avait traversé la nuit pour venir remuer les fibres secrètes de son être, tout ce qu'il y avait de trouble et de louche en lui. Sunny... Sunny de Lan... Oui, il l'avait revue à plusieurs reprises, de loin, et une fois elle lui avait adressé la parole. Déjà, il en avait été assez troublé et avait noyé cela dans le champagne, le gin et le whisky. Mais à présent, il ne pouvait résister et il allait aller la retrouver. La retrouver, cela signifiait donc qu'il devait abandonner Nasa, celle qu'il venait d'épouser? Elle ne comptait donc pas pour lui? Qu'était-elle, en ce cas, sinon une pièce de plus à son tableau de chasse de séducteur? Il avait pourtant bien cru lui-même qu'il l'aimait vraiment et que cette fois il allait être fidèle, qu'il avait trouvé une compagne et non pas seulement un objet de plaisir.

Ainsi, il avait suffi que la voix de Sunny de Lan, lui rappelant les voluptés passées, résonnât dans le téléphone pour qu'il fît bon marché de celle qui, dans un élan du cœur, s'était donnée à lui. Il prouva qu'il en était bien ainsi, car en rentrant dans la chambre il n'adressa pas un mot à Nasa et se mit en devoir de s'habiller fébrilement.

La jeune femme était éveillée et le considérait avec stupeur : elle voyait tous ses gestes dans la glace, car pour se vêtir il était passé dans le cabinet de toilette, et de son lit, elle s'enquit :

— Lawrence... que faites-vous ?

Il cria, en guise de réponse :

— M'en vais.

Elle questionna encore, angoissée :

— Oh ! pourquoi ?

Il revint dans la chambre pour finir de s'habiller. Ses gestes étaient fébriles, comme ceux d'un halluciné, mais avec une vitesse incroyable il continuait Comme il passait son veston, il avoua :

— Pourquoi, en somme, ne pas vous dire ce que vous finiriez par apprendre ? Je retourne avec Sunny de Lan que j'ai quittée quand je vous ai épousée... Voilà la vérité. Je ne puis la quitter tout à fait, alors, mieux vaut que je m'en aille. Vous ne supporteriez pas le partage... Mais je ne veux pas que vous souffriez matériellement de mon geste. Vous continuerez à porter mon nom. Je m'en moque... Et à profiter de mon argent, tant que vous voudrez. J'en ai assez pour nous deux, chacun de notre côté... Désolé, Nasa... Désolé, vous êtes très gentille... Mais, bah ! à quoi bon ? Vous comprenez. Au revoir...

Il avait pris son chapeau, sa canne, son pardessus, et allait sortir sans rien ajouter d'autre, quand il se ravisa et tira son portefeuille de sa poche, puis jeta sur le lit de Nasa des billets de banque qui s'éparpillèrent :

— Tenez, prenez toujours ça en attendant, fit-il. Pour le reste, vous avez un carnet de chèques. Je préviendrai la banque...

Nasa restait assise dans son lit, sans pouvoir prononcer un mot. Elle était frappée de stupeur et ne revint à elle que lorsqu'elle entendit la porte de l'appartement se fermer sur un coup sourd. Celui-ci marquait la fin d'un singulier roman conjugal qui avait commencé dans l'amour et se terminait dans un étrange drame dont la jeune femme ne sortirait qu'en perdant toutes ses illusions, en abandonnant ses rêves, ne croyant plus à rien, ni au bonheur, ni à l'amour, ni à l'avenir...

Alors, elle se renversa en arrière sur l'oreiller et éclata en sanglots.

CHAPITRE V

FOLIES ET FOLIE

La séparation de Lawrence et de Nasa s'était facilement consommée et le gentleman avait réglé toutes les affaires de manière que celle qui légalement était encore sa femme, ne fût lésée en rien par sa décision de vivre séparé d'elle. Il avait donc fait avertir Nasa qu'il lui servait une importante pension annuelle qui lui permettrait de se passer toutes les fantaisies les plus coûteuses. D'ailleurs, si cette pension n'était pas suffisante, elle n'aurait qu'à s'adresser à lui par l'intermédiaire de son homme d'affaires.

Nasa s'était donc retrouvée seule, à la tête d'une belle fortune qu'elle n'avait qu'à dépenser, sans même avoir le souci de l'administrer. Cela ne comblait d'ailleurs pas sa soli-





1. La douce Ruth protégeait Nasa de la colère de son père sévère.

2. L'âme exaltée de Nasa transparaissait dans ses yeux.

3. Pressé contre Lawrence, elle dansait avec extase.

4. « Comment ! Nasa danse avec ce Lawrence Crosby, » dit le père, d'un air courroucé.



En regardant Nasa effrontément, elle eut une moue méprisante.

tude : ses parents étaient retournés à Rollins, Pete Springer ne voulant pas rester une minute de plus dans le voisinage de sa fille dont il réprouvait la conduite avec une fermeté indignée. Et la pauvre et tendre Ruth avait suivi son mari non sans souffrir douloureusement en secret d'une séparation qui faisait revivre en elle tant de souvenirs passés qu'elle tenait secrets, jalousement.

Nasa ne put supporter la solitude dans laquelle elle était plongée après avoir cru tenir le bonheur enfermé en ses bras. Pour combler le vide de sa vie, elle résolut de s'étourdir et de jouir de cette fortune que Lawrence avait mise à sa disposition. D'ailleurs, il faut reconnaître qu'elle avait toujours eu besoin de se lancer dans le plaisir là où elle se trouvait. Quand elle était jeune fille, il n'y avait pas si longtemps, elle en avait bien donné la preuve. Mais, précisément, elle avait trop cru sortir de cette infernale tentation pour ne pas y retomber plus ardemment quand le secours du véritable amour se refusait à elle.

Dès lors, on ne parla plus que de la conduite mondaine effrénée de la jolie Mrs. Crosby. Elle défraya la chronique tant au sujet des fêtes qu'elle donnait que de ses brusques résolutions excentriques. On apprenait à peine qu'elle venait de recevoir luxueusement une foule d'invités les plus acharnés à s'amuser, que pour savoir le lendemain qu'elle entreprenait une croisière dans l'Atlantique, et qu'à bord de son yacht les jazz faisaient rage et que les bouchons de champagne sautaient follement à la mer par l'ouverture des hublots. Deux jours après, on lisait des échos la concernant au sujet de pertes ou de gains énormes au jeu. Elle devint célèbre par l'élégance et la richesse de ses toilettes, voire par son excentricité, à moins que le lendemain on célébrât sa réserve et sa sobriété passagères. Puis on la voyait aux courses, aux sports d'hiver. Enfin, elle menait la grande vie, mais aussi la vie la plus désordonnée qui fût, et à, vrai dire, cela ne faisait que témoigner du désarroi de son âme bien plus que de son ardeur sauvage à jouir de l'existence.

Au milieu de ses folies, elle n'était pas heureuse. Sous son rire éperdu, il y avait des larmes, parfois, et quand elle se retrouvait seule, la nuit, avant de sombrer dans l'oubli du sommeil, elle était prise d'un désespoir qui ne cédait généralement que dans une crise de sanglots.

Les jours passaient cependant ; avec eux, les semaines, puis les mois. Son désarroi lui, ne passait pas ; il pouvait d'autant moins le faire qu'elle dut convenir d'une chose : elle était enceinte.

Sa courte union avec Lawrence Crosby portait ses fruits. Elle allait avoir un enfant. Un pauvre petit être allait naître : que lui réserverait l'avenir, avec une mère emportée par les tourbillons de la vie, avec un père qui ne se soucierait pas de son existence ?

Pourtant, Nasa songeait que peut-être elle allait voir la fin de son principal tourment, venu du fond de sa solitude. Cet enfant qui allait naître, ne pouvait-il tout effacer et devenir le seul but de sa vie? Cela se présenta à son esprit le jour où elle sentit le petit être remuer en elle, et tout à coup elle crut voir une douce lumière à l'horizon, une lumière entourant un berceau comme une aurore.

Quelques minutes après, on sonnait à la porte de son appartement et la femme de chambre vint l'avertir que l'homme d'affaires de Lawrence Crosby demandait à lui parler.

Son trouble maîtrisé, elle reçut aimablement John Fisher, l'homme d'affaires : celui-ci arrivait en connaissant la réputation de Mrs. Crosby et enveloppa celle-ci d'un regard admirateur. Et même, comme Nasa se trouvait assise en face de lui, les jambes croisées, il eut pour elles et leurs bas fins une attention trop appuyée qui agaça la jeune femme. D'un geste brusque, elle baissa sa jupe sur ses genoux et demanda brièvement :

— De quoi s'agit-il, mister Fisher, je vous prie?

— Votre mari est souffrant, madame, et...

— Mr. Crosby est malade? s'exclama Nasa.

— Très malade, même, et le médecin est assez inquiet. Nous nous sommes d'autant plus permis de venir vous prévenir, que le patient lui-même vous réclame avec insistance.

— Il me réclame? fit Nasa sans cacher son émoi. Mais il me semble qu'après sa conduite, on peut juger étonnant qu'il en soit ainsi. Je vous prie, Mr. Fischer, de quoi souffre-t-il?

L'homme d'affaires eut un geste évasif, puis se décida :

— Vous savez, madame... difficile à préciser... La fatigue, la vie sans mesure... l'alcool... tout cela a influé sur le système nerveux de Mr. Crosby.

Le sujet était pénible à Nasa et elle coupa le discours de John Fischer :

— Soit, monsieur Fischer, je me rendrai auprès de mon mari. Veuillez prévenir de mon arrivée.

L'homme d'affaires se retira et Nasa ne tarda pas à s'habiller après avoir donné des ordres indispensables et s'être occupée de son intérieur. Puis elle sortit, assez émue à l'idée de revoir son mari. Jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avait mesuré le vide de sa vie avec une telle intensité, ni désiré avoir une existence stable et simple. Pourquoi toujours une force intérieure, une force obscure et invincible la poussait-elle sur la voie des actions excessives, des impulsions folles? L'enfant dont elle serait mère n'allait-il pas enfin donner à cette vie sans but l'ordre et la pondération nécessaires?

Elle se promit, en sortant, de révéler à son mari sa maternité prochaine. Peut-être cette nouvelle agirait-elle aussi sur le moral du malheureux que ses passions avaient mené à la maladie.

Quand elle arriva à la maison de santé dont l'adresse lui avait été donnée par l'homme d'affaires, le médecin avait recommandé à l'infirmier de veiller à ce que la visiteuse attendue ne restât pas longtemps auprès du malade :

— Il est trop agité et irritable pour que cette rencontre ne soit pas dangereuse, si elle dure trop longtemps. D'ailleurs, je ne tarderai pas à repasser par ici.

L'infirmier introduisit Nasa dans la chambre de Lawrence. Celui-ci était amaigri. Son visage paraissait tourmenté, son regard brillait d'un feu étrange. Qu'il y avait loin de ce malade fiévreux aux traits crispés, à l'élégant gentleman dont le sourire narquois et provocant était autrefois d'une suprême distinction, à la fois attachante et irritante! Nasa ne le reconnaissait plus et, malgré son ressentiment à l'égard de cet homme, elle se sentit envahie de pitié. Elle l'avait aimé, elle s'était donnée à lui, elle allait avoir un enfant de lui : pouvait-elle demeurer indifférente en face des ravages causés par le vice et la maladie?

Lawrence, fébrile, tendait les mains vers elle, comme s'il avait eu hâte de la sentir près de lui. Mais Nasa, gênée, ne savait quelle contenance tenir à cause de l'infirmier qui restait là. Elle se tourna vers cet homme et lui glissa dans la main un billet en murmurant :

— Je vous en prie, laissez-nous seuls, un instant.

L'infirmier hésita : le médecin lui avait recommandé sur tous les tons qu'il fallait veiller à ce que l'entrevue ne s'éternisât pas, et en outre qu'il ne devait jamais perdre de vue ce qui se passait, de façon à intervenir à la moindre alerte.

Toutefois l'attitude de Lawrence le tranquillisait : il paraissait si heureux de revoir sa femme. Et puis, ce billet dans la main, c'était un argument auquel on ne peut rester insensible. L'homme n'y résista pas et sortit. Nasa ferma la porte derrière lui.

— Nasa, disait Lawrence, venez près de moi, je vous en prie... Si vous saviez comme j'ai attendu avec anxiété cet instant. J'avais si peur que vous ne veniez pas...

Lawrence s'exprimait avec difficulté, la voix haletante. De peur de de le contrarier, et aussi parce qu'elle avait de lui une grande pitié, elle s'approcha et il lui prit les mains, les serra dans ses deux mains chaudes. Ce contact fit frissonner la jeune femme. Lawrence eut une exclamation où reparaissait son esprit railleur :

— Eh bien! vous frissonnez, je vous fais peur. N'est-ce pas? Vous avez peur de moi, parce que je suis malade? Mais moi, au contraire, je suis heureux de les tenir, ces petites mains. Elles sont fraîches. Oh! comme elles sont fraîches! Elles sont...

Il s'arrêta net et considéra brus-

quement avec une attention extrême le bracelet dont s'ornait un des poignets de Nasa. C'était un magnifique bijou, très large, où brillaient des émeraudes splendides. Un joyau royal, en vérité. Et Lawrence s'exclama :

— Peste, vous vous mettez bien... Magnifique, en vérité... Une vraie fortune. Je vois... que vous employez bien votre temps et ce que l'on m'a dit est vrai. Vous savez jouir de la vie... Seulement, c'est moi qui en fais les frais... N'empêche qu'il est fort beau... Quel goût, ma chère !

Il s'enfiévrait et s'exaltait de plus en plus. Sans oser lui retirer ses mains, Nasa aurait voulu le calmer, mais aucun son ne pouvait sortir de sa gorge contractée. Lawrence avait détaché le bracelet et en examinait les pierres à loisir : puis brusquement il la laissa et se leva, en tenant toujours le bijou qu'il agitait pour en faire briller les feux. Il était en pyjama, et Nasa eut le cœur serré en voyant combien il avait maigri.

— J'ai bien envie, dit-il, de jeter tout cela par la fenêtre... Je ne veux pas que vous portiez des bijoux pareils, ni que vous soyez si belle, pour les autres. Vous êtes encore ma femme, souvenez-vous...

— Ce n'est pas aujourd'hui que vous auriez dû vous en souvenir, de votre côté, dit Nasa, la voix brisée.

— Oh ! je ne l'ai nullement oublié, dit Lawrence en se rapprochant d'elle subitement. Et jamais je ne vous ai trouvée si belle... Eh ! eh ! vous voyez, je suis encore amoureux de vous...

Il s'approchait d'elle à la toucher et comme elle voulait fuir, il la saisit par le bras et voulut l'embrasser, l'étreindre. Mais avant tout, elle désirait reprendre son bracelet, et tout en tentant de se dégager elle se saisit du bijou qu'il ne lâcha d'ailleurs pas. Par contre il en profita pour l'embrasser dans le cou, et au contact de cette chair douce et parfumée, il s'enfiévra davantage.

— Ah ! non, fit brutalement Nasa en s'éloignant de lui avec violence. C'est fini...

Elle gardait au cou une sensation de brûlure insupportable, et machinalement y passa la main. Furieux Crosby qui avait conservé le bracelet s'approcha de la fenêtre et sans l'ouvrir le lança à travers les vitres qui volèrent en éclats. Puis se retournant vers Nasa il cria, les yeux injectés de sang :

— Je vous défends de me résister. Je suis votre mari... Vous comprenez ? Et j'ai le droit... le droit...

Il se jeta sur elle, les yeux soudain exorbités, la bouche tordue en un rictus qui épouvanta la jeune femme. En vain elle recula : il ne la lâchait plus et semblait vouloir arracher son corsage, puis d'une poigne irrésistible il l'attira à lui, et voulut l'embrasser sur la bouche. Il lui causait une telle horreur qu'elle crut défaillir en se sentant effleurer de ces lèvres trop chaudes ; elle avait détourné le visage d'un mouvement bref et évita le baiser, mais elle ne put se libérer si facilement et, comme il s'accrochait à elle, elle le frappa de sa main restée libre, car il lui emprisonnait l'autre bras dans une poigne de fer.

Alors, ils tombèrent tous les deux ; lui, qui l'avait entraînée dans sa chute, il resta sur le sol, étourdi, ne donnant plus signe de vie sauf par un frémissement convulsif des lèvres et des doigts. Nasa s'était relevée vivement, mais elle demeura sur place, n'osant plus bouger, devant ce corps immobile.

La chute avait provoqué celle d'un guéridon et d'un verre avec sa carafe. Le bruit attira l'infirmier qui n'avait osé s'éloigner, et le médecin. Celui-ci était de retour à l'instant et s'étonnait auprès de l'infirmier :

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi ma consigne ? Je vous avais demandé de ne pas quitter le malade et de veiller.

Le vacarme de la table, des verres, des corps tombant sur le sol justifia ces paroles et tous deux s'élancèrent dans la chambre. Le directeur de la maison de santé lui-même, ne tarda pas à accourir et s'excusa auprès de Nasa, toute tremblante et si pâle qu'elle semblait sur le point de tomber en syncope.

— Je vous en prie, madame, dit-il doucement en prenant la jeune femme par le bras. Ne restez pas ici. Votre présence est inutile et ne pourrait que provoquer un nouvel accès de la part du malade.

Nasa ne voulut cependant pas quitter la pièce sans questionner le docteur sur l'état de son mari.

— Il n'est pas mort, docteur ? Il ne va pas mourir ainsi ?

— Rassurez-vous, madame, dit le médecin. Mr. Crosby n'est pas en danger de mort, et je ne suis pas inquiet à ce point. Mais il est nécessaire qu'il demeure ici assez longtemps. Son état nerveux est causé par la vie qu'il a menée jusqu'ici, et l'abus de liqueurs alcoolisées. Nous allons le désintoxiquer, et s'il se soumet à son régime, il s'en tirera parfaitement. Toutefois, je crois qu'il vaut mieux pour lui, comme d'ailleurs pour vous, que semblables scènes ne se renouvellent pas. Le mieux est donc que vous vous absteniez de le rencontrer. Je m'en doutais bien un peu, mais j'ai cédé à ses demandes réitérées. Je ne me sentais pas en droit de m'y opposer ; toutefois, à présent, les circonstances ne sont plus les mêmes et...

Nasa s'inclina et d'une voix encore tremblante déclara :

— Rassurez-vous, docteur, je n'ai nulle envie de passer outre vos prescriptions. Pour ma part, je ne puis m'exposer sans danger à ces violences... Vous me comprendrez quand je vous dirai que j'attends un bébé.

Le praticien s'inclina :

— Si j'avais pu deviner ce qui allait se passer, madame, je vous aurais évité cette émotion.

Soutenue par le directeur, Nasa s'éloigna, non sans jeter un dernier regard sur le malheureux, victime

de son vice, et dont l'enfant qui allait naître devait porter le nom. Il parut à la jeune femme qu'une grande part de sa vie se terminait et qu'une autre allait commencer. Quelle serait celle-ci, désormais ? En était-ce fini des excès et des folles impulsions, des coups de tête, des colères, des enthousiasmes ? Le calme allait-il enfin descendre dans ce cœur autrefois trop ardent, et la maternité allait-elle enfin donner un but à cette vie ?

Mais la force aveugle et indomptable qui avait conduit Nasa jusqu'alors était-elle épuisée? Avait-elle assez éprouvé de douleurs, enduré de déceptions pour se rendre à la raison de vivre simplement, comme tout le monde?

Les événements allaient suivre leurs cours et en décider.

En tout cas, un mois plus tard, Nasa avait quitté Chicago et vivait dans une tranquillité relative que lui imposait sa grossesse, et elle ne tardait pas à mettre au jour un enfant, un beau petit garçon que le médecin déclara être fort, vigoureux et proprement merveilleux.

La jeune femme avait eu si peur que son fils ne se ressentît des tares alcooliques de son père, qu'elle se prit à espérer. Elle entrevoyait alors une vie calme, faite d'amour pour le bébé, de sollicitude, de soins jamais négligés. Enfin, elle voyait apparaître à l'horizon un vrai but, et elle se promettait de ne jamais le perdre de vue.

Et, de fait, ce furent des jours délicieux qui commencèrent. Elle s'attachait follement à ce petit être vagissant, sans jamais se lasser de le voir agiter ses petits bras et ses petites jambes. Elle le trouvait plus beau que tout au monde, et ne doutait pas que dans l'avenir, il ne témoignât d'une intelligence exceptionnelle.

— Je le mettrai en garde contre les embûches de la vie, songeait-elle en le contemplant avec amour. Je l'éléverai de manière à ce qu'il ne soit pas victime des êtres et des événements. Je veux en faire un homme fort, un homme dans toute l'acception du mot. Pondéré, calme, mais résolu. Je le mettrai en garde afin qu'il ne tombe pas plus dans mes erreurs passées que dans celles de son malheureux père.

Ayant ainsi fait mille et un projets, elle serrait son enfant contre elle avec une sauvage ardeur. C'est qu'elle n'avait encore rien perdu de son exaltation naturelle ; elle n'avait fait qu'en changer l'objet. Rien ne l'avait abattue, et un nouvel amour ne faisait que la ressusciter sous une forme nouvelle.

CHAPITRE V

VERTIGE

La nuit s'étendait déjà sur la ville, bien qu'il ne fût pas tard, et la vie bruyante des soirs de printemps montait tout à l'entour. Les autos et les tramways, les passants pressés jouaient leur partie dans ce concert

de la cité, fondu en une grande rumeur imprécise.

De la clinique Ansonnia, vaste bâtiment situé en bordure de l'avenue, une femme sortit, portant dans ses bras un enfant. Sans doute un enfant malade qu'elle venait de mener à la consultation du soir et qu'elle ramenait chez elle.

Un tramway passait : elle y monta et, tandis que les maisons et les rues défilaient, elle s'absorba dans une rêverie sombre dont elle ne sortait que pour considérer l'enfant avec amour.

Arrivée au terme de son voyage elle descendit, fit quelques pas dans la grande rue éclairée, s'enfonça dans une autre rue plus pauvre et plus sombre, marcha quelques minutes dans ce quartier populaire aux voies sans charmes.

C'était Nasa et son enfant, un beau bébé qui dépérissait sous l'influence d'on ne savait quel mal mystérieux. Il maigrissait au lieu de prendre du poids, ses belles couleurs des premières semaines s'en allaient pour faire place à une pâleur maladive, et la mère sentait peu à peu une douleur lancinante la harceler devant ce spectacle d'un petit être fait pour la vie, mais dont celle-ci paraissait se désintéresser.

Or, la malheureuse Nasa Crosby avait bien des raisons de soucis profonds. Sa brillante situation avait changé de fond en comble. Ce n'était plus la jeune femme adulée et fêtée, mais plus encore acharnée au plaisir, qu'on avait connue quelques mois auparavant et dont les fantaisies défrayaient la chronique mondaine.

Certes, elle n'avait rien perdu de sa beauté ; celle-ci se parait même d'un charme touchant qu'elle n'avait pas autrefois au même degré et qui lui venait de l'âme, de ses sentiments profonds et de la douleur. A présent, Nasa connaissait toutes les difficultés de la vie ; alors qu'autrefois elle n'avait qu'à parler pour obtenir, elle se trouvait seule, sans ressources, sans amis, sans porte à laquelle frapper. Et pour mettre le comble à son tourment, elle devinait la présence de l'Ange de la Maladie, peut-être de celui de la Mort, au-dessus de l'enfantelet qui était devenu sa seule raison d'être.

Une semaine à peine après sa sortie de la clinique où elle avait donné le jour au petit Dick, Nasa avait reçu la visite de l'homme d'affaires de Lawrence Crosby. Celui-ci, revenu à la santé, du moins en apparence, ne s'était pas souvenu sans rancune de la scène terrible qu'il avait eue avec sa femme. Plus que jamais sous l'influence de Sunny de Lan, il se laissa persuader par celle-ci qu'il n'y avait vraiment aucune raison de laisser Nasa vilipender des sommes considérables, se conduire follement avec une fortune qui ne lui appartenait pas, pour n'avoir d'autre résultat que d'alimenter les chroniques scandaleuses.

C'est ainsi donc que l'homme d'affaires annonça à Nasa que la pension que lui servait son mari jus-

qu'alors, était bel et bien supprimée.

— Mais que vais-je devenir ? se récria Nasa.

— C'est un problème que mister Crosby, mon client, vous laisse entièrement à résoudre, répondit l'homme d'affaires, et uniquement suivant votre choix, madame.

Nasa avait l'âme trop fière pour ajouter une récrimination à la question qui venait de recevoir cette réponse. Elle se leva en indiquant au messager de Crosby que l'entretien, pour intéressant qu'il fût, avait assez duré. Elle n'avait même pas abordé la question de sa maternité.

Seule, Nasa envisagea l'avenir : elle fit ses calculs, et de l'argent liquide qu'il lui restait et des bijoux ou objets précieux qu'elle possédait et saurait transformer en espèces. Cela représentait une somme qui, sans être considérable, était assez rondelette. L'avenir immédiat pouvait être regardé sans crainte.

Cela pouvait s'affirmer en théorie. La réalité se dévoila moins brillante. En effet, quand il s'agit de réaliser les bijoux, il va de soi que les joailliers surent en déprécier la valeur, la même pourtant qu'ils avaient si bien su faire briller jadis.

D'autre part, Nasa avait encore différentes dépenses à effectuer, des notes à régler, sa situation à éclaircir : cela écorna singulièrement ce qui lui restait d'argent sonnant. Alors qu'elle pensait être exempte de soucis matériels pour plusieurs mois, elle vit cet espoir réduit dans de fortes proportions, et dès lors connut l'anxiété.

On sait pourtant qu'elle n'était pas seule au monde et qu'elle avait ses parents. Que ceux-ci connussent sa gêne, et ils n'auraient sans doute pas refusé de lui venir en aide. Nasa hésita longtemps à écrire à sa mère. Depuis son mariage avec Crosby, Pete Springer avait refusé de la revoir et avait interdit à Ruth d'entretenir des relations avec une fille qui faisait ainsi la honte de la famille. C'est à peine si de loin en loin la mère, toujours tendre, avait osé envoyer de ses nouvelles à l'enfant qu'elle n'avait pas cessé de chérir, et lui avait réclamé les siennes en prenant de grandes précautions pour que son mari n'en apprît rien.

La fierté de Nasa s'opposait à ce qu'elle s'adressât directement à son père. Et cependant c'est ce que lui conseilla sa mère, en réponse à la demande qu'elle s'était décidée à lui faire. Pete entendait faire plier l'orgueil de la coupable, disait-il, et trouver là l'occasion de triompher en une longue remontrance.

Nasa ne plia pas et préféra affronter la gêne. Elle eût volontiers cherché du travail : les quelques tentatives qu'elle fit en ce sens, furent rendues vaines à cause de l'existence du bébé. Dès que la personne sollicitée apprenait que cette jeune femme avait un enfant, on la priait d'aller s'enquérir ailleurs.

Peu à peu, les ressources s'épuisaient. A vrai dire, elles étaient réduites à rien, et les derniers objets

de valeur avaient disparu depuis longtemps. Pourtant, la jeune femme vivait avec la simplicité d'une ouvrière, dans le modeste logement de ce pauvre quartier. C'était une chambre sans luxe et sans grâce, au cinquième étage, dans une maison où les locataires n'étaient pas tous d'une discrétion, ni d'une éducation parfaites, comme bien on le pense.

Comme elle revenait de la clinique où elle avait soumis le petit Dick à la consultation du médecin, Nasa croisa dans l'escalier un locataire qu'elle connaissait bien pour l'avoir souvent rencontré : il avait la fâcheuse habitude de boire et ne manquait pas d'adresser à la jeune femme des propos stupides quand ils n'étaient pas inconvenants. Cette fois encore, il n'y manqua pas ; mais Nasa était bien trop préoccupée pour lui répondre autrement que par un haussement d'épaules méprisant et un regard dénué d'amabilité. Puis elle continua à monter l'escalier.

L'homme s'était arrêté et la regardait avec une expression égrillarde.

— Elle a de belles jambes, cette petite poule, dit-il. Mais, vrai, pourquoi qu'elle le fait à la duchesse ? Ça n'a pas le sou et ça crâne comme si ça pouvait vous impressionner... Va donc, eh, chipie ! T'as beau me zyeuter comme si tu voulais me fusiller, j'm'en fiche pas mal... Des poules comme toi, j'en aurais tant que je voudrais, si je voulais m'en donner la peine. Et puis, toi aussi, par-dessus le marché. Seulement, c'est moi qui ne veux pas. Voilà... C'est moi qui ne veux pas...

Il descendit quelques marches puis se pencha de nouveau pour apercevoir encore la jeune femme. Comme elle se retournait, arrivée sur le palier, il lui lança :

— T'as beau poser à la vertu, t'as tout de même un gosse, pas vrai ? Tu vas peut-être dire qu'il est venu par l'opération du Saint-Esprit ?

Il partit d'un gros rire qui résonna dans la cage de l'escalier, puis, ayant entendu la porte de Nasa se fermer avec bruit, il se décida à abandonner la partie.

***

Nasa était entrée dans sa chambre et aussitôt donna de la lumière, puis elle déposa le bébé sur le lit, avec d'infinies précautions. Le petit Dick dormait et ne se réveilla pas. Nasa contempla longuement le petit visage fripé et pâli, avec une expression touchante d'amour.

— Mon petit, mon cher petit, murmura-t-elle, toi, tout ce que j'ai pour me rattacher au monde, il faut que tu sois malade, et que j'aie cette douleur d'avoir à craindre pour toi.

Elle eut un gros soupir et les larmes perlèrent à ses paupières. Il fallait soigner l'enfant au plus tôt, en achetant des médicaments ordonnés par le médecin. Or, elle était au bout de ses ressources, et elle n'avait plus rien à vendre pour avoir un peu d'argent. Comment allait-elle

vivre ? Que faire pour gagner sa vie, pour soigner l'enfant ?

Machinalement, elle déplia l'ordonnance sur laquelle s'étalait une liste de produits à acheter chez le pharmacien. Combien allait coûter tout cela ?

Un gémissement la tira précipitamment de sa contemplation ; sur le lit le bébé s'agitait, à demi réveillé. Vivement, elle alla à lui et le berça doucement en murmurant d'une voix tendre les plus doux noms, l'embrassa, puis lui retira ses petits chaussons, le couvrit avec précautions et alla ranger les petites affaires dans un tiroir.

L'enfant, calmé, s'était rendormi. Nasa reprit l'ordonnance, supputa à peu près le prix qu'il faudrait débourser pour obtenir les médicaments et passa au compte de ce qui lui restait comme argent dans son sac. Quelques francs à peine. Même en se passant de manger, elle n'aurait pas assez. Et ensuite, comment subsister ? Comment nourrir le petit sans manger soi-même ?

Sombre, oppressée, elle jeta un regard sur l'enfant endormi. Pour lui, elle était prête à tout. Peu lui importaient les splendeurs passées, l'aisance dans laquelle elle avait vécu et qui s'était envolée. Peu importait qu'elle dût se priver. Mais lui ?

Incapable de se maîtriser, elle laissa couler ses larmes, longuement, en proie à un désespoir lamentable. Puis, quand elle n'en put plus de pleurer, elle fut comme une âme en peine, dans cette chambre silencieuse où venaient mourir les bruits de la rue. Machinalement, elle s'approcha de la fenêtre et, soulevant le rideau, regarda au dehors.

Elle voyait la rue en enfilade, avec ses coins sombres et les flaques de lumière projetées par l'éclairage des boutiques ou les réverbères. Des passants allaient et venaient, se croisaient. Quelques rares voitures traversaient la chaussée, au croisement de l'avenue voisine, après un bref coup de klaxon. Mais ce qui attira l'attention de Nasa, ce fut le manège d'une femme qui semblait guetter quelqu'un.

En réalité, elle ne guettait personne en particulier, mais attendait celui que son œillade suggestive pouvait retenir. C'était une malheureuse créature offrant ses charmes en échange d'une somme d'argent à débattre, une fille qui n'avait trouvé d'autre moyen de subsister que de se donner au plus offrant, ou trouvait ce moyen plus facile qu'un autre... Et dans l'atmosphère mystérieuse de cette petite rue, ce fut là pour Nasa un spectacle tragique, car peu à peu elle voyait monter jusqu'à elle, depuis le trottoir, la tentation d'en faire autant. Non parce que cela lui était plus facile, non parce qu'elle percevait l'appel du vice, mais parce que les circonstances étaient telles qu'elle ne voyait pas d'autre perspective de subsister et de soigner son petit.

En même temps, une grande honte était en elle, avec de l'horreur.

Mais elle ne pouvait détacher ses yeux de la femme, là-bas, postée à l'affût des hommes. Elle vit un passant à l'air désœuvré arriver au niveau de la fille, la dépasser, ralentir le pas, revenir en arrière, attendre qu'elle prononçât les mots rituels :

— Tu viens avec moi, beau blond ?

Ces mots, elle croyait si bien les entendre, la malheureuse Nasa, qu'elle dut se boucher les oreilles. Bien en vain, car ce n'était pas la voix de la fille qu'elle percevait, mais bien la sienne propre, avec les paroles qu'elle prononcerait si elle descendait, elle aussi, sur le trottoir, et attendait la proie masculine.

Longtemps elle lutta. Puis la femme ayant disparu, précédant l'homme complice vers un hôtel borgne, elle quitta la fenêtre. Ce fut pour voir de nouveau son enfant dont le sommeil agité la navra. Hagarde, le menton appuyé sur les mains, elle s'absorba dans une rêverie atroce peuplée d'hallucinations qui lui représentaient le bébé, immobile pour l'éternité, mort.

Alors, brusquement, elle se leva, n'y tenant plus, prête à tout. Un peu de rouge sur les lèvres pour en aviver le dessin et les faire plus tentantes. Un coup de crayon noir aux yeux, du rouge aux joues et de la poudre. Elle décerna au miroir qui lui renvoyait son image prête au sacrifice, un atroce sourire, puis après un dernier regard d'amour à l'enfant endormi, elle sortit sur le palier.

Le hasard voulut qu'elle entendît la voix d'une petite fille à l'étage au-dessus. C'était une petite voisine qu'elle rencontrait souvent dans l'escalier ou devant la porte de la maison, avec laquelle elle échangeait toujours quelques mots.

— Ah ! c'est toi, Mary ? fit-elle en l'appelant. Je suis contente que tu sois là... Veux-tu me rendre un service ?

— Mais oui, m'dame, fit la petite en descendant d'un étage. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

La voix fébrile, Nasa lui dit :

— Je suis obligée de m'absenter un quart d'heure, une demi-heure... Enfin, j'espère que ce ne sera pas très long, ma petite Mary. Mais je serais contente si tu pouvais surveiller mon petit Dick que je suis obligée de laisser dans ma chambre... Oh ! ajouta-t-elle en voyant que la fillette ne manifestait guère d'enthousiasme en entendant sa proposition, tu n'as pas besoin de rester là tout le temps... Mais viens y jeter un coup d'œil le plus souvent possible, et, si tu l'entends pleurer, calme-le, comme si c'était ton petit frère.

Rassurée, la fillette promit tout ce que voulut Nasa et entra dans la chambre tandis que la jeune femme descendait.

Deux étages en dessous, Nasa se trouva en face du voisin déjà rencontré alors qu'elle rentrait chez elle, une heure auparavant. Il était

un peu plus ivre et plus entreprenant. Quand il aperçut la jeune femme, il lui adressa un compliment dont la délicatesse n'était pas le mérite principal et, joignant le geste à la parole, il la prit par le bras et pour l'embrasser lui jeta son haleine empestée au visage.

— Brute ! Goujat ! gronda Nasa hors d'elle.

Et, sur la joue de l'homme, une gifle claqua.

Chancelant, il se rattrapa à la rampe et demeura un instant abasourdi. Puis il se mit à grommeler indistinctement tout en se frottant la joue :

— Celle-là, par exemple ! Ben, elle est forte ! Ah ! la sale bête !... Si on n'peut plus s'amuser un peu... avec les femmes... on se demande à quoi... qu'c'est bon...

Il se remit à monter, tant bien que mal, non sans aller de droite à gauche et de gauche à droite, en ne quittant la rampe que pour aller se coller à la muraille où il se retenait avec peine pour ne pas redescendre plus vite qu'il n'était monté.

Comme il arrivait sur le palier, deux étages plus haut, c'est-à-dire au niveau de la chambre de Nasa, la porte de celle-ci s'ouvrait et une petite fille en sortait. C'était Mary qui commençait déjà à en avoir assez de contempler le petit Dick endormi sur le lit et pour se changer les idées allait faire un tour dans l'escalier.

— La dame a dit que je pouvais m'en aller à condition que je revienne, songeait l'enfant. Je reviendrai tout à l'heure. Et puis, s'il pleure, ce mioche, je l'entendrai bien et je ferai un saut jusqu'ici pour le consoler.

Elle s'arrêta net en se trouvant en face de l'ivrogne :

— Allons, bon, fit-elle à part, voilà encore ce père Macway qui ne tient plus debout...

Elle s'effaça pour le laisser passer avec l'espoir que le bonhomme ne ferait pas attention à elle. En quoi elle se trompait, car encore excité par ses démêlés avec Nasa et la gifle qu'il avait reçue, il s'arrêta à son niveau et l'interpella :

— Tiens, te voilà, toi, jolie môme... T'es gentille, tout de même, et bien plus que cette drôlesse à qui on n'peut même pas dire un mot sans recevoir un marron... Non, mais, tu n'crois pas qu'elle voulait m'assassiner parce que j'voulais l'embrasser ? C'est pas toi qui ferais ça, eh, ma poulette... Toi, tu veux bien m'embrasser, hein ? Dis qu'tu veux bien embrasser Macway ?

Mary avait toujours peur de cet homme qui la regardait d'un si drôle d'air quand il la rencontrait et qui n'en était pas à sa première tentative de l'embrasser. Même, une fois il l'avait poussée dans un coin sombre, au bas de l'escalier, et qu'elle avait eu bien peur, avec bien du mal à se sauver. Cette fois, elle n'attendit pas plus longtemps ; aussi légère qu'un petit oiseau qui fuit un chat, elle grimpa l'escalier

quatre à quatre et courut s'enfermer chez elle.

Macway fut de nouveau interloqué et cette fuite rapide l'incita à se répandre en récriminations et en considérations désavantageuses pour toutes les personnes du sexe féminin, fussent-elles des petites filles. Cela l'amena d'ailleurs à comprendre sa propre épouse dans le lot de ces créatures exécrables, mais pour d'autres raisons, dont la principale était que Mrs. Macway l'empêchait d'aller s'amuser et ne pouvait tolérer qu'il absorbât la moindre goutte de gin.

— Ainsi ! dit-il, en parlant tout seul. Si aujourd'hui, j'avais bu un seul petit verre, elle s'en apercevrait tout de suite et elle me le reprocherait pendant huit jours. Ah ! vous ne la connaissez pas... Et puis, elle a la main leste, tout comme cette sale bête de tout à l'heure. Elle me casserait bien le manche du balai sur le dos... Mais, heureusement que je n'ai rien pris... pas un seul gin... pas le moindre verre, rien... L'estomac vide, complètement vide. Eh bien ! j'parie tout de même qu'elle va crier comme un putois parce que j'aurais pu en prendre un... Quand j'vous dis qu'il n'y a plus de liberté...

Il s'aperçut qu'il parlait dans le vide et que personne n'était là pour l'écouter. Alors il haussa les épaules et se mit en devoir de tirer de sa poche une pipe toute bourrée.

— Y a encore que ça pour vous consoler, dit-il à mi-voix. Et puis, si Elsie s'approche trop près pour me crier en pleine figure que je suis un ivrogne, je lui souffle la fumée dans le nez, et ça lui coupe le sifflet. C'est toujours ça de gagné...

Il frotta une allumette et se mit en devoir d'allumer la pipe. Celle-ci se refusa à ce qu'il en attendait. Furieux, il recommença et tira sur le tuyau de faux ambre avec force : pour tout résultat, il se brûla les doigts.

— C'est trop fort, fit-il, furieux. Les pipes s'en mêlent aussi, à présent ? Ah ! non, cette fois, j'en ai assez.

Il avait un journal du soir dans sa poche et le rapportait pour sa femme dont c'était le passe-temps, après avoir fait sa vaisselle. Avec une nouvelle allumette il enflamma le journal et l'approcha du fourneau de sa pipe, aspira de profondes bouffées et cette fois rejeta des nuages de fumée. Enfin satisfait, il jeta le journal sur le palier et se mit en devoir de monter chez lui, avec une allure victorieuse.

Sur le plancher, le journal continuait à flamber.

***

Dans la rue, Nasa s'était éloignée de sa maison, de peur d'y être surprise par des voisins... Elle était décidée à obtenir de l'argent fût-ce au prix des pires abdications. Mais elle était si émue que son pas incertain décrivait des zigzags, comme si elle avait été prise de boisson.

Hagarde, elle considérait les passants, tous ces hommes qui ne faisaient guère attention à elle ou adressaient seulement un regard distrait à sa beauté qu'ils percevaient mal à cause des contrastes formés par la lumière du réverbère voisin et des ombres violentes. « Ainsi, songeait-elle, c'est un de ceux-là qu'il va falloir que j'accueille, que je suive... Ah ! jamais, jamais je ne pourrai... »

Elle se contraignit, mais elle se sentait encore trop près de chez elle pour tenter le honteux racolage, et la lumière était trop vive. Elle gagna une rue qu'elle connaissait, pas loin, à quelques minutes de là, au coin d'une autre rue, sombre et déserte. Là, elle pourrait à la fois rencontrer le passant rêvé, et se dissimuler dans l'ombre s'il le fallait, au cas où elle ne voudrait pas être reconnue.

Elle s'approchait de ce lieu favorable aux amours vénales, d'un pas de plus en plus incertain et le cœur battant avec plus de fièvre et d'angoisse, quand elle se heurta à un homme légèrement ivre. Sans rien dire que des mots entrecoupés et sans suite, il s'accrocha à la jeune femme, tant bien que mal :

— T'es... belle... t'es... épatante... toi, fit-il avec peine. Si tu... voulais... Ah ! on s'amu... serait bien... tous les deux !

Son regard était celui d'un animal, et Nasa prit peur. Remplie d'horreur, soudain, elle repoussa ce singulier amoureux en manifestant une frayeur intense :

— Oh ! non, non... je vous en supplie... non, fit-elle, le visage convulsé.

L'homme fut si étonné de cette attitude suppliante plutôt que furieuse, qu'il lâcha Nasa et la regarda en chancelant, d'un air hébété :

— Ben... Ben... répéta-t-il tandis que la jeune femme s'éloignait enfin. Elle... elle est... toquée... la p'tite.

Nasa s'était hâtée de mettre de la distance entre l'ivrogne et elle, et elle comprenait l'horreur de la besogne qu'elle devait accomplir.

— Jamais je n'en aurai le courage, songeait-elle. Jamais...

Elle fut sur le point de rebrousser le chemin après avoir traversé la rue pour ne pas rencontrer de nouveau l'homme ivre, mais tout à coup elle se vit rentrer chez elle, sans le sou, et dans l'impossibilité de soigner son enfant. L'image de l'enfant elle-même se dressa devant ses yeux et elle s'arrêta. Tête basse, elle fit quelques mètres, et enfin bien décidée à tout, elle jeta un coup d'œil sur sa silhouette dans la vitre d'une boutique sombre.

Son chapeau avait légèrement glissé sur le côté tandis qu'elle s'efforçait de s'éloigner de l'ivrogne ; elle le remit en place, donna à ses boucles un tour heureux, s'assura qu'elle était charmante et désirable, esquissa même un pauvre sourire aguicheur afin d'en contrôler l'expression. Puis elle s'avança, la démarche souple et balancée, l'œil aux aguets, le regard provocateur, mais le cœur en détresse et plein de sanglots refoulés.

Un gros homme venait en sens inverse, sans hâte. Nasa le dépassa non sans l'incendier, au passage, d'une œillade habile. Comme elle se retournait, elle surprit qu'il s'était arrêté et semblait la considérer avec un intérêt grandissant : seconde œillade, sourire. Cette fois, l'homme ne douta plus qu'il s'agît d'une personne toute disposée à lui prodiguer ses charmes pourvu qu'il y mît la somme nécessaire.

— Allo, baby, fit-il d'une voix joviale.

Du geste, Nasa l'invitait à la rejoindre à quelques mètres de là, hors de la vue des indiscrets, et surtout de quelque policeman malintentionné. Craignant de la perdre, le gros monsieur courut jusqu'à elle, comiquement, et la prit par le bras.

— Eh bien ! chérie, fit-il en s'enflammant davantage au contact de la chair ferme qu'il devinait sous l'étoffe, on se promène, comme ça toute seule ?

— Mais oui, mon joli, dit Nasa, toute seule... Si j'avais été avec quelqu'un, tu ne m'aurais pas suivie, pas vrai ?

— Et tu attendais quelqu'un ?

— Ça doit être toi que j'attendais, mon gros.

— Alors, mon bébé, me voilà. On s'en va, tous les deux ?

Nasa frissonna imperceptiblement. Il demanda :

— Tu as froid, chérie ?

— Non, non, laisse ça, fit la jeune femme, les dents serrées.

— Alors, je te disais, on s'en va ?

— Dame, ça dépend de toi, mon gros bébé.

— Oh ! rassure-toi, dit le bonhomme en la serrant davantage, je suis un gentleman et je n'ai jamais regardé à tirer quelques dollars de ma poche... quand on se conduit bien avec moi, mignonne...

— Tu es un ange, lui dit Nasa que la perspective de rentrer chez elle avec quelques dollars en poche pour acheter les médicaments de son petit et subsister pendant quelques jours, exaltait singulièrement. Viens.

Ils s'en allaient bras dessus bras dessous, mais brusquement une sirène retentit et Nasa s'arrêta :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle avec un soupçon d'inquiétude.

— Bah ! dit son compagnon, tu l'entends bien, chérie... C'est la sirène des pompiers.

— Il y a le feu quelque part ? Où ça peut-il être ?

— Voyons, bébé, comment veux-tu que je le sache ? Mais par contre, je sais bien que nous, nous n'avons pas besoin des pompiers, continua-t-il avec un gros rire égrillard. pour éteindre l'incendie qui nous dévore.

Nasa lui donna un coup de coude dans les côtes, comme si elle avait particulièrement apprécié la finesse de la plaisanterie. Et pourtant en elle, il n'y avait qu'angoisse et ago-

nie, et c'est avec une peine incroyable qu'elle parvenait à maîtriser le tremblement nerveux de ses membres, tandis qu'à quelque distance l'enseigne d'un hôtel semblait la regarder venir en ricanant.

La sirène des pompiers s'éteignait au loin.

CHAPITRE VI

MON FILS... MON ENFANT

Si, par une excessive fierté, Nasa Crosby s'était promis de ne demander aucun secours à ses parents avec lesquels elle était brouillée, ceux-ci n'acceptaient pas cette brouille sans en souffrir cruellement, surtout en ce qui concerne Ruth Springer. Celle-ci était une femme tendre et douce qui chérissait sa fille encore bien plus qu'il n'y paraissait. Certes, souvent elle s'était faite l'avocat de Nasa auprès de Pete pour qu'il passât l'éponge sur toutes les frasques de sa fille. Souvent, à contre-cœur d'ailleurs, le père s'était incliné, mais depuis le scandale du mariage de Nasa et de Lawrence Crosby, il s'était montré inflexible, et avait même interdit que l'on parlât de la jeune femme en sa présence. Dire qu'il n'y pensait pas en secret, c'était une autre affaire ; mais, en homme renfermé et dur qu'il était, il préférait garder pour lui ses pensées, même celles qui l affectaient le plus douloureusement. Et peut-être d'ailleurs avait-il dans le cœur un vrai secret qu'il entendait ne pas révéler à tous. Peut-être aussi était-ce le même qui laissait Ruth toujours si mélancolique et comme incurablement blessée. Les deux époux avaient leurs raisons de ne plus parler de Nasa ; mais Ruth ne se consolait guère de ne plus rien savoir de sa fille. Elle en souffrit davantage encore s'il était possible, quand elle apprit la brouille survenue entre Nasa et Lawrence Crosby, puis la maladie de celui-ci, dont un journal s'était fait l'écho dans sa chronique mondaine.

C'est d'ailleurs par la même voie qu'elle connut la décision de Lawrence Crosby, guéri, de supprimer la pension qu'il consentait à sa femme. Et la malheureuse mère connut les pires tourments en songeant que peut-être Nasa était réduite au besoin d'argent le plus pressant. Quand elle prit sur elle de s'en ouvrir à son mari, celui-ci éluda ce sujet, avec une dureté telle qu'elle n'osa insister davantage.

Ruth écrivit alors à sa fille, mais la lettre revint bientôt avec la mention suivante : « Partie sans laisser d'adresse. »

Les semaines passèrent, bientôt bouleversées par un douloureux événement. Ruth perdit sa mère, presque subitement. Une courte maladie avait emporté une femme encore robuste, qui, si elle était restée à l'écart de la vie des Springer par suite d'une incomptabilité d'humeur avec son gendre, n'en chérissait pas moins sa fille, Ruth, et sa petite-fille, Nasa, qu'elle ne voyait jamais.

A son lit de mort, elle songea qu'il lui répugnait de partir dans l'autre monde sans régler ses affaires suivant son cœur. C'est ainsi qu'elle légua sa fortune, qui était considérable, à Nasa.

Une lettre envoyée à celle-ci pour la prévenir, eut le même sort que la première : elle revint sans avoir touché sa destinataire.

Or, à Rollins, où demeuraient toujours les Springer, se trouvait le métis Moonglow qui ne songeait guère à quitter la région où son enfance s'était écoulée.

Il n'avait pas oublié la belle Nasa dont il était si totalement épris, autrefois, et à vrai dire, il l'aimait toujours autant, si toutefois l absence permet de penser qu'aucun voile ne vient reléguer l'amour au rang des vieux souvenirs. Reverrait-il jamais la jeune femme ? N'était-elle pas perdue pour lui à tout jamais ? Une grande mélancolie était descendue en lui, pesait sur son cœur et ne lui laissait jamais de répit. Il était sans espoir d'aucune sorte, mais ne se consolait pas et son plus cher passe-temps était de venir au ranch des Springer où il était comme chez lui, tant on lui témoignait d'amitié. Il s'asseyait en quelque coin de la terrasse, au soleil, et rêvait.

Les sources de réflexions ne lui manquaient pas, en dehors du souvenir fidèle de Nasa. Il songeait à son sort à la fatalité qui l'avait fait naître de deux sangs différents et lui interdisait, par là même, d'être tout à fait admis par les blancs ou par les Indiens.

— Les Springer me traitent en ami, songeait-il, mais jusqu'à quel point ne me méprisent-ils pas un peu ?

Pour Pete, la chose était indiscutable, et souvent Moonglow avait surpris le regard de cet homme posé sur lui avec une expression indéfinissable de condescendance méprisante. Sans doute, il y avait Ruth qui ne paraissait pas attacher d'intention malveillante à sa qualité de fils d'Indien. Mais pourquoi, elle aussi, le regardait-elle souvent de façon si bizarre, surtout lorsque rêvant, il lui prenait la fantaisie de siffler à la mode indienne, en modulant le son comme un appel plaintif et déchirant ?

En tout cas, le jeune métis n'envisageait l'avenir que sous un jour sans joie. Sans doute était-il condamné à vivre seul. Aucune femme ne le tentait, au moins pour lui consacrer sa vie, hormis Nasa. Et celle-ci s'était détachée de lui, elle était disparue, perdue.

Et Moonglow en venait à regretter le jour où, prise de fureur sauvage parce qu'elle s'était sentie outragée par son rire, elle l'avait cinglé en plein visage, à coups de fouet.

⁂

La mort de la mère de Ruth remua en lui une foule de sentiments anciens qu'il maintenait sagement au fond de son cœur. Mis au cou-

rant par Ruth des détails du testament de la grand'mère de Nasa en faveur de celle-ci, il fut appelé à s'occuper activement de la jeune femme alors qu'il pouvait supposer n'avoir plus jamais rien à faire avec elle.

En effet, Ruth dont le chagrin était grand, sentait se renouveler la douleur où la laissait l'ignorance de tout ce que faisait Nasa.

— Que ne donnerais-je pas, gémissait la mère, pour savoir ce qu'est devenue mon enfant ?

Par extraordinaire, on ignorait à Rollins que Nasa Crosby eût un bébé. Aucun écho dans aucun journal n'y avait fait allusion, ou en tout cas personne ne l'avait lu. S'il en avait été autrement, le chagrin de Mrs. Springer en eût été augmenté, de ne point connaître encore son petit-fils. Et peut-être le petit être eût-il été un gage de réconciliation entre les parents et leur fille.

Quoi qu'il en fût, Moonglow s'offrit à partir à la recherche de Nasa, au moins pour lui apprendre le triste événement de la mort de sa grand'mère et ses conséquences qui la mettraient désormais à l'abri du besoin où elle devait se trouver, par suite des nouvelles dispositions de Crosby.

Prié par Ruth Springer de garder sa mission secrète, Moonglow quitta Rollins pour Chicago, afin d'y rechercher Nasa.

Là, il rencontra toutes sortes de difficultés et la méfiance générale. Les excentricités de Nasa, son caractère violent, n'avaient pas laissé le meilleur souvenir dans la société qu'elle fréquentait. En tout cas, la jeune femme était partie sans laisser d'adresse, et force fut à Moonglow de se livrer à une difficile enquête.

Il s'adressa à la police et finit par se convaincre qu'il devait refréner sa hâte et s'armer de patience.

C'est ainsi qu'au bout de quelques jours il obtint un premier résultat, en apprenant que Nasa avait eu un enfant dans une clinique mais qu'elle en était sortie peu de temps après, c'est-à-dire qu'elle n'était restée dans l'établissement que juste une dizaine de jours. Où était-elle allée ensuite ? Tout ce qu'on put assurer à Moonglow, c'est que la jeune femme avait pris un billet pour la Nouvelle-Orléans.

Sans se lasser, Moonglow gagna donc le Sud et débarqua à la Nouvelle-Orléans où, de nouveau, il s'adressa à la police.

Il était de plus en plus ému et préoccupé. D'avoir appris la maternité de la jeune femme, cela remuait en lui des fibres profondes, et réveillait des sentiments trop longtemps comprimés. Certes, il avait secrètement souffert quand il avait jadis appris le mariage de celle qu'il avait tant rêvé prendre pour femme. Mais par la suite, il avait réussi à calmer cette souffrance, à l'enfouir au fond de son cœur. Fallait-il que les faits vinssent rendre inutile cette maîtrise de soi-même ? Un enfant, de Lawrence Crosby ! C'était comme si

le jeune homme perdait Nasa une deuxième fois et peut-être plus définitivement, car en quittant Rollins, il avait emporté un espoir inavoué.

Il se secoua et se morigéna. Etait-il en route pour songer à ses propres sentiments ou pour rendre service à Nasa d'une manière toute désintéressée ? Quand il la retrouverait, s'il la retrouvait, il se promit de ne rien lui laisser soupçonner de ce qui venait de se passer dans son esprit et dans son cœur. Si la jeune femme faisait appel à lui en se souvenant de leur affection passée, il serait tout prêt à y répondre, de tout son être. Si, au contraire, elle restait muette et ne voyait en lui qu'un quelconque messager, il resterait impassible et la commission faite, la nouvelle annoncée, il s'en retournerait vers sa solitude. Désormais, sa vie s'écoulerait dans les vastes étendues, mélancoliquement, en ne conservant pour tout réconfort que les souvenirs lointains de la jeunesse passée.

Bien qu'il se trouvât dans ces dispositions exemptes de gaieté, Moonglow n'en restait pas moins fermement décidé à tout tenter pour retrouver Nasa. Ses efforts furent d'ailleurs couronnés de succès, mais au milieu de circonstances auxquelles il ne s'attendait pas.

Un jour, en se rendant au bureau de police, il apprit que les registres d'un hôtel de la ville portaient trace du passage de Mrs. Crosby et de son enfant, durant quelques jours. En hâte, le métis se rendit à l'hôtel indiqué et questionna le gérant. Celui-ci était un brave homme mais fort vulgaire, autant que son établissement était modeste et de propreté médiocre. Le cœur de Moonglow se serra : fallait-il que la jeune femme fût réduite au besoin pour être venue échouer dans un lieu si peu avenant. Que faisait-elle depuis lors, où se trouvait-elle ? L'hôtelier se montrait peu prodigue en renseignements et regardait son interlocuteur avec méfiance.

— Rassurez-vous, lui dit le métis, je ne veux pas de mal à Mrs. Crosby, mais au contraire je la recherche pour lui annoncer une bonne nouvelle, à savoir qu'elle a hérité d'une fortune importante.

Cette nouvelle, jointe à l'offre d'un billet bleu si l'homme se décidait à parler, obtinrent cette décision : Nasa avait quitté l'hôtel depuis trois semaines en disant qu'elle allait habiter dans une modeste chambre meublée dont l'hôtelier donna l'adresse.

— Vous avez de la chance que je m'en souvienne, dit-il à Moonglow, car habituellement, ma discrétion bien connue fait que j'oublie tout ce qui concerne mes clients de passage. Il faut, pour que j'aie dérogé à cette habitude, que cette dame m'ait été bien sympathique.

Ce disant, il tendit la main. Moonglow comprit ce que signifiait le geste et déposa dans cette paume offerte le billet promis.

D'ailleurs, le jeune homme ne songeait pas à s'attarder à cet hôtel

et, bien que la journée s'avançât, il prit tout de suite la direction du quartier que Nasa devait habiter.

Chemin faisant, le jeune homme essayait en vain de calmer son émotion et son appréhension. Comment allait trouver Nasa? Dans quelle misère, en quelle santé, elle et son enfant? Et comment allait-elle le recevoir? Plût au ciel que son premier mouvement en voyant ce compagnon de longues années sans soucis, fût de lui adresser un sourire de bienvenue : c'était le plus cher désir de Moonglow.

Tandis qu'il arrivait au coin de la rue indiquée et d'une avenue qu'il avait suivie en cherchant son chemin, il fut frappé par la présence d'un attroupement, puis il lui sembla que derrière ce rideau de badauds se trouvait une voiture de pompiers. Une échelle était dressée le long d'une maison, des pompiers et des policemen s'affairaient encore au milieu d'une émotion populaire intense.

— Un incendie, songea Moonglow. Peut-être est-ce du côté de la maison de Nasa.

Machinalement, il regarda les numéros et tout en marchant plus rapidement fit un bref calcul. Celui-ci se révéla exact, l'incendie avait eu lieu dans l'immeuble même qu'on lui avait donné comme étant celui de son amie d'enfance.

Le cœur étreint d'une secrète appréhension, la gorge serrée par l'angoisse, il s'arrêta au seuil d'un couloir encore empli d'une fumée suffocante qu'un courant d'air dissipait lentement. De l'eau ruisselait le long des murs de la façade et des gens, des locataires de la maison, donnaient le spectacle d'une émotion violente.

— Dire que nous aurions pu y passer tous, dit quelqu'un, et y perdre tout ce que nous avons.

— Vous en faites pas, la petite mère, répondit le pompier. Puisque vous n'avez pas de mal, ça n'est pas la peine de pleurnicher. Remontez chez vous, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a plus de danger? demanda une autre. Avec le feu, on ne sait jamais... Ça couve, ça couve, et puis quand ça éclate, il est trop tard. Ainsi, moi, j'ai connu une famille qui...

— Circulez, circulez, coupa un agent de police. Rentrez chacun chez vous.

Quelqu'un dit encore :

— Bien sûr qu'on va y rentrer, mais tout ça, ça ne va pas rendre la vie à ce pauvre petit môme...

Moonglow était resté comme hébété un instant, et cherchait à se faire une opinion, sans questionner ces inconnus. Mais la dernière phrase surprise, l'incita à demander à un agent :

— Pardon, monsieur, pouvez-vous me dire si c'est bien ici qu'habite Mrs. Crosby?

L'agent le toisa et hocha la tête :

— C'est bien ici, en effet... mais il voudrait mieux que cela ne soit pas

— Sûr, interrompit un voisin, la pauvre femme... quand elle va rentrer... ça va lui donner un coup.

— Voulez-vous dire que c'est chez elle qu'il est arrivé un malheur?

— Oui, dit l'agent. Il paraît qu'elle était sortie en laissant son enfant chez elle, et, en son absence, le feu s'est déclaré, on ne sait pas comment...

— Oh! fit Moonglow, terrifié, il est...

— Oui, dit l'agent, il est mort, asphyxié... Vous connaissez la mère?

— Oui, dit Moonglow, c'est une amie d'enfance et je viens de la part des parents... C'est affreux. Où est-elle?

Plusieurs personnes firent un geste d'ignorance. Machinalement, Moonglow commença à gravir l'escalier. Mais tout à coup, comme il se trouvait sur le palier du premier étage, il s'arrêta, bouleversé par un grand cri qui avait jailli au rez-de-chaussée.

C'était un cri aigu, éperdu, quelque chose qui vous déchirait le cœur, un cri semblable à celui d'une créature humaine qu'on égorge.

— Ah! ah!

Puis la même voix hurla tragiquement :

— Mon enfant... mon enfant...

C'était Nasa.

⁂

Elle était sortie de l'hôtel borgne. L'horrible chose s'était passée, elle s'était vendue à un homme qu'elle ne connaissait pas, un gros homme odieux, et en elle, elle ne sentait que souillure. Elle avait une honte affreuse d'elle, de son âme, de son corps. Elle sentait encore sur elle le contact ignominieux de l'amant d'une heure. Quelle eau miraculeuse parviendrait à effacer jamais cette abomination qui la faisait frissonner de dégoût?

Mais pourtant, entre son bas et sa peau elle sentait des papiers froissés. Les billets qui représentaient le salaire de sa turpitude. Avec une rage éperdue, elle se surprit à murmurer :

— Et puis après? Il fallait sauver mon petit... C'est pour mon petit que j'ai fait cela. Et s'il le fallait, je le referais encore... Qu'ils viennent donc me le reprocher, les gens honnêtes!... Pour mon petit, pour mon enfant...

A présent, elle avait une hâte incroyable de rentrer chez elle, de se pencher sur le lit où dormait le bébé. Peut-être là, devant cette délicieuse créature, débile et frêle, elle se sentirait absoute, purifiée. Et puis, une vague angoisse était en elle... Elle était inquiète de l'avoir laissé aux soins d'une petite étrangère. Sait-on jamais, avec les enfants... Et puis cette sirène de pompiers, sinistre, qu'elle avait entendue au loin alors qu'elle venait d'être accostée par le « client » alléché, n'avait-elle pas effrayé le petit? N'avait-il pas pleuré trop longtemps?

Elle fut dans sa rue. Tout de suite elle aperçut l'attroupement et son sang ne fit qu'un tour : elle se trouva devant chez elle sans avoir eu conscience d'une seule pensée, et brusquement elle demeura immobile, dévisageant ces voisins, ces pompiers, les agents qui la considéraient avec cet air de catastrophe.

— Pauvre femme ! dit quelqu'un.

Pauvre femme. Pourquoi, pauvre femme ?

Un agent l'arrêta, avec précipitation et douceur à la fois :

— Madame... Madame... Attendez... Ne passez pas... Je...

Elle le repoussa en le regardant fixement, les dents entre-choquées par un tremblement nerveux qui lui interdisait toute parole. L'agent de police se sentait mal à l'aise, bien embarrassé pour apprendre à cette femme la fatale nouvelle, et ses fonctions habituelles ne l'avaient guère préparé à de semblables missions. Il dit encore :

— Ecoutez-moi, madame... ne montez pas... Il est préférable que vous ne montiez pas maintenant... Vous comprenez, le feu a éclaté et...

C'est alors que, le repoussant avec une violence irrésistible, Nasa poussa ce cri aigu que venait d'entendre Moonglow. Elle se précipita dans l'escalier qu'elle gravit quatre à quatre, en hurlant :

— Mon enfant... mon enfant...

Elle arriva en trombe chez elle, se précipita dans la chambre sans avoir jeté un seul coup d'œil autour d'elle. Elle ne voulait rien savoir que de son fils, son petit Dick.

L'enfant était étendu sur le lit, immobile, noirci de fumée... mort.

— Mon bébé... mon enfant... mon petit...

La voix démente de la mère constatant la mort de son enfant, ne s'arrêtait plus et continuait à bouleverser les voisins, les curieux de la rue. Une femme n'y tint plus et s'enfuit en se bouchant les oreilles. Une autre criait :

— Faites-la taire... Mais faites-la donc taire...

Quelques voisins étaient montés dans l'escalier à leur tour, poussés par l'inévitable curiosité. Mais comme ils s'approchaient trop près de la porte et menaçaient de pénétrer dans la chambre, deux agents et Moonglow les convainquirent qu'ils ne devaient pas rester là et qu'il était plus convenable de laisser la malheureuse mère à son chagrin. D'ailleurs, Moonglow tenta d'apaiser Nasa et de l'entraîner pour qu'elle ne restât pas plus longtemps devant la malheureuse petite dépouille trop horrible à voir.

— Venez, mon amie... ne restez pas là, Nasa... A quoi servirait-il que vous demeuriez ainsi à vous torturer davantage ?...

La jeune femme se dégagea, le repoussa sans le reconnaître, et de nouveau se jeta sur le petit corps en hurlant les mêmes mots :

— Mon enfant... mon petit... mon bébé... mon enfant...

Une crise de nerfs la terrassa soudain, et cette fois on dut l'emporter. Une ambulance requise par les soins de la police la transporta dans une clinique voisine, où elle revint lentement à elle.

Moonglow attendait dans le hall. Quand il fut admis à la voir, une demi-heure après, il la trouva plus calme, mais versant d'abondantes larmes qui la pacifiaient. Lorsqu'elle le vit et le reconnut, elle eut un sourire navrant, bouleversant, qui frappa le jeune homme d'une sorte de terreur, tant il révélait le désespoir irréparable d'une âme qui vient de perdre ce qui la rattachait à la terre.

Sur les conseils du médecin, il emmena Nasa dans un hôtel, en lui interdisant de retourner sur le lieu de la catastrophe. Le petit fut mis en bière et Nasa ne s'approcha de lui, de nouveau, que pour le mener en terre, sans qu'il lui fût donné de pouvoir l'embrasser une dernière fois.

Son exaltation était tombée, et c'est comme une statue immobile qu'elle entendit les prières, qu'elle assista à l'enterrement. C'est pétrifiée qu'elle se laissa ensuite conduire par Moonglow jusque dans la chambre de l'hôtel qu'il lui avait choisie.

Il la laissa, sur sa demande, quelques heures. Mais comme il l'avait avertie qu'il était chargé d'une commission pour elle, il revint à l'heure qu'elle lui avait fixée pour le rendez-vous. Il la trouva terriblement pâle, les traits figés, mais le regard brillant d'une singulière décision.

Ce fut elle qui le questionna tout d'abord :

— Comment se fait-il, Moonglow, que vous vous soyez trouvé en ces circonstances horribles ?

— Je vous recherchais, Nasa, dit doucement Moonglow.

— Ah ! vous me recherchiez...

Sa voix se brisa. Déjà sa pensée était absorbée par la terrifiante vision de son enfant retrouvé mort alors qu'elle lui rapportait la santé grâce à son sacrifice. Et elle songeait aux circonstances de la catastrophe. Cette porte brûlée par un journal enflammé que l'ivrogne avait jeté sur le palier. Le feu se communiquant au parquet et au tapis... La fumée épaisse répandue dans la chambre. Le bébé asphyxié. Elle frissonna et dit d'une voix rauque :

— Pardon, Moonglow... Mais je revoyais... je revoyais tout ce qui s'est passé.

Il frissonna à son tour en comprenant que sa vue rappellerait sans doute toujours à la malheureuse mère les tragiques circonstances de la mort du petit Dick. Devrait-il de nouveau disparaître ?

— Je vous en prie, Moonglow, dites-moi ce que vous avez à me faire savoir, fit-elle, d'une voix lasse.

En mots brefs, il relata la mort de la grand'mère de la jeune femme, et en quelles circonstances il était amené à lui faire part de l'héritage dont elle était bénéficiaire.

— Sans doute, dit-il doucement,

cela ne fera pas renaître votre fils, Nasa, mais vous voici néanmoins à l'abri du besoin. Toutes les dispositions sont prises pour que vous puissiez entrer en jouissance des sommes qui vous reviennent. Vous êtes à la tête d'une fortune très importante puisqu'elle se monte à cent mille dollars.

— Je vous remercie, Moonglow, dit la jeune femme de la même voix si lasse.

Elle lui adressait un sourire qui mourut aussitôt sur ses lèvres, et elle demeura muette. Elle songeait :

— Si cette nouvelle était arrivée une heure plus tôt, mon fils ne serait pas mort. Quelle fatalité !

— Nasa, dit encore le métis dont le cœur était, à présent, étreint par une insurmontable douleur, Nasa, si je puis vous être utile à quelque chose, je vous prie de me le faire savoir. Je serai si heureux de vous rendre service...

Elle le regarda profondément et il se troubla. Il songeait à son tour :

— Que croit-elle ? Que je veux rester auprès d'elle parce que je la sais très riche et libre ?

La voix de Nasa lui parvint à travers un brouillard :

— Je vous remercie, Moonglow, mais je n'ai besoin de rien. Je suis brisée... Je n'ai plus besoin de rien, non, ni de personne, maintenant que mon enfant est mort... Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi... Je ne l'oublierai pas. Mais, je vous en prie, allez-vous-en maintenant... Retournez là-bas, à Rollins, voyez ma mère. Vous lui direz que...

Sa voix sombra et elle se mit à pleurer. Moonglow qui connaissait le prix du silence, respecta sa douleur, et, comme elle ne songeait plus à terminer sa phrase, il ne l'interrogea pas davantage.

— Alors... adieu, Nasa, dit-il enfin.

— Adieu, Moonglow, dit la jeune femme.

Ils se séparèrent.

CHAPITRE VII

LE RETOUR A LA VIE

Ce fut une étrange période que vécut Nasa Crosby, ou plutôt Nasa Springer, car elle demanda et obtint rapidement son divorce. Elle ne voulait plus rien conserver de son ancienne vie, même pas son nom.

Son enfant était mort : n'était-ce pas tout ce qui aurait pu la rattacher à cette année écoulée dans des alternatives de joies factices et de réelles douleurs ?

Elle resta prostrée durant de longs jours, comme si le coup qui l'avait atteinte avait été trop dur et qu'elle ne dût jamais s'en relever. Puis un jour, au contraire, elle sembla ouvrir les yeux, l'air parut emplir ses poumons pour la première fois depuis longtemps. C'était comme si le printemps avait succédé à un éternel hiver, sans soleil et plein de terribles tempêtes.



Elle n'osait approfondir les raisons de sa tristesse, de peur de sangloter comme une enfant.



1. « Père, dit la jeune femme, vous vous trompez; la preuve, c'est que Lawrence est mon mari. »

2. Elle s'attachait follement à ce petit être vagissant.

4. Du haut des gratte-ciels, il lui fit admirer la vue magnifique de la cité.

3. Sa pensée était absorbée par la terrifiante vision de son enfant trouvé mort.



Sa soirée, passée dans un dancing élégant, l'enchanta

La vie pouvait-elle vraiment recommencer ? Etait-elle encore dans la fleur de sa jeunesse ? L'espoir pouvait-il luire au travers des dernières nuées de chagrins et de larmes ? Elle se secoua, et, en effet, une nouvelle force commença d'animer son cœur demeuré tel qu'il était autrefois : nature primitive et sauvage que la mort avait frôlé sans réussir à l'abattre, elle se transforma aux yeux de ceux qui l'approchaient, et, brusquement, elle quitta son hôtel de la Nouvelle-Orléans, partit pour New-York.

Allait-elle se permettre de goûter de nouveau aux joies de la vie ? N'en était-elle pas lasse ? La conscience de sa fortune nouvelle n'était pas pour rien dans son retour à la vie. Peut-être si elle avait été pauvre, si elle était demeurée dans la même lamentable misère, sa tête ne se serait pas relevée avec le même orgueil. Elle songeait en se regardant devant son miroir, tant de fois consulté :

— Je suis toujours jeune... Je n'ai pas beaucoup changé, et pourtant, moi seule, je puis remarquer chaque jour la course du temps laissant ses traces dans mon regard, autour de mes yeux, de mes lèvres... Qu'importe, on ne sait pas ce qu'il y a de chagrins accumulés en moi. Je veux vivre, et surtout je veux me venger de la vie. Elle a été mauvaise et injuste avec moi. Mais Nasa Springer va se montrer la plus forte... N'est-ce pas, Nasa ? A présent que tu n'es plus une enfant, et que tu sais que les plus faibles succombent, c'est toi qui vas te montrer la plus forte... Tu vas vivre... Vivre...

A New-York pourtant, elle n'avait pas d'amies ; elle ne connaissait personne qui pût lui faire connaître la ville, non pas comme peut la connaître une simple voyageuse, mais une initiée aux plaisirs secrets de la grande cité, à tout ce qui fait sa vie intime et profonde.

Il lui paraissait insuffisant de s'en rapporter à son flair et au hasard. Et puis, elle ne pouvait plus guère supporter la solitude complète. Certes, il ne lui venait pas non plus à l'idée d'aliéner sa liberté, mais elle voulait, quand lui en viendrait le désir, sortir de sa solitude et avoir près d'elle une compagne ou un compagnon qui la divertirait par ses reparties, ses propos et même sa simple présence. Car elle connaissait ces heures troubles, terribles à passer, qui vous assaillent brusquement, au moment qu'on s'y attend le moins et vous terrassent, heures de désespoir et de solitude, heures où le suicide vous hante...

Elle était entrée facilement en jouissance de la fortune léguée par sa grand'mère, et entendait en faire l'usage qui lui plairait. Du moins, ses revenus étaient tels qu'elle pouvait se payer plus d'une fantaisie, fût-elle coûteuse, sans avoir besoin de toucher au capital.

Un jour, à l'hôtel où elle était descendue, elle s'enquit du moyen à employer pour parvenir à ses fins.

— Pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à une agence pour étrangers ? lui répondit le gérant. Beaucoup de ces dames ou de ces messieurs agissent ainsi et ne s'en plaignent pas. Vous connaîtrez tout New-York en moins d'une semaine.

— Je vous remercie, dit Nasa, mais ce n'est pas cela qu'il me faut. J'ai horreur des distraction en série et des guides pour étrangers. Ils ont l'air de réciter une leçon et cela m'agace prodigieusement. En somme, je me rends compte que ce que je recherche est bien difficile à rencontrer.

— Si vous me le permettez, madame, je vais m'enquérir discrètement et peut-être pourrai-je vous renseigner, dit le gérant. Il faut compter sur le hasard, certes, mais je connais cependant assez de monde pour vous dénicher l'oiseau rare qui vous fera connaître New-York ainsi que vous le souhaitez.

Cet homme obligeant ne pensait pas si bien dire, car une demi-heure après un jeune homme, distingué et fort bien de sa personne, entrait dans le hall, se dirigeait vers le bureau, et priait le portier de remettre une lettre à Mr. Harry King, un Anglais nouvellement arrivé et avec qui il était en relations.

— Tiens, quelle agréable surprise! fit le gérant en le reconnaissant, vous venez nous rendre visite, mister Randall ?

— Ce n'est pas vous que je venais voir, mister Olivero, répondit l'interpellé en tendant la main au gérant avec affabilité, car il le connaissait depuis longtemps, mais croyez bien que je suis enchanté que les circonstances m'amènent dans vos parages. Comment allez-vous et comment va votre famille ?

Les deux hommes échangèrent ainsi quelques propos ; tout à coup, Jay Randall s'arrêta net au milieu d'une phrase et désignant une très jolie femme, élégante et gracieuse qui passait dans le hall, il demanda à son interlocuteur :

— Quelle est cette belle créature ? C'est une de vos pensionnaires ? Peste, mister Olivero... Vous êtes un homme fortuné, car le plaisir des yeux est un des plus grands qui comptent.

— Cette jeune femme vous intéresse, à ce que je vois, répliqua le gérant en riant. Il est vrai qu'elle est fort bien. Je ne la connais pas beaucoup car elle est depuis peu chez moi, mais j'ai tout lieu de croire qu'elle est de très bonne famille. Quant à être jolie, elle est mieux que cela. Et puis, elle est assez curieuse... Figurez-vous, mister Randall, qu'elle est à la recherche d'un guide distingué qui l'initierait à la vie de New-York en ce qu'elle a de plus caché et de plus divertissant. Mais elle ne veut pas s'embarrasser du premier venu, ni d'un homme de mauvaise éducation. C'est une femme seule, mais qui doit déjà connaître la vie...

— Ecoutez, fit le jeune homme, voulez-vous me rendre un service, mister Olivero?

— Volontiers, mister Randall. Le service en question est-il en rapport avec ce que je viens de vous dire de cette jolie femme ?

— Précisément. Présentez-moi à elle, et moi je lui servirai de guide.

— Vous, mister Randall ? fit le gérant, abasourdi.

— Moi-même, mister Olivero... Je trouve cette personne si agréable à voir, que la visite de New-York et des endroits où l'on s'amuse, en sa compagnie, ne peut qu'être pleine d'attraits. En outre, je suis libre, mon père me tient les cordons de sa bourse serrés, et la mienne se vide assez facilement pour qu'elle soit souvent à sec... Les subsides de cette délicieuse femme ne pourront qu'être les bienvenus. Au fait, comment se nomme-t-elle ?

— Elle s'est inscrite sur les registres de l'hôtel sous le nom de Mrs. Nasa Springer. Mais je crois savoir qu'elle est l'épouse divorcée de Lawrence Crosby, un gentleman assez riche de Chicago.

— Crosby ? dit Jay Randall en réfléchissant, il me semble que j'ai, en effet, entendu prononcer ce nom-là en diverses occasions. Lesquelles, par exemple, je ne m'en souviens plus. Mais peu importe : présentez-moi à Mrs. Springer, puisqu'elle est encore dans le hall, voulez-vous, mister Olivero ?

— A votre service, mister Randall.

Un instant après, le gérant s'inclinait devant Nasa, absorbée dans la lecture d'un magazine et lui faisait part du résultat de ses recherches.

— Je crois, madame, dit-il, que j'ai déniché l'oiseau rare que vous cherchez.

— Déjà ? s'exclama Nasa en souriant, mais c'est impossible.

— Je vous avais dit, madame, qu'il fallait compter sur le hasard. Celui-ci s'est montré favorable, et, si vous le voulez, je vais vous présenter un gentleman, Mr. Jay Randall, qui mieux que tout autre vous guidera à travers New-York.

— Quel précieux homme vous êtes ! dit la jeune femme déjà toute souriante à l'idée que ses projets allaient pouvoir si vite se réaliser.

Olivero lui présenta Jay Randall quelques secondes plus tard, et la première impression de Nasa fut excellente. Jay Randall était bien pris de sa personne, de manières distinguées. Son visage était agréable, son regard loyal, et si on devinait que Nasa Springer lui était fort sympathique, rien ne permettait de supposer qu'il dépasserait jamais les limites de la stricte politesse ou de la galanterie mondaine.

— Monsieur Jay Randall n'a évidemment rien d'un guide professionnel, expliqua Olivero, et c'est vraiment le hasard qui l'a fait entrer ici ce matin. Il ne songeait guère à servir de cicerone, mais j'ai su le convaincre, et j'espère que vous vous arrangerez ensemble pour les conditions.

— Oh ! fit Randall, les conditions de madame seront les miennes.

— Il va de soi que je réglerai tous les frais, dit Nasa, et vous me permettrez, monsieur, d'arrondir la somme pour vous faire oublier les ennuis que ma présence aura pu vous causer, car, vous savez, ce n'est pas rien que de vous trouver embarrassé d'une femme comme moi. Exigeante et capricieuse, voilà ce que je suis.

— Et moi, dit Randall, j'ai un excellent caractère. Par conséquent, nous sommes destinés à nous entendre.

Rendez-vous fut pris pour l'après-midi même, surtout au sujet du programme des divertissements futurs. Nasa était enchantée à la perspective de s'amuser comme elle en avait l'intention, surtout en compagnie d'un jeune homme aussi bien élevé et de manières aisées. Elle le trouvait fort sympathique et ce qu'elle appréciait le plus en lui, c'est qu'il fût dépourvu de cette espèce de morgue blasée de snob qu'elle avait toujours rencontrée chez les compagnons de Lawrence Crosby comme chez Crosby lui-même.

Randall répondit aur questions de Nasa avec la plus entière bonne grâce et une réserve bien propre à la rassurer. Car, au fond, elle se demandait quel était ce jeune homme, et pourquoi il se transformait ainsi en guide bénévole. N'était-ce pas simplement parce qu'il espérait arriver à des fins amoureuses ? Il l'avait remarquée à cause de sa beauté, sans doute, et peut-être se disait-il : « Voilà une femme seule, qui désire s'amuser. Hé ! hé ! pourquoi ne pas en profiter ? »

Mais rien dans l'attitude de Randall ne parut donner un semblant de raison à cette supposition, ce qui incita Nasa à moins de froideur.

Par miracle, ce Jay Randall savait tout faire et connaissait tout. Nasa avait l'intention de faire de l'équitation ? Il l'accompagnerait. Elle voulait aller aux courses ? Il l'y conduirait, en parfait habitué des turfs. Des randonnées en auto ? Il conduisait à merveille. Elle désirait aller au théâtre, à l'Opéra ? Randall connaissait toutes les pièces et se révélait amateur de musique averti.

Quant aux autres divertissements, Randall fit l'inventaire de ce qu'il pouvait offrir à sa belle « cliente ». Il énuméra les dancings en renom. Les mondains et les mal fréquentés, les convenables et les louches. Les tripots, les bars clandestins, les speak-easies, et aussi les établissements mal famés des quartiers excentriques, parmi les prostituées et les apaches, les gangsters et les vulgaires filous.

— Décidément, monsieur Randall, dit Nasa en lui dédiant un sourire éclatant, vous êtes un homme précieux, et je ne saurais trop me féliciter de vous avoir rencontré.

Elle ajouta, en réponse au sourire légèrement infatué de Randall et avec une sécheresse affectée :

— Si toutefois la réalité de vos promesses correspond à celles-ci, et à ce qu'elles ont de séduisant. A demain, monsieur Randall... A demain.

Il sembla ne pas s'être aperçu de cette soudaine froideur succédant à un peu d'abandon et salua avec la même déférence. Ce qui ne l'empêchait pas de se piquer au jeu et de subir de plus en plus l'étrange fascination de cette créature si belle et si séduisante. Il comprenait que pour ne pas la dresser contre lui, il devait conserver cette attitude de réserve prudente, attendre que d'elle-même elle se laissât aller à plus de familiarité.

D'ailleurs, qu'attendait-il ? Espérait-il la séduire et devenir son amant ? Il ne formulait aucun projet et à la vérité comptait sur le hasard pour décider de ce qui arriverait. N'était-ce pas déjà le hasard qui l'avait mis sur le chemin de cette femme incomparable ?

S'il était intervenu et avait prié Olivero de le proposer comme guide, c'est qu'il avait pris la première occasion venue pour entrer en relation avec elle. Elle avait agi sur lui, en vérité, comme les lumières électriques sur les phalènes. Tant pis s'il se brûlait les ailes, un jour, si son cœur se prenait vraiment d'amour pour elle, s'il était rejeté au loin en ne s'étant attiré que moquerie et dédain.

Les jours suivants, à l'heure fixée, jamais une minute en retard ni en avance, il se présentait chez Nasa Springer ou au lieu de rendez-vous fixé par elle.

Il la mena en des bureaux connus de lui, situés tout en haut des plus hauts gratte-ciel pour lui faire admirer la vue magnifique de la cité. Nasa, enchantée comme une petite fille, battit des mains. Elle était sincèrement émue par la grandeur du spectacle qu'elle savait apprécier.

Elle parcourut les allées de grands parcs, à cheval, en compagnie de Jay Randall qui se montrait causeur disert et adroit : jamais il ne disait un mot de trop et savait à merveille distinguer les moments où l'énigmatique créature désirait conserver le silence, ce dont elle lui savait gré.

Sans en avoir l'air, elle l'observait avec attention et de plus en plus se persuadait qu'on ne lui avait pas menti en affirmant qu'il était d'excellente famille.

D'ailleurs, elle le questionna adroitement, dans un de ces moments où elle passait de la hauteur froide à une familière amabilité. C'est ainsi qu'elle apprit que le père de Jay était Cyrus Randall, un puissant homme d'affaires. Elle s'étonna que le jeune homme parût ainsi désœuvré et réduit à servir de cicerone. Jay eut un sourire ambigu qui la rejeta aussitôt dans son habituelle réserve ; ce jour-là, elle s'en tint là, pour la conversation et prit rendez-vous pour le lendemain, jour où elle avait projeté d'aller à Cosney-Island, comme le jeune homme le lui avait proposé.

Quand elle fut seule, elle réfléchit : décidément il lui plaisait. Et en tout cas elle était assurée de ne pas avoir

affaire à un aventurier. Est-ce à dire qu'il ne recherchait pas une aventure ? Nasa était assez sûre de sa beauté pour ne pas savoir qu'elle était désirable entre toutes les femmes et que le jeune guide était excusable s'il la trouvait telle.

Il lui était agréable de sentir le désir rôder autour d'elle. Mais cependant elle n'était plus la même qu'autrefois, et l'hommage des hommes ne l'enivrait plus de la même manière. Flattée, elle restait néanmoins sur la défensive, et avait trop souffert pour se jeter dans les bras du premier venu.

Par contre, elle ne considérait pas sa vie comme terminée. Une union pouvait peut-être refaire ce qu'un premier mariage avait défait, gâté, souillé. Si Jay Randall était le fils d'un homme très riche comme ce Cyrus dont on vantait l'importance de la fortune, elle pouvait être assurée qu'il ne la convoiterait pas pour son argent.

Encore fallait-il, pour se marier, qu'elle fût éprise de celui qui la demanderait en mariage. Le serait-elle jamais de Jay ? Il était sympathique, beau garçon. L'aimerait-elle ?

Elle était trop impulsive pour concentrer son attention sur un même sujet pendant longtemps, elle avait été trop éprouvée pour laisser la bride à son imagination. Devant cette contradiction, elle songea sagement qu'il valait mieux attendre pour se donner une réponse et compter sur les circonstances qui pouvaient la pousser vers l'amour comme l'en détourner.

⁂

Sa soirée passée à Cosney-Island l'enchanta. Elle était d'excellente humeur, et se montra ravie par l'obligeance pleine de tact de son compagnon. Elle rit comme une petite folle, au cours des attractions qui mettaient sa sensibilité à l'épreuve. Elle goûtait de tout, ne reculait ni devant les montagnes russes les plus émotionnantes, ni devant les Cercles-de-la-Mort, dont le tourbillonnement agrémenté de chutes brusques était bien propre à lui retirer toute lucidité.

Les lumières, la foule, les cris et les rires, l'atmosphère de fête bon enfant, tout concourait à chasser loin d'elle tout souvenir morose. Pourtant, Jay Randall n'abusa à aucun moment de son abandon. Dans le taxi qui les ramenait tous deux vers un dancing où ils avaient décidé de poursuivre la nuit, il demeurait muet, attendant sans doute qu'elle voulût bien parler. Elle le lui reprocha gentiment et lui, tout naturellement, entreprit alors d'alimenter la conversation.

Elle songeait :

— Quelle docilité ! C'est merveilleux ! Mais c'est aussi trop beau pour être vrai.

Peut-être, après tout, aurait-elle préféré qu'il laissât voir tout ce qui le blessait et qu'il nourrissait pour elle des sentiments autres qu'une instinctive sympathie, une déférence de cicerone pour la belle capricieuse qu'il était chargé de guider. Ne fût-ce que pour avoir à le remettre à sa place !

Quelques jours après, elle lui déclara :

— Mon cher monsieur Randall, vous êtes tout à fait charmant et vous m'avez fait voir un tas de choses amusantes. Mais je commence à avoir assez de plaisirs aussi fades. Vous m'aviez laissé entendre que vous pourriez me guider en des endroits moins faciles, où les émotions seraient plus corsées.

— Certes, dit Jay en s'inclinant, et je ne m'en dédis pas.

— En ce cas, qu'attendez-vous ?

— J'attendais que vous en manifestiez le désir. Pour que vous n'ayez rien à me reprocher au cas où...

Comme il marquait une hésitation, elle le relança :

— Que voulez-vous dire ? Et que pourrais-je vous reprocher ? En quel cas pourrais-je le faire ?

Il dit avec son calme habituel, sous lequel on sentait parfois une légère ironie :

— Peut-être, allez-vous vous fâcher. Mais je ne connais pas à fond jusqu'à quel point vous êtes douée de courage et de présence d'esprit.

Un peu de sang rosit les joues de la jeune femme :

— Si vous me connaissiez, en effet, monsieur Randall, et si vous saviez comment j'ai passé toute ma jeunesse, à chevaucher dans la montagne et dans les endroits désolés, à affronter bien d'autres dangers que ceux qui peuvent m'attendre dans un cabaret de New-York, vous ne vous seriez pas posé la question.

— En ce cas, excusez-moi, madame, dit le jeune homme. Demain soir, si vous le voulez bien, je vous emmènerai dans un quartier que je connais et nous irons dans un établissement fréquenté par des gens peut-être pas très distingués, mais qui ne manque pas de pittoresque... Je ne sais pas si vous en avez rencontré de tels aux coins des bois, dans le pays que vous habitiez. Sachez seulement qu'ils ont le browning facile...

— Ce que vous me laissez entrevoir ne fait que me tenter davantage, dit Nasa. Je n'ai pas peur et vous souhaite d'avoir à ce sujet autant de tranquillité que moi. On ne me mangera pas toute vivante, rassurez-vous.

Le lendemain, à l'heure dite, Jay Randall vint prendre Nasa à son hôtel. Ils hélèrent un taxi, et le jeune homme donna au chauffeur une adresse lointaine.

Les rues succédaient aux rues. Jay Randall paraissait absorbé dans ses réflexions et semblait accorder peu d'attention à sa compagne, ce qui agaça Nasa, sans qu'elle s'en rendît compte. Elle se mit à harceler le jeune homme :

— Vous n'êtes guère galant, dit-elle, et la perspective d'une soirée à passer avec moi, dans cet endroit

mystérieux dont vous m'avez parlé, ne paraît guère vous allécher. Peut-être aviez-vous mieux à faire ?

— Non pas, dit Randall, mais je crains que cette équipée ne soit pas de tout repos, et, somme toute, j'ai des remords de vous y entraîner. Je serais désolé que vous soyez prise à partie par des individus mal éduqués ou brutaux.

Nasa le regardait de côté, les paupières à demi fermées, laissant passer une lueur fascinante. Un cahot fit que Jay Randall la heurta légèrement et le jeune homme ne fit rien pour rompre le contact charmant qui communiquait à son bras une douce chaleur. Ce fut Nasa qui, ostensiblement, s'écarta de lui, tandis qu'elle disait :

— Je crains bien, monsieur Randall, que ce ne soit vous qui soyez mal assuré. Mais je n'ai pas besoin de vous, ni de votre protection. Vous vous trompez en supposant que celle-ci m'est indispensable, et je sais me défendre moi-même.

Le jeune homme reprit sa place dans le fond du taxi et son visage se ferma. Froid et distant, à son tour, il dit avec calme :

— Vous vous êtes méprise, madame. Je suis votre guide, je le sais, et pas autre chose. Par conséquent, il n'entre pas dans mes fonctions d'être votre garde du corps. Vous pouvez vous rassurer, quoi qu'il vous arrive, je n'interviendrai pas. Et si par hasard il vous arrivait quelque chose de désagréable, je me contenterai de mes remords. Je ne voulais pas dire autre chose.

Nasa se mordit les lèvres, mais ne répondit rien. Elle avait lancé un regard vif sur son compagnon, et le détourna aussitôt, bien qu'il n'eût même pas semblé remarquer son manège. Alors elle feignit de ne s'intéresser qu'au quartier que l'auto traversait. Un pauvre quartier sans grâce, aux longues avenues tristes et sinistres, bordées de hautes maisons aux façades plates et laides. Puis ce fut une rue plus animée. L'auto tourna au coin d'une autre rue étroite où quelques silhouettes de femmes rappelèrent à Nasa l'affreux sacrifice auquel elle s'était résolu un soir, pour gagner de quoi acheter les médicaments de son enfant. Un soupir gonfla sa poitrine, mais elle le refoula vite et détourna son visage afin que Jay Randall ne pût soupçonner son émotion.

L'auto s'arrêtait devant un modeste établissement dont rien ne désignait l'intérêt spécial, du dehors.

— Nous y sommes. Si vous voulez descendre, madame...

Nasa descendue, Randall régla le prix de la course et, poussant une porte, s'effaça pour laisser passer sa compagne. Celle-ci fut suffoquée par l'atmosphère du lieu où elle pénétrait. Une fumée intense de tabac grossier, une forte odeur d'alcool où se mêlaient d'aigres relents, la prirent à la gorge et un instant la firent hésiter. D'un coup d'œil, elle avait d'ailleurs fait le tour de la salle et n'avait guère aperçu que des faces patibulaires ou de maigres visages inquiétants. En un sursaut passager, elle se demanda tout à coup ce qu'elle venait faire là et quel intérêt elle pouvait trouver à cette escapade. Mais elle sentait Jay Randall derrière elle, l'observant sans doute et prêt à des remarques ironiques. Alors, d'un pas décidé, elle s'avança vers le fond de la salle où elle apercevait des places libres.

Un homme jouait de l'accordéon et chantonnait un air syncopé, mais à la vue de la jeune femme élégante qui entrait avec ce gentleman distingué, il s'arrêta net et prononça un retentissant : « Mince, alors ! »

Toutes les têtes se tournèrent alors vers les nouveaux arrivants. Et Nasa ressentit au cœur un petit pincement désagréable, car ces visages n'avaient rien qui attirât la sympathie. Les regards étaient mauvais, les mâchoires avançaient de manière menaçante. Néanmoins, la jeune femme continua son chemin vers la table libre qu'un garçon sale lui désignait d'un geste mi-obséquieux, mi-narquois.

Un consommateur à demi ivre barra le chemin à Nasa en l'entourant à la taille de son bras qu'il avait étendu brusquement, en travers. La riposte de la jeune femme fut vive et par deux fois sa main s'abattit sur la face de l'ivrogne.

Celui-ci en demeura si stupéfait, qu'il ne songea pas à riposter à son tour. Il restait sur place, en se frottant les joues à deux mains et en murmurant des paroles incompréhensibles.

Sans souci des rires ou des grondements qui se faisaient entendre, Nasa gagna sa place. Derrière elle venait Jay Randall qui n'avait pas bronché et paraissait se désintéresser complètement de la scène.

— Monsieur et madame désirent ? questionnait le garçon penché vers les deux consommateurs dont il évaluait le rang social et la fortune en examinant les bijoux de Nasa et le complet de Randall.

Ils commandèrent deux punchs que le garçon partit chercher, non sans aller s'entretenir avec le patron qui trônait derrière son comptoir, majestueusement.

Sans en avoir l'air, Jay Randall inventoriait le contenu de la salle et songeait qu'on ne pouvait faire mieux en matière de grossièreté, de bestialité. Les exemplaires de l'humanité qui se trouvaient là répondaient à merveille à la réputation de l'établissement. En effet, celui-ci passait pour être le plus beau rendez-vous de coquins de toute espèce qui existe, mais surtout de la plus basse. Souteneurs, tueurs professionnels et gangsters de tout acabit, avec quelques femmes qui ne brillaient ni par la beauté ni par la distinction, mais par la crapulerie de leur face vicieuse et cynique. Et comme les regards que tous ces êtres jetaient aux nouveaux venus ne respiraient guère la cordialité, Randall en vint à se dire que si la curiosité de Nasa Springer pouvait être satis-

faite, il était à souhaiter que le résultat atteint ne dépassât pas les espérances. Que les choses tournassent mal, et cela ferait une belle bagarre !

A cause de l'attitude de la jeune femme dans le taxi qui les avait amenés, il affecta de ne point s'inquiéter et d'être parfaitement à son aise. En tout cas, il ne s'intéressait à sa compagne que pour échanger avec elle quelques mots de la plus parfaite banalité, et remplir son rôle de cicerone sans plus.

Quant à Nasa, elle ne voulait à aucun prix sembler éprouver de l'appréhension. Elle avait assez « crâné » dans le taxi pour être obligée de crâner encore ; et si elle éprouvait à la nuque un petit chatouillement bien désagréable qui ressemblait fort à la peur, elle faisait en sorte de n'en rien laisser voir. C'est avec le plus parfait naturel qu'elle parlait avec Randall de choses et d'autres. Et cependant le jeune homme, qui était bon observateur, distingua dans sa manière de parler les signes d'une émotion indéniable. Elle ne pouvait réprimer une petite toux sèche, elle avalait sa salive avec effort et, d'autre part, ses mains jouaient nerveusement avec son sac ou quelque menu objet qu'elle en avait tiré.

Peut-être même, est-ce pour se donner une contenance au moment où elle en avait le plus besoin, qu'elle prit la petite glace dans son sac, son rouge et sa poudre, et s'occupa à assurer la perfection de son maquillage.

Or, un homme s'approcha d'elle d'une marche balancée. Il avait un peu bu, mais paraissait surtout décidé à entamer une longue conversation avec la jeune femme. Selon lui, la conversation devait l'amener à entrer dans les bonnes grâces de Nasa, mais celle-ci ne lui répondit pas, ce qui déchaîna les rires de deux ou trois femmes dont le visage taillé à coups de serpe, exprimait une envie cruelle.

— Ecoutez, dit l'homme à Nasa qui détournait la tête. Vous n'voulez pas m'écouter ? J'suis pourtant beau gosse, bien plus beau gosse que le gommeux qu'est là avec vous, sans vouloir l'offusquer. Alors, on va danser tous les deux... C'est Joé le Frisé qui va jouer un petit air. Y a rien de mieux pour faire connaissance, que de se secouer ensemble. Après, ça va comme sur des roulettes. Pas vrai, la gosse ? Et puis... quand on a des bijoux comme ça, faut pas faire sa duchesse, sans quoi, ça insulte le monde... Tu t'rends compte, la gosse ? Y a des gens qui crèvent de faim, et toi qui t'mets des trucs à tous les doigts, aux poignets, aux oreilles, au cou... Non, et puis encore, quoi ? Y a des poules ici qui te valent peut-être bien et qui n'en ont pas autant, tu sais ? Alors... alors...

Il ne savait plus très bien ce qu'il disait, mais il passait de la parole au geste, ce qui était plus facile. Et ayant saisi le poignet de Nasa, il se mettait en devoir de lui retirer des doigts les bijoux qu'elle y portait.

Comme la jeune femme, qui commençait à être inquiète, lui résistait avec succès, il empoigna son collier qui, sans être, une grande richesse, n'en avait pas moins une certaine valeur : c'était le premier bijou qu'elle avait acheté depuis que la fortune lui souriait de nouveau. En tout cas, elle ne put plus dissimuler sa crainte et machinalement elle lança à Jay Randall un regard de détresse sur lequel il n'était plus possible de se méprendre.

Le jeune homme n'abusa pas des circonstances qui lui accordaient une revanche si rapide. Il ne commença pas par dire : « Vous voyez bien qu'il ne faut pas « crâner » quand on va dans des endroits pareils. » Il ne sourit même pas ironiquement, mais il prit l'homme par le col de son veston crasseux et le repoussa durement :

— Vous, mon vieux, dit Randall, vous allez commencer par vous tenir tranquille.

Le geste avait été assez brusque et comme l'homme n'avait pas lâché le collier, celui-ci se brisa. Mais Randall empoigna la main du drôle avec vigueur, lui desserra les doigts par la force et lui arracha le bijou qu'il rendit à Nasa.

Un peu tremblante, la jeune femme enfouit le collier dans son sac et se rassit après avoir adressé à son compagnon un merci qu'elle fit sec à dessein. Mais les choses ne s'en tinrent pas là, car l'homme que Randall avait rudoyé arriva sur lui le poing levé :

— Toi, mon vieux, tu vas me payer ça... dit-il en frappant.

Mais le compagnon de Nasa évita le coup ; par contre il en appliqua un en pleine face au butor qui alla rouler à terre. Ce fut le signal d'une inimaginable bagarre. Une femme se jeta sur Nasa pour lui arracher son sac. Un homme vint à la rescousse pour aider la femme que Nasa venait de recevoir en lui décochant, à son tour, un magistral coup de poing dans l'œil. Il crut pouvoir assommer l'imprudente visiteuse du bouge, mais très crâne, Nasa le frappa si fort en l'atteignant au nez que le sang jaillit. Très excitée, à présent, ayant chassé toute crainte, Nasa Springer se battait comme un joli démon, tandis que de son côté Jay Randall distribuait à droite et à gauche de formidables horions. Cependant, il comprenait fort bien que Nasa et lui se trouvaient dans une bien mauvaise posture et que, fatalement, ils devaient succomber sous le nombre. Qu'il fût assommé par un bon coup sur la tête, que serait-il advenu de la jeune femme ? Dieu savait ce que ces brutes et ces mégères étaient capables d'en faire et, avant tout, il convenait de l'emmener hors de ce lieu inhospitalier.

D'un bras, il entoura la taille de Nasa qui continuait à frapper comme elle le pouvait, et, de l'autre main, il empoigna une chaise qu'il fit tournoyer autour de lui. Quelques têtes et épaules étant atteintes, il y eut comme une chute de château de cartes, en même temps que retentissaient des vociférations.

Randall profita du vide fait autour de lui, par son geste, pour entraîner Nasa vers la porte. Deux ou trois fois, il dut recommencer la même hécatombe et bosseler têtes ou membres... Enfin, sans que rien de trop fâcheux soit survenu soit à lui, soit à Nasa, il parvint à la sortie et, rapidement, ferma la porte derrière lui. Puis il entraîna rapidement la jeune femme dans la rue où la silhouette d'un agent de police se dessinait. Non pas qu'il eût l'intention de s'adresser à lui, mais il estimait que cette seule présence empêcherait les énergumènes du bouge de les poursuivre jusque-là.

D'ailleurs, ils ne parurent même pas dans la rue et s'en tinrent à vociférer des menaces désormais inutiles. Un taxi passait que héla Jay Randall, et tous deux, Nasa et lui, s'y engouffrèrent. Nasa donna l'adresse de son hôtel. Le taxi démarra et roula quelque temps sans que les deux rescapés de la lutte échangeassent la moindre parole.

D'ailleurs, ils avaient mieux à faire que de parler, pour commencer. Leur toilette était en désordre et témoignait vivement de la rigueur du combat qui avait eu lieu : la coiffure impeccable de Jay Randall était quelque peu dérangée : à vrai dire, ses cheveux lui pendaient lamentablement devant la figure, et ceux de Nasa offraient le spectacle d'un ébouriffement cocasse. Quant au col de Randall, à sa cravate, ils avaient besoin de remplaçants. Le veston demandait un coup de fer, ainsi, sans doute, que le pantalon dont le pli devait être passé à l'état de souvenir.

Le vêtement de la jeune femme avait encore plus souffert que celui de Randall. Déchirée, froissée, chiffonnée, elle avait la poitrine à demi découverte et répara ce dommage à grand renfort d'épingles de sûreté. Puis le sac qu'elle n'avait pas lâché dans la bagarre vint lui offrir le réconfort de la poudre et du rouge. Quand le peigne eut fait son office dans la chevelure éparse, Nasa respira avec soulagement.

— Eh bien ! voilà, fit-elle. Ouf ! Cela va mieux !

Randall ne répondit pas : il était occupé à rattacher tant bien que mal sa cravate et son faux col. Mais il offrait un visage serein à la vue de sa compagne, bien qu'il fût meurtri et quelque peu égratigné. Cette placidité agaça Nasa qui lui dit :

— Eh bien ! dites-moi donc, vous n'êtes guère bavard, mon cher... Il me semble que nous avons pourtant un fameux sujet de conversation.

— Lequel, madame? demanda Randall.

Nasa lui dit, en se rapprochant insensiblement de lui :

— Mais... il me semble que ce qui s'est passé tout à l'heure...

— Ah oui ! fit le jeune homme en feignant de se rappeler qu'il s'était, en effet, passé quelque chose. Que voulez-vous... Je n'aime pas qu'on me marche sur les pieds. Alors, je me suis défendu.

Nasa haussa les épaules et dit avec un peu de nervosité :

— Voudriez-vous me faire croire, mon cher Randall, que vous n'avez pensé qu'à vous, en la circonstance ?

Il parut ne pas s'apercevoir qu'elle le nommait « son cher Randall », et avec le même calme, mais sans cacher complètement l'ironie de son regard, il répondit :

— Il me semble, chère madame, que vous êtes de taille à vous défendre toute seule, et pour rien au monde je ne me serais occupé de vous. Cela ne rentre pas dans mon rôle de guide. Je devais vous montrer un établissement mal famé de New-York, je l'ai fait, un point et c'est tout.

— Mon petit Randall, vous vous moquez de moi...

— Moi, madame ?

— Oui, vous, et vous avez bien raison. J'étais fort sotte, en partant, et vous avez pris votre revanche comme il le fallait. Sans vous, mon ami, j'aurais été mise en charpie par les femmes de cet endroit, sans compter ce que les hommes auraient fait de moi.

Jay Randall la regarda en face, l'expression toute changée. Il dit, avec une tendresse dissimulée, mais sensible tout de même, dans la voix :

— Vous avez montré un grand courage, dit-il, et vous aviez raison en m'affirmant que vous étiez de taille à vous défendre. Mais que peut une femme seule, dans ces circonstances semblables? Alors, même si vous aviez dû m'en vouloir beaucoup, je ne pouvais vous laisser frapper, molester, brutaliser, et pire, sans doute... Non, c'est plus fort que moi.

A présent, elle était tout près de lui, et c'est elle qui recherchait le contact. Bien mieux, elle posa sa petite main encore fébrile sur la sienne et lui dit, en le regardant avec émotion :

— Je vous ai admiré, Jay... Vous êtes brave...

— Ça, je ne sais pas, dit-il doucement, mais vous étiez en cause.

Elle serra sa main un peu plus fort, et comme elle était tout près de lui, elle regarda sa bouche... un vertige les prit tous les deux, et tout naturellement ils s'embrassèrent. Quand ils se séparèrent, sans cesser de se regarder, Nasa murmura :

— Je luttais contre moi-même... Etais-je sotte !

Il l'attira à lui, et de nouveau un baiser les unit.

Ce soir-là, Jay rentra avec elle à l'hôtel et n'en sortit qu'au petit jour, comme ivre de son bonheur.

CHAPITRE VIII

DES REVENANTS

Nasa Springer ne luttait plus contre l'attirance de Jay Randall. L'aimait-elle vraiment? Elle pouvait le penser. En tout cas, depuis trop longtemps elle se trouvait seule, sans affection, et tant de chagrins avaient passé en dévastant son cœur

qu'elle ressentait un immense besoin d'affection : ce jeune homme était séduisant, intelligent et brave, il n'avait pas hésité à recevoir un mauvais coup pour la défendre alors qu'une demi-heure auparavant elle l'avait durement traité et humilié. Comment ne serait-elle pas laissée aller à ce qui ressemblait tant à de l'amour, à ce qui peut-être en était?

Quelques jours passèrent, resserrant cette idylle naissante. Les deux jeunes gens convinrent qu'ils se plaisaient de plus en plus et qu'il serait peu digne d'eux de rester amant et maîtresse. Jay Randall demanda à Nasa si elle voulait devenir sa femme : elle lui répondit dans ses bras par l'affirmative murmurée entre deux baisers.

— Dès demain, je parlerai à mon père, dit Jay.

Car il fallait affronter Cyrus Randall, un homme habitué à commander, à être obéi, mais qui avait toujours envers son fils une indulgence affectueuse. Les fredaines de Jay n'avaient d'ailleurs pas été graves ; en tout cas, jamais le père n'avait été dur avec son fils, mais s'était toujours arrangé pour lui faire comprendre ses erreurs comme s'il les avait découvertes de lui-même et avait convenu qu'il valait mieux y renoncer. Ainsi le jeune homme n'avait pas l'impression que son père exerçait sur lui une autorité abusive : il crut facile d'obtenir son consentement au mariage avec Nasa Springer. N'était-ce pas faire une fin et éviter pour l'avenir le retour d'aventures qui n'avaient pas toutes été fort reluisantes ?

Jay Randall se rendit donc chez son père sans inquiétude, mais non sans émotion, car chaque jour lui apprenait un peu plus combien son cœur se prenait.

— Bonjour, Jay, dit Cyrus Randall en accueillant son fils, la main largement ouverte, dans son vaste bureau de la Cinquième Avenue. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite? Car, soit dit sans te rien reprocher, tu ne m'as pas gâté tous ces temps-ci...

— En vérité, père?

— Oh ! ne sois pas embarrassé... Je devine : une femme sous roche, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! commença le jeune homme, je crois qu'il serait vain de vous rien cacher, père...

— Bon. Serait-ce pour me parler de ta belle que tu viens me voir? Tu as un air joliment cérémonieux, fils. Quelque chose ne va pas ? Tu as besoin d'argent ?

— Non... c'est-à-dire...

— Va au fait, je te comprendrai mieux, fils. Mais, de préférence, sois bref, car je suis pressé... Oh ! pas de te voir partir d'ici. Mais je considère que même en ce qui concerne les relations d'un père avec son fils, il est inutile de s'attarder en préambules inutiles.

— Eh bien, je vous dirai donc, père, que j'aime une jeune femme, et que j'en suis aimé...

— Parfait ! dit Cyrus Randall en allumant un cigare. Jusqu'à présent,

tu me joues un air que j'ai entendu quelques fois. Heureux jeune gaillard que tu es ! Je suppose cependant que ce n'est pas tout ce que tu as à me dire ?

— En effet. Vous prétendez que je vous ai souvent dit la même chose ? Cette fois, père, c'est plus sérieux.

— Quoi donc ? Tu es sérieusement pincé, fils ? Pas de bêtises, hein ?

— De quelles bêtises parlez-vous, père ? Serait-ce justement parce que je vous parle sérieusement que vous redoutez le pire ? On ne peut pas toujours songer à s'amuser sans songer au lendemain...

La fumée du cigare de l'homme d'affaires décrivit dans l'air du bureau une volute majestueuse. Puis Randall père prononça :

— Si je comprends bien, tu aurais l'intention de te marier ?

— C'est cela même... Celle que j'ai choisie...

Cyrus interrompit :

— Est digne de toi... J'en suis certain, fils. Mes félicitations. Je serais heureux de te voir fonder un foyer. Si ta pauvre mère était encore de ce monde, je suis sûr qu'elle se réjouirait avec moi.

— Ainsi père, vous m'approuvez ? Que vous êtes gentil !

— N'est-ce pas tout naturel qu'un père se réjouisse du bonheur régulier de son fils ? C'est que j'ai bien l'intention d'avoir des petits-enfants, moi, et de jouer au grand-père... Puis-je te demander qui est ma future belle-fille ?

Le visage de Jay Randall s'était épanoui. Les choses allaient beaucoup mieux qu'il ne l'avait espéré. Tout enthousiaste, il s'écria :

— Oh ! père, c'est la plus charmante femme que j'aie jamais rencontrée.

— Parbleu... puisque tu l'aimes Mais c'est son nom que je te demande.

— Elle se nomme Nasa.

— Nasa ? Quel gentil nom... ou du moins, je suppose que c'est un prénom. Son nom de famille ?

— Elle est la fille d'un homme très bien, qui habite dans le Texas, Pete Springer, de Rollins, exactement.

— Springer, de Rollins... Un gros fermier, je parie.

— Pas précisément fermier, mais il possède de grands domaines, d'après ce que m'a dit Nasa.

— Quel âge a-t-elle, cette jeune fille et que fait-elle, loin de sa famille ?

— Père, elle est toute jeune, vingt et un ans, et pourtant ce n'est plus une jeune fille.

— Que veux-tu dire, fils ?

— Elle a déjà été mariée. Oui, que voulez-vous, elle a été malheureuse en ménage, tout de suite, dès la première semaine de son mariage. De sorte qu'elle a dû divorcer.

Cyrus Randall avait froncé le sourcil, mais il ne formula aucune objection et se borna à demander :

— Qui était son mari ?

— Lawrence Crosby, de Chicago.

— Il me semble que j'ai entendu prononcer ce nom, dit Cyrus Randall, et je crois bien que ce n'est pas dans de très bonnes conditions. Enfin, fils, que veux-tu que je te dise ? Je vais prendre des renseignements sur les Springer et sur ce Crosby. S'ils sont bons, comme je l'espère, je ne vois pas pourquoi je m'opposerais à ton mariage, mon enfant...

— Père, je suis si heureux... Je...

— Mon petit, maintenant que nous sommes d'accord, je vais te prier de me laisser travailler. Et très prochainement je te ferai signe. Oui, dès que j'aurai mes renseignements.

Jay Randall connaissait son père et savait qu'il n'eût servi à rien de discuter avec lui. Au lieu de le convaincre que ces renseignements étaient tout à fait inutiles, cela n'eût fait que l'irriter. Mieux valait attendre.

D'ailleurs, le jeune homme ne concevait aucune inquiétude. Il aimait Nasa sans arrière-pensée et avait confiance en elle. Il ne lui venait pas à l'esprit de la suspecter en quoi que ce fût, ni de suspecter sa famille ni rien de ce qui la touchait de près.

Nasa lui avait longuement parlé de son père : un honnête homme, mais dur et autoritaire. De sa mère : une épouse, une mère tendre mais faible, mélancolique et douce. De son premier mari, elle n'avait pas dit grand'chose, mais cette réserve était bien compréhensible. Elle ne pouvait décemment en dire ni bien ni mal. Par contre, elle n'avait pas caché qu'elle avait été malheureuse avec lui, à quoi il avait répondu qu'il se promettait de lui rendre la vie doublement heureuse, pour la dédommager de ce passé sans joie.

Comme la réponse de son père pouvait paraître insultante pour Nasa dont il craignait la susceptibilité, il se garda d'en parler à la jeune femme, et lui dit seulement :

— Chérie, mon père a accueilli nos projets favorablement, et nous n'avons plus qu'à attendre qu'il nous demande d'aller dîner avec lui pour que je te présente. C'est affaire de patience, car en ce moment il est fort occupé.

— Nous attendrons, mon chéri, dit la jeune femme. N'avons-nous pas toute la vie devant nous pour être heureux ?

Ils attendirent, en effet, et huit jours après Jay Randall reçut un coup de téléphone de son père lui disant : « Viens jeudi soir avec ta fiancée, pour dîner... J'aurai quelques amis. Nous ferons connaissance avec elle. »

⁂

Le jeudi arriva. Un quart d'heure avant l'arrivée de ses invités, Cyrus Randall inspecta la salle à manger et les préparatifs du repas. Il tenait à ce que le service fût impeccable, car, dit-il à son maître d'hôtel, il recevait ce soir-là des personnes qu'il ne connaissait pas et qui venaient pour la première fois chez lui.

Ce disant, ce n'était pas seulement à Nasa Springer qu'il songeait, mais à ceux qu'il avait qualifiés d'amis, lors de son coup de téléphone à son fils. En outre, une expression énigmatique troublait parfois son visage : c'est qu'à ce moment il se demandait « comment les choses allaient se passer ».

De quelles choses s'agissait-il ? Il n'eut pas plus longtemps à songer à son entreprise, car un coup de sonnette, succédant à un bruit de moteur d'auto qui s'arrête, vint l'avertir que ses invités arrivaient.

De fait, le valet introduisait dans le salon un gentleman distingué et une jeune femme élégante. Devant celle-ci Cyrus Randall s'inclina le plus galamment du monde en disant :

— Que je suis heureux de vous revoir, chère madame ! Il y a si longtemps que nous nous étions perdus de vue. C'est un miraculeux hasard que celui qui m'a appris que vous vous trouviez actuellement à New-York. J'en ai profité pour vous demander de me faire le plaisir de venir dîner avec Mr. Crosby dont j'ai beaucoup entendu parler...

Il y eut un nouvel échange de compliments les plus fleuris et la conversation s'engagea à bâtons rompus, non sans que l'homme d'affaires eût annoncé qu'il attendait son fils qui lui présentait, ce soir-là, sa fiancée.

Telle était, en effet, l'entreprise légèrement machiavélique de Cyrus Randall qui connaissait de nom et de réputation Lawrence Crosby et avait été présenté jadis à Sunny de Lan. Les renseignements qu'il avait chargé un de ses amis de Chicago de lui communiquer, n'avaient fait que confirmer ce qu'il savait déjà : à savoir que ce Crosby n'était qu'un noceur, joueur et alcoolique qui avait dû faire un séjour dans une maison de santé à cause des troubles graves qui, un jour, l'avaient assailli, et dont il ne s'était guéri qu'en cessant de boire autant d'alcool. Pour combien de temps, d'ailleurs ? Qui a bu boira, dit le proverbe. Sans doute, Lawrence Crosby recommencerait à se laisser entraîner sur la pente dangereuse qu'il connaissait déjà pour y avoir glissé, et cette fois il irait à la ruine définitive de sa personne. Mais après quels scandales ?

Après bien des alternatives diverses, il avait toujours pour maîtresse la belle Sunny de Lan. Tous deux paraissaient liés pour la vie, bien qu'ils n'eussent guère que du mépris l'un pour l'autre. Des scènes incroyables éclataient, ils se quittaient pendant quelques jours, mais ils revenaient l'un vers l'autre, attachés ensemble par une même chaîne : celle du vice.

Pourtant, ces personnages n'intéressaient pas directement l'homme d'affaires : seul, un scandale venant d'eux pouvait atteindre son fils si celui-ci épousait Nasa Springer, exfemme de Crosby. Encore n'était-

ce que par un ricochet bien lointain.

Aussi est-ce aux renseignements obtenus au sujet de Nasa elle-même qu'il accorda le plus d'importance. Et, à vrai dire, ceux-ci n'avaient pas été des plus favorables. La réputation que la jeune femme avait laissée était détestable, au moins dans la société aristocratique. On n'y avait point oublié ses exagérations scandaleuses, ses colères, ses folles impulsions et sa vie peu soucieuse du qu'en-dira-t-on. Certes, on n'avait rien pu trouver qui entachât l'honorabilité de la jolie fille de Pete Springer d'un discrédit définitif. Rien que des fantaisies d'excentrique. Mais cela suffisait à Cyrus Randall pour lui faire redouter un avenir plein de complications avec une belle-fille si fougueuse.

Qu'allait-il dire à son fils? Lui mettre sous les yeux les renseignements fournis? Mais justement ils n'étaient pas assez significatifs pour le faire renoncer à son projet, s'il aimait Nasa. Peut-être Jay l'aimait-il même assez pour passer outre la volonté de son père. Et celui-ci avait pour son fils assez d'affection pour craindre un conflit qui les dresserait l'un contre l'autre. C'est pourquoi il préféra la ruse et combina cette espèce de guet-apens qui devait mettre autour d'une table, les uns en face des autres, plusieurs personnages de connaissance : Nasa Springer, Sunny de Lan et Lawrence Crosby. Une explosion ne pouvait manquer de se produire entre les deux femmes. Comment en douter quand on savait que, déjà une fois, pour les beaux yeux de Lawrence Crosby, Sunny de Lan et Nasa Springer s'étaient battues comme des chiffonnières, en public?

La conversation s'était établie sur un ton de cordialité mondaine entre Cyrus Randall et ses deux hôtes. Les propos s'échangeaient avec une banalité monotone, quand une nouvelle automobile s'arrêta devant la porte de l'hôtel de Randall. Un coup de sonnette, et le valet fit entrer Jay et Nasa dans le hall.

Bien entendu, Cyrus s'était élancé vers eux et tendit ses deux mains à Nasa que son fils lui présentait :

— Mes chers enfants, dit-il avec rondeur, je suis enchanté de vous recevoir tous les deux... Je m'excuse que nous ne soyons pas seuls, mais j'ai deux amis qui sont de passage à New-York. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'adressant plus particulièrement à Nasa, c'est à vous que je dois faire le plus d'excuses à cette occasion, car je crois que vous connaissez très bien un de mes invités, et j'espère que cette rencontre ne vous sera pas trop désagréable, puisqu'on m'a dit que vous vous étiez séparés à l'amiable...

Le visage de Nasa s'était crispé, mais elle fit un effort pour dominer son angoisse et sourit en balbutiant :

— Mais oui... certainement... Vous avez très bien fait...

Jay ne comprenait pas très bien ce qui se passait et son regard allait alternativement de Nasa à son père, interrogativement. Ce dernier reprit :

— Quant à mon autre invitée, je ne crois pas que vous la connaissiez ni l'un ni l'autre. Venez, je vais vous les présenter, tous les deux.

Sur le seuil du salon, Nasa eut un sursaut en reconnaissant Sunny de Lan qui la regardait venir avec une expression étrange, faite de surprise et d'ironie insultante.

Une gêne affreuse pesa immédiatement sur les présentations. Seuls gardaient leur présence d'esprit Cyrus Randall et Lawrence Crosby. Celui-ci, notamment, faisait preuve d'une désinvolture souriante et semblait parfaitement à son aise. Il salua Nasa comme s'il n'avait pas eu envers elle les torts trop certains qu'il était le premier à connaître. Quant aux deux jeunes femmes, elles s'affrontèrent en se tendant la main et dans leur regard pouvait se lire des menaces d'orage prochain. Jay, qui les observait avec étonnement et inquiétude, se demandait ce qui pouvait bien motiver cette attitude. En même temps, lui qui connaissait son père, il songeait que celui-ci n'avait pas organisé cette rencontre sans avoir une arrière-pensée, et tout son plaisir s'était envolé, car une arrière-pensée de Cyrus Randall ne manquait pas d'être redoutable. Et pour le moment, c'était l'amour et l'avenir qui étaient en jeu. Allaient-ils l'un et l'autre s'effondrer? Le pauvre garçon se le demanda avec anxiété, tandis que son père offrait des cocktails. Il se le demandait avec plus d'inquiétude encore quand il fallut passer dans la salle à manger. Sunny de Lan et Nasa se défiaient du regard sous l'œil goguenard de Lawrence Crosby, lequel semblait s'amuser franchement de l'imprévu de la situation.

Malgré les efforts de Cyrus Randall qui faisait les frais de la conversation, le repas commença dans une gêne visible. Un lourd silence pesa, puis ce fut la catastrophe.

***

La salle à manger se présentait au regard du maître d'hôtel comme un champ de bataille au lendemain d'un violent combat. Cet honnête serviteur en demeurait consterné et ne pouvait comprendre que pareille chose fût arrivée dans un si grand monde. A qui se fier, grands dieux, si les invités de Mr. Cyrus Randall se mettaient à se battre comme des chiffonniers!

— En quel temps, vivons-nous? s'exclama pour lui seul le brave James. Ce n'est, certes, pas du temps de Mrs. Randall que pareille folie se serait produite.

Le couvert avait été bousculé, jeté à terre avec la nappe arrachée de la table et les débris de vaisselle jonchaient le tapis. Le rôti gisait d'un côté, et les légumes de l'autre. Le vin avait coulé et formait une rivière et un lac. Les fleurs agonisaient au milieu de débris de toutes sortes, avec dégoût. Des chaises avaient été renversées et un grand

vase de Chine ne formait plus qu'un tas de tessons sans valeur.

Le maître d'hôtel hésitait : allait-il déblayer le terrain et enlever les témoignages de la rude bataille ? Ou convenait-il d'attendre en semblant n'avoir rien vu. A droite et à gauche, dans les deux petits salons flanquant la salle à manger, on entendait des voix geignardes ou furieuses. James eut pour la droite comme pour la gauche, tour à tour, des regards de réprobation, englobant les deux partis qui comptaient leurs pertes ou soignaient leurs blessés.

Comme il remarquait l'absence de son maître, Cyrus Randall, et qu'il n'entendait pas sa voix ni d'un côté ni de l'autre, il songea que l'homme d'affaires avait prudemment vidé les lieux et qu'il préférait ne pas intervenir. Le serviteur crut bon d'agir de même et se retira discrètement. D'ailleurs, il avait de quoi s'occuper à l'office, en racontant à la cuisinière et aux autres domestiques ce qui venait de se passer, ou du moins ce qu'il en devinait, car il n'avait assisté ni au début ni à la fin de la bataille. C'est à peine si en plein milieu il était arrivé en portant un plateau chargé, et avait dû précipitamment battre en retraite.

A ce moment, les choses allaient déjà fort mal. Nasa et Sunny de Lan s'étaient empoignées par les cheveux, chacune restant d'un côté et de l'autre de la table. Les deux hommes, incapables de leur faire lâcher prise, en venaient aux mains à leur tour pour défendre leur championne. Lawrence Crosby prenait le parti de Sunny de Lan, comme il convient, et en homme épris qu'il était, Jay Randall faisait de même pour Nasa. Quand à Cyrus Randall qui avait vainement fait entendre des paroles de paix, il s'éclipsait discrètement.

Il n'avait pas fallu grand'chose pour déclencher ce duel homérique. Sunny de Lan avait eu quelques regards plus audacieux qu'il ne convenait, elle avait accentué sa moue méprisante et hautaine. Nasa y avait répondu par un haussement d'épaules, à quoi la maîtresse de Crosby n'avait pu se défendre d'une allusion déplacée qui visait personnellement Nasa sans la nommer. Brusquement alors, un flot de sang envahit la face de la jeune femme qui venait de blêmir et ce fut le drame : elle envoya le contenu de son verre au visage de Sunny de Lan, puis se dressant, avant que celle-ci fût revenue de sa stupéfaction, elle se pencha en avant par-dessus la table et prit la maîtresse de Crosby par les cheveux. Sunny de Lan poussa un cri et à son tour voulut s'emparer de la chevelure de la jeune femme, mais n'y parvint pas tout de suite. Alors, elle prit ce qui était à sa portée, c'est-à-dire son assiette, et la lança tant bien que mal en plein dans la poitrine de son adversaire. Puis elle mit un genou sur la nappe, se pencha et saisit enfin les cheveux de Nasa, et toutes deux restèrent un long moment à se tirailler mutuellement, non sans pousser

des cris aigus qui ne cessaient que pour une distribution d'insultes choisies.

Si Crosby, que ce spectacle ne surprenait qu'à moitié, n'intervint pas sur-le-champ, il n'en fut pas de même de Jay Randall qui tenta d'abord de faire entendre raison aux deux femmes, puis, en constatant son insuccès, prit à partie Lawrence Crosby :

— Mais enfin, monsieur, dit-il avec fébrilité, c'est insensé... Vous pourriez empêcher madame de se couduire ainsi. Agir de cette manière à l'égard de ma fiancée... quand vous êtes invités chez mon pere !

Lawrence fit entendre un ricanement :

— Votre fiancée ? Oui, vraiment. Eh bien ! mon cher monsieur, avant d'être votre fiancée, elle fut la mienne, et même ma femme... Alors, je suis habitué à...

Il n'acheva pas. Jay avait quitté sa place et se mettait en devoir de faire comprendre son sentiment à cet insolent en lui donnant une paire de claques. Il semblait tout à coup que la folie de ces deux femmes eût gagné les deux hommes sous l'œil philosophe de Cyrus Randall. Celui-ci se louait de sa ruse ; en son for intérieur, il songeait :

— Il est fort possible qu'ils cassent tout chez moi après avoir voulu s'écorcher vifs. Mais quel que soit le scandale, il n'a aucun témoin, et mieux vaut que cela arrive maintenant, pour éviter des ennuis bien plus graves plus tard, devant tout New-York. Si après cette petite explication entre ces deux dames mon fils persiste dans son idée de mariage avec sa sauvagesse de l'Ouest, je veux bien être pendu. En tout cas, laissons-les se débrouiller, et que tout se passe sans moi...

Son attitude n'avait peut-être rien de très reluisant, mais qui veut la fin veut les moyens : telle était sa morale, et sa conscience le laissait fort tranquille. Il agissait en songeant au bien de son fils et, bien entendu, à l'honneur de la famille.

***

Dans un des salons, Lawrence Crosby avait l'œil abîmé, le faux col défraîchi et, en général, toute son élégance un peu chiffonnée. Cependant son maintien restait toujours aristocratique et insolent, et il aidait Sunny de Lan à donner un peu d'honnêteté à son apparence. Il fallait soutenir la robe qui menaçait de s'écrouler autour d'un corps charmant, mais zébré de coups ; il eût été bien compromettant pour la morale publique s'il avait jamais osé se montrer en cet accoutrement dans la rue. Il fallait réparer le désordre de la coiffure, cacher les meurtrissures par de la poudre hâtivement jetée sur les joues, le menton et le nez. Mais si éprouvée que fût Sunny de Lan, ses yeux lançaient des éclairs de victoire :

— Tu as vu si je lui ai montré comment je me nomme ? dit-elle à

Crosby. Elle se souviendra de cette entrevue... Ah ! ah ! je lui ferai payer cher la fantaisie qu'elle a eue de se mettre une fois sur mon chemin, cette petite guenon...

— Ma chère, dit Lawrence Crosby avec une grande dignité, partons. Nous n'avons plus rien à faire en ce lieu.

Ils partirent, en effet, guettés par l'œil amusé des domestiques qui se tenaient derrière une portière.

Dans l'autre salon, Jay et Nasa étaient aux prises. Et ce n'était pas un spectacle moins curieux, car si Jay Randall était mal en point, sa « fiancée », encore sous le coup de l'exaltation la plus furieuse, s'en prenait à lui de ce qui était arrivé. Non seulement le pauvre garçon avait perdu sa belle assurance habituelle, son élégante attitude d'homme du monde aisé et distingué, non seulement il était sali, déchiré, meurtri, hirsute, mais il était dans la ridicule situation du chevalier servant méconnu par sa belle.

— Tout ceci est de votre faute, lui dit Nasa avec une belle injustice féminine, et si vous ne vous étiez pas laissé circonvenir par votre père, rien de cela ne se serait produit...

— Mais Nasa, écoutez-moi, c'est vous qui...

— Comment, vous dites que c'est ma faute, à présent?

— Mais non, mon petit, écoutez-moi...

— Certainement non, je ne vous écouterai pas. Et je commence à voir clair, à présent. Vous êtes complice de ce guet-apens, cela crève les yeux.

— Oh !

— En tout cas, par votre faiblesse et votre aveuglement, vous êtes arrivé au même résultat.

— Nasa, c'est insensé, et je me révolte...

— Oui. Eh bien ! tenez, voici ma manière de penser...

Et, Nasa, emportée par la fureur, le gifla violemment.

Sous le coup qui le frappait, le jeune homme recula. Un instant, il fut tenaillé par l'envie de frapper à son tour cette exaltée. Bégayant de colère, les poings crispés, la lèvre tremblante, il se borna néanmoins à dire, la voix rauque :

— Vous n'êtes qu'une sauvage... Une vraie sauvage ! Que le diable vous emporte... Allez-vous-en, ou je ne me retiens pas et...

Elle lui dit, en le défiant, trépignant de colère :

— Vous me chassez ? En vérité, mon cher, vous êtes bien bon, car après ce qui s'est passé, vous devez bien penser que tout est fini entre nous, et que c'est moi qui m'en vais.

— Eh bien ! c'est cela, au revoir, et merci.

— Vous n'êtes qu'un lâche et un goujat ! Adieu.

Un quart d'heure après, la jeune femme se retrouvait chez elle, encore toute tremblante de rage. Elle se sentait un terrible besoin de donner libre cours à sa folle irritation, elle aurait voulu briser quelque chose. Si elle avait eu une arme entre les mains, peut-être se serait-elle livrée à quelque geste irréparable, mais elle en eut un qui pour être significatif, était beaucoup moins funeste.

En effet, sur sa coiffeuse, elle gardait un portrait de Jay Randall, dans un cadre d'érable verni. Elle le prit à deux mains et le précipita par terre, puis ne le jugeant pas assez détérioré, elle le piétina avec fureur.

Quelque chose tourbillonnait en elle, son cœur lui faisait mal à crier, et elle fut sur le point d'avoir une crise de nerfs. Les mains aux tempes, elle se laissa tomber dans un fauteuil, et fut quelques minutes comme une démente, les yeux fixes, les mâchoires tremblantes, agitées de contractions spasmodiques, et dans un brouillard vertigineux elle vit se superposer des images rappelant son passé de jeune fille et de jeune femme.

Elle revoyait le visage durci de son père alors qu'elle lui annonçait son mariage avec Crosby ou plus loin encore alors qu'elle venait de se battre une première fois avec Sunny de Lan. Le visage de Crosby, penché sur elle, avec le désir dans le regard, puis cette autre fois que, réveillé par le coup de téléphone de Sunny, il déclarait fébrilement qu'il s'en allait, pour toujours. Et un autre visage se superposait à celui de Lawrence, celui de Jay Randall dans le taxi, et enfin tel qu'il était alors qu'elle venait de le gifler.

— Sauvage... Vous n'êtes qu'une sauvage...

Sa voix résonnait encore aux oreilles de Nasa. Une sauvage? Elle était une sauvage ?

Une démence furieuse la souleva de nouveau et dans un geste dont elle n'eut pas la moindre conscience, elle saisit un vase placé près d'elle et le jeta à terre.

Le fracas la dégrisa tout à coup, et d'un air égaré, elle regarda autour d'elle, stupéfaite de se trouver dans sa chambre.

— Ah ! oui... bien, fit-elle à voix haute. Eh bien ! c'est mieux ainsi. Nous n'étions pas faits pour nous entendre, et si cela n'était pas arrivé ce soir, cela aurait été pour une autre fois... plus tard... Trop tard.

Elle se leva, alla à une petite table et, dans une boîte d'argent, prit une cigarette, l'alluma. Une mince colonne de fumée bleue et opiacée monta dans l'air. Nasa souffla sur la colonne qui se tordit en volute dont elle suivit les dessins. Elle répéta :

— Encore une fois, je crois que j'étais folle... Aimer ce garçon !

On avait frappé à la porte de la chambre sans qu'elle eût entendu. On insista. Cette fois, elle répondit :

— Entrez...

C'était le valet de chambre qui tenait un télégramme à la main.

— Merci, Harry.

Tout de suite elle eut un mauvais pressentiment et avec fièvre décacheta le papier plié sur lequel apparures des mots qu'elle dut relire à

deux reprises pour en comprendre le sens.

« Mère très malade. Prière venir le plus tôt possible. Pete Springer. »

Nasa resta un instant comme pétrifiée : elle comprenait que si son père lui télégraphiait ainsi, c'est qu'elle pouvait craindre le pire. Pourtant, il lui fallut quelques minues pour que la réalité apparût à ses yeux dans sa totalité. Sa mère, la tendre Ruth, frappée d'une incurable mélancolie, le regard doux et lointain. Arriverait-elle à temps pour la trouver encore vivante ?

Des larmes coulaient doucement sur les joues de Nasa. Elle avait oublié toute violence, maintenant pacifiée, mais de quelle paix déchirée ! Une voix se faisait jour en elle :

— Maman... Ma seule amie au monde ! Et par mes violences, j'ai fait que nous avons été séparées. A présent, il est trop tard, et tu vas mourir...

A travers ses larmes apparaissait le visage expressif de Ruth Springer, avec un regard suppliant. Désespérée, Nasa courba les épaules et se laissa tomber à genoux, le visage enfoui dans un coussin, et longuement elle sanglota.

CHAPITRE IX

LE PASSÉ, LE LOINTAIN PASSÉ

Nasa s'était mise en route dès le lendemain matin, par le premier train. Mais elle ne put arriver à Rollins que près de quarante-huit heures après. Interminable voyage qui martyrisait la jeune femme à la pensée que peut-être elle ne retrouverait pas sa mère vivante. Chaque tour de roue, scandé suivant le même rythme, faisait retentir en elle une parole menaçante, un avertissement de malheur irrémédiable.

Pour le fuir, elle tentait de s'absorber dans la contemplation du paysage changeant que la marche du train renouvelait sans cesse à ses yeux. Mais alors elle voyait se superposer sur la campagne, sur les champs, les villages et les forêts, le visage de Ruth, avec son expression suppliante.

Elle arriva enfin à Rollins, mais personne ne l'attendait. Elle sauta dans la première auto venue, et se fit conduire au domaine de ses parents. De loin, avec une indicible émotion, elle vit apparaître les lieux où elle avait passé sa jeunesse en compagnie de Moonglow, à courir les grands espaces libres, comme une petite sauvage.

Le toit de la grande maison apparut entre les arbres et bientôt la voiture s'arrêta à la porte. D'un bond, Nasa sauta à terre, jeta au chauffeur le prix de la course, plus qu'elle ne le lui donna, et pénétra dans le magnifique *patio* entouré d'arcades, où devait donner la fenêtre de la chambre de Ruth, si elle était restée la même.

Des domestiques apparurent, levèrent les bras au ciel en reconnaissant la jeune femme Celle-ci lança cette phrase haletante :



✻ ✻

Un peu de sang rosit le visage de la jeune femme et ses yeux s'attachèrent à ceux de Randall.

✻ ✻

Un consommateur à dem ivre barra le chemin à Nasa.

✻ ✻



1. « J'suis pourtant bien plus beau gosse que le gommeux qu'est là avec vous, » dit l'ivrogne en fixant Randall.

3. Malgré les efforts de M. Cyrus Randall, le repas commença dans une gêne visible.

2. Le visage de Nasa s'était crispé, mais elle fit un effort pour dominer son angoisse.



Dans un des salons, Sunny de Lan et Lawrence Crosby se remettaient un peu de la lutte.

Tu n'es... pas la... fille de... Pete..., » balbutia la pauvre mourante.

— Maman... Comment est-elle ?

La mimique qu'on lui offrit en guise de réponse, lui apprit que si Ruth Springer était toujours vivante, elle était bien près de la mort, et la douleur envahit l'âme de Nasa, plus pressante, plus désespérée.

— Où est maman ? demanda encore la jeune femme. Dans sa chambre, la même qu'autrefois ?

— La même, madame...

Elle monta l'escalier en courant, mais avec une extrême légèreté, par crainte du bruit. Des portes étaient ouvertes et permettaient d'entrevoir une enfilade de chambres : ce qu'elle distingua seulement fut la silhouette de son père, tout droit, le visage affreusement contracté et dur, le regard fixé sans doute sur le lit où sa compagne de toujours attendait la mort.

Cette vision qu'elle ne devait jamais oublier, provoqua chez la jeune femme un tourbillon de réflexions rapides.

— Il souffre, songeait-elle, il souffre terriblement.

Et elle eut une grande pitié pour cet homme qu'elle avait toujours vu impassible et dur, qui parvenait toujours à refouler au fond de son cœur ses plus grandes émotions, afin de ne les laisser voir à personne.

En entrant dans la chambre, elle eut un vif regard pour Pete Springer, et lui aussi, il la regarda : ils se comprirent, et le père ne lui en voulut pas parce qu'elle allait se jeter à genoux près du lit de Ruth. Comme celle-ci ne bougeait pas et semblait déjà privée de la vie, Nasa tourna de nouveau la tête vers son père, d'un air terrifié qui signifiait clairement : « Elle vit encore, n'est-ce pas, père ? »

Il fit « oui », du menton et du regard.

— Maman, maman, ma chère petite mère, fit doucement Nasa en se penchant vers la tête dont la bouche laissait passer avec peine un souffle imperceptible, je suis là... C'est moi, Nasa... Maman !

Un furtif mouvement des lèvres, un battement de paupières témoignèrent de la vie qui persistait chez la mourante. Enfin, un son rauque qui cherchait à s'adoucir, sortit de la pauvre gorge :

— Nasa.

Ruth reprenait connaissance avec une peine infinie. Tous ses efforts étaient maintenant concentrés vers ce but : regarder sa fille, lui parler, se faire comprendre d'elle, pour une ultime confidence, un secret qu'elle ne voulait pas emporter dans l'éternité sans le lui avoir fait connaître.

Le cœur déchiré, retenant ses sanglots, Nasa suivait ces efforts de sa mère avec la conscience de son impuissance :

— Maman... Maman... vous voulez me parler ? Je vous écoute, ma petite maman chérie. Je vais vous comprendre, ne vous fatiguez pas ainsi...

De la place où il demeurait, Pete suivait du regard la pénible scène,

la voyait-il ? Allait-il entendre les dernières confidences de la mère à la fille ? A présent, il semblait si absent, si lointain, perdu dans un retour sur lui-même, sur sa vie, sur la vie commune qui avait passé si vite, fertile en difficultés et douleurs peut-être plus qu'en joie, mais toujours éclairée par l'amour qu'il avait eu pour cette femme que le destin lui arrachait à jamais.

Il revivait le passé, le récent comme le lointain. Ruth pouvait parler à sa fille, il ne pouvait rien entendre.

Penchée encore plus près de la bouche qui se crispait en efforts difficiles, Nasa tendait l'oreille tandis que ses mains pressaient les doigts amaigris de la mourante, les doigts fins de cette main qu'elle avait toujours admirée.

Avec une extraordinaire expression d'angoisse, sans doute par frayeur de ne point se faire entendre, Ruth regardait sa fille, son enfant qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, et dans cet instant suprême, il semblait que ces deux êtres ne formaient plus qu'une volonté autour d'un secret.

Enfin des mots se formèrent sur les lèvres décolorées de Ruth et saccadée, par syllabes éparses, la malheureuse femme se fit comprendre :

— Tu... n'es... pas la... la fille de... Pete... C'est... C'est... To-na-sa... ton père.. Tonasa... L'Indien Tonasa...

Il apparut que ce dernier effort venait d'épuiser les forces de la pauvre femme qui s'était soulevée pour prononçer le nom indien avec une mystérieuse et terrible expression où l'amour le disputait à l'angoisse effrayante de la mort. Car Ruth se renversa soudain en arrière dans un mouvement convulsif et ne bougea plus. Son regard était fixé sur Nasa qui n'osait plus bouger, ni respirer, ne pouvant croire que tout était fini.

Epouvantée, elle poussa un cri :

— Père... père...

Comme autrefois elle avait appelé Pete Springer « père », sans y réfléchir, et ce n'est que lorsqu'elle eut entendu le son sortir de sa gorge qu'elle en eût conscience. Au même moment quelqu'un apparaissait sur le seuil de la chambre, c'était le docteur. Ce fut vers lui que se tourna la jeune femme avec désespoir :

— Oh ! docteur... vite... Qu'est-il arrivé ? Mon Dieu... mon Dieu, si vite, si vite, ce n'est pas possible.

Le médecin s'était approché de Ruth désormais immobile. Il n'eut guère besoin de poser la main au niveau du cœur pour comprendre que tout était fini. La face de la malheureuse femme s'était brusquement apaisée, avec une expression de délivrance céleste. Le praticien se pencha et lui ferma doucement les paupières, puis relevé, grave, il s'inclina devant Nasa :

— Il vous faut du courage, madame...

— Du courage ? balbutia Nasa comme si elle n'avait pas compris de quoi il s'agissait. Oh ! j'en ai du courage...

Elle parlait d'une voix lointaine, et, se relevant, elle fit quelques pas, recula, sans cesser de regarder sa mère comme si elle avait voulu se graver ses traits à jamais dans la mémoire, à cette dernière minute. Et un mot d'adoration monta une dernière fois à ses lèvres:

— Maman...

Pete Springer avait compris lui aussi que jamais plus il ne saurait plus rien de sa femme. Son visage avait à peine un peu pâli et s'était un peu plus contracté, mais pas un mot ne sortit de sa bouche, aux lèvres minces. Il s'approcha du lit et se perdit en contemplation de la morte, sans rien dire, sans écouter le médecin qui lui parlait, sans voir Nasa qui était passée à côté de lui, raide et muette.

Avait-il entendu les dernières paroles de la mère à la fille ? Avait-il appris que Nasa n'était pas sa fille ?

Mais avait-il besoin de l'apprendre ? Ne le savait-il pas déjà ? Rien ne permettait de faire une supposition dans un sens ou dans l'autre. Il restait le même qu'il avait toujours été, sombre et dur. Et maintenant qu'il avait perdu le seul amour de sa vie, et de la seule perte qui compte, celle de la mort, il avait en même temps abandonné tout espoir de douceur, de quiétude comme l'homme le plus strict et le plus sévère en trouve auprès de celle qu'il aime.

Rien ne comptait d'autre.

⁂

Tout à coup, Nasa sentit sa force l'abandonner, elle battit l'air de ses deux bras et poussa un petit cri d'oiseau blessé ; elle serait tombée si le docteur ne s'était élancé et ne l'avait retenue. Avec de grands soins il l'étendit sur un canapé et la fit revenir à elle. La jeune femme pleura alors d'abondantes larmes sans sanglots, doucement, en silence. Le médecin qui savait combien ces pleurs étaient salutaires ne fit rien pour les arrêter. Peut-être, lui qui connaissait la famille dont il était l'ami discret, devinait-il qu'un drame se cachait derrière cette douleur d'un homme sévère et triste, d'une jeune créature passionnée.

Le soir venu, Nasa exigea de veiller sa mère morte.

— Père, dit-elle à Pete Springer avec une douceur inaccoutumée, vous devez être affreusement las et brisé par l'émotion de ces derniers jours. Allez prendre du repos et, je vous en supplie, laissez-moi rester auprès de ma chère maman.

— Merci, mon enfant, dit Pete dont la voix tremblait, peut-être pour la première fois de sa vie.

Il n'en dit pas plus, mais pressa la main de Nasa. Celle-ci demeura seule, auprès du corps transfiguré par la sérénité de la mort. Qu'elle était belle, cette femme, même après les ravages de la maladie ! Dans la pénombre que la lueur tremblante d'un cierge animait singulièrement,

elle semblait vivre encore, mais de la vie de l'esprit, comme si son âme n'avait cessé de rôder autour de cette dépouille misérable encore parée des séductions de la beauté féminine.

— Maman... Maman, balbutia Nasa.

Mais elle se tut, tant le son de sa propre voix lui parut avoir des résonances surnaturelles, et tout en s'absorbant dans une contemplation profonde, elle songea à ce qu'avait dû être la vie secrète de sa mère. Quel incurable chagrin avait ainsi marqué ses traits et son beau regard d'une mélancolie que rien ne dissipait ? Un amour déchiré et dont seul était resté le fruit, avait-il toujours vécu dans ce cœur, malgré le mariage avec un autre homme qui avait tout tenté pour se faire aimer ?

Tonasa, ce nom étrange, le nom indien, la jeune femme en répétait les syllabes, et, tout à coup, elle s'aperçut que le sien n'en était qu'un diminutif. Nasa, Tonasa. Oui, vraiment, elle était la fille d'un Indien et chaque fois que Ruth l'avait nommée, elle avait dû songer au nom du bien-aimé.

Alors, dans la mémoire de la jeune femme des souvenirs revinrent, lointains, incertains, des souvenirs d'enfance que tant de choses avaient relégués dans l'ombre. Des histoires racontées par sa mère, sur ses parents et sur ceux de Pete Springer, alors que les colons venus de l'Est étaient venus s'établir dans la contrée et s'étaient heurtés aux attaques des Indiens. La paix avait été durement achetée, après des événements tragiques auquel le père de Pete avait été mêlé : n'avait-on pas alors accusé cet homme dur (dont le fils avait de qui tenir) d'avoir profité d'une attaque indienne pour tuer un homme dont il était jaloux ? Oui, ce devait être cela, et Nasa frissonna en y songeant. Mais ensuite d'autres souvenirs chassaient ceux-là. Elle pensait à sa mère, jeune fille, courtisée par un Indien touché par la civilisation des blancs et qui avait abandonné la vie de ses frères. Ils devaient s'aimer tous deux, passionnément, car Nasa entendait encore sa mère lui raconter l'histoire d'une belle jeune fille malheureuse. Elle contait cela d'une voix palpitante comme si elle avait pris beaucoup d'intérêt au sort lamentable de la jeune infortunée, mais à présent Nasa comprenait que cette inconnue, sacrifiée, c'était elle, sa mère, la douce Ruth.

Elle ne se trompait pas. Ruth avait aimé Tonasa et Tonasa l'avait aimée. Ils étaient aussi beaux l'un que l'autre et bien faits pour connaître le bonheur ensemble. A la fois passionnée et tendre, la jeune Ruth avait pourtant dû se courber devant la volonté de ses parents. Ceux-ci lui destinaient Pete Springer, qui avait du bien. Ruth ne ressentait aucune inclination pour lui. Au contraire, il lui faisait peur, avec son air rude, son maintien autoritaire.

Pourtant, la jeune fille rencontrait

Tonasa. Il venait le soir près du ranch et modulait un sifflement très doux, d'une poésie intense. C'était l'appel convenu et Ruth se penchait à sa fenêtre, ou descendait sans bruit dans le jardin où elle rejoignait cet homme d'une autre race, si fort, si élégant et si doux à la fois. Quelles heures enchanteresses ils passaient ensemble ! Et combien plus triste était ensuite la séparation. Et quand venait Pete Springer, accompagnant le père de Ruth, comme elle frissonnait à la pensée qu'un jour elle pourrait lui appartenir.

Et puis un soir, Tonasa était venu. Il avait annoncé qu'il devait partir et que, des histoires ayant couru sur son compte, on l'avait menacé. Les histoires qu'on rapportait, c'était qu'on l'avait vu rôder autour du ranch.

Pauvre Ruth qui craignait tant pour son amour : avec quelle émotion elle avait entendu ce jour-là le sifflement modulé si charmant de Tonasa caché dans le jardin ! Elle était sortie en hâte de la maison et l'avait retrouvé, assis mélancoliquement sur un arbre.

— Nous serons un peu tranquilles, mon amour, avait-elle dit à l'Indien. Mon père est sorti avec un de ses amis...

— Je sais, dit Tonasa en l'étreignant, je l'ai rencontré en route. Il était en voiture.

Le jeune homme avait l'air sombre, plus sombre que de coutume et la jeune fille s'en inquiéta.

— Qu'as-tu donc ce soir, mon amour ? Pourquoi es-tu si triste ? Mon père t'a-t-il dit quelque chose qui t'ait contrarié ?

— Il ne m'a rien dit aujourd'hui. Il était avec Pete Springer...

— Ah oui ! avec Pete Springer, répéta Ruth en devenant sombre à son tour et en se mettant à trembler instinctivement.

— Ils m'ont regardé en riant d'une singulière manière et en parlant à voix basse. Mais je sais ce qu'ils disaient. Car ils avaient chargé quelqu'un de m'avertir, et c'est de cela qu'ils parlaient. Chérie, je vais te faire un grand chagrin, je crois...

— Tonasa, mon chéri...

— Mais il ne sera pas si grand encore que le chagrin que j'éprouverai, moi, pour toute la vie.

— Mon Dieu, j'ai peur...

— Toi, tu as tes parents, tu te feras tôt ou tard un foyer. Il faut que tu sois heureuse, mon amour... Quant à moi, j'en fais le serment, il ne peut y avoir de bonheur pour moi désormais... Ni parmi les frères de ta race, ni parmi les miens.

— Tu vas t'en aller, Tonasa ?

— Je dois m'en aller, Ruth...

— Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas possible. Oh ! mon Dieu !

— Il faut que je m'en aille, répéta avec gravité Tonasa.

— Pourquoi ? Mais pourquoi donc ?

— Parce que je suis un Indien. Voilà pourquoi.

Ruth comprenait si bien ce qui se passait dans le cœur de Tonasa qu'elle se mit à pleurer. Elle savait que sa décision était irrévocable et que s'il la quittait, ce n'était pas parce qu'il ne l'aimait plus ou pas assez, mais parce que les Blancs, avec leurs préjugés de races, ne permettraient pas qu'il l'épousât et qu'il la rendît heureuse. Tonasa ajouta, plus gravement encore :

— Je suis un Indien, et toi, tu es la plus belle des filles pâles, comme on disait chez moi. Mais une fille pâle n'épouse pas un Peau-Rouge. On m'a averti du danger qui me menace... Qui te menace aussi, car tes parents sauront faire valoir leur autorité, mon cher amour. Il faut que Tonasa parte, pour ne pas mourir de désespoir, plus tard...

Elle se jeta à son cou, toute en larmes. Elle savait si bien qu'elle était trop faible et trop douce pour résister aux ordres paternels, et que son amour était destiné à être brisé. A travers des sanglots, elle dit à l'homme qui la pressait sur sa robuste poitrine :

— Toute ma vie, quoi qu'il arrive, je te porterai dans mon cœur, Tonasa... Jamais je ne t'oublierai...

— Toute ma vie, à moi, dit l'Indien avec une conviction profonde, sera éclairée par toi... Je n'aimerai aucune autre femme, voilà mon serment.

Et, plein d'un courage qui lui brisait le cœur, l'Indien écarta de lui la douce créature qui le mouillait de ses larmes. Puis, sans se retourner, il partit à grands pas. Jamais dans la région on n'avait plus entendu parler de lui.

Et Ruth était rentrée chez elle, dans sa chambre, dès que la silhouette de l'Indien s'était estompée entre les arbres jusqu'à devenir invisible. Elle s'était jetée sur son lit et avait pleuré, pleuré jusqu'à s'en anéantir.

— Toute ma vie, avait-elle dit, quoi qu'il arrive, je te porterai dans mon cœur, Tonasa. Jamais je ne t'oublierai.

Et elle avait tenu parole. Jamais elle ne l'avait oublié, et elle avait mieux fait encore que de le porter dans son cœur, puisque deux semaines après le départ de l'Indien, elle avait dû s'avouer avec terreur qu'elle était enceinte. Terreur et délices à la fois, car elle portait en son corps le fruit de ses amours qu'elle avait promises éternelles. Aurait-elle pu oublier Tonasa avec un enfant de lui, un enfant qui toujours le rappellerait à son souvenir si celui-ci avait dû défaillir ?

Mais si cet enfant qu'elle portait secrètement en elle était un lien indissoluble avec la mémoire du disparu, il devait être aussi une source de complications affreuses. Qu'allaient dire les parents ? Quelle fureur allait être celle du père ?

Ruth n'eut pas le courage d'affronter celle-ci. Elle fit en sorte d'épouser Pete Springer le plus tôt possible. L'enfant, qu'on crut né un peu avant terme, passa pour celui du mari. Et la vie s'écoula, monotone pour Ruth, une vie sans autre lumière que celle d'un souvenir toujours présent à son cœur, et celle que lui dispensait l'enfant, la petite Nasa, la petite sang-mêlée si précieuse à son amour.

Qu'avait deviné Pete Springer ? Le nom seul de Nasa n'était-il pas un signe s'ajoutant à d'autres pour l'avertir ? Il ne l'avait jamais confié à personne et jamais il ne parut aimer moins la jeune femme qu'il avait épousée. Il ne l'aimait pas moins, en effet, mais lui qui était de nature si sombre et si dure, il avait senti un peu plus d'amertume se glisser en lui. Aimait-il l'enfant qui était née ? Il semblait deviner en Nasa, âgée de quelques mois, la nature sauvage qu'elle devait à une part de son sang. Et désormais, chaque fois que la fillette, grandissante, se livra à une incartade, il disait à Ruth : « *Ta fille* a encore fait ceci. *Ta fille* a encore fait cela... »

⁂

— Pauvre maman, pauvre et chère douce créature ! songeait Nasa devant ce corps endormi dans la paix éternelle. Comme je suis malheureuse de te perdre au moment où je comprends ce que tu as enduré tout le long de ta vie... Et comme je souffre de n'avoir pas su t'aimer assez, ou plutôt de ne pas t'avoir fait comprendre combien je t'aimais, et par mes caresses de ne pas t'avoir apporté le réconfort dont tu avais besoin... A présent, tu es morte... Tu ne souffres plus, ma douce petite mère...

Son regard se troublait de larmes. Il lui parut que le visage de sa mère lui souriait mystérieusement, comme délivrée de sa mélancolie de vivante. Et en même temps Nasa se sentait délivrée à l'image de sa mère du grand trouble qui l'avait toujours tourmentée.

Elle comprenait ce qui s'était toujours passé en elle, et cette lutte perpétuelle entre un instinct sauvage et un grand besoin d'amour, et de douceur. « Petite sauvage, ma chère petite sauvage », disait autrefois Ruth en riant quand la petite Nasa donnait libre cours à une colère comique. « Fille sauvage », disait Pete Springer, alors que, jeune fille, elle, se livrait à ses premières incartades sérieuses. Et plus récemment quand elle avait giflé Jay Randall, ne l'avait-il pas qualifiée de « sauvage », lui aussi ?

Elle s'absorba dans une réflexion plus profonde encore. Elle avait pris conscience de sa nature indienne, et cela lui permettrait de ne plus en souffrir en luttant contre elle, suivant les modes et les usages blancs.

Elle n'était pas faite pour vivre de la vie des blancs. Qu'allait-elle faire ? Elle ne savait. Elle allait voir, elle réfléchirait. Pour le moment, elle se devait toute à sa mère, à sa chère petite maman qui avait dû tant souffrir. Et puis cette fatigue qui l'engoursissait, cette terrible fatigue qui paraissait l'emporter, elle aussi, dans la mort.

Quand l'aube parut, Nasa luttait désespérément contre un sommeil peuplé de visions indéfinissables. Il lui semblait parfois qu'elle entendait à travers un brouillard épais une musique étrange, quelque chose comme un son de flûtes aux inflexions mystérieuses, aux modulations d'une nostalgie déchirante... Et dans cet état de rêve, inconsciemment, elle répétait son nom :

— Tonasa... C'est Tonasa qui vient appeler maman...

Ele fut tirée de cet état par Pete Springer qui venait la relayer :

— Va te reposer, mon enfant, dit Pete, du ton grave et sans dureté qu'il avait depuis la veille.

Il s'assit sur la chaise, près du lit de la morte, demeura immobile, prostré. Malgré lui, sans doute, allait-il à son tour être pris par les visions du passé. Que lui resterait-il, à lui, de ces années écoulées, à lui qui n'avait eu en guise d'amour que la calme présence et la froide fidélité d'une femme dont le cœur contenait un lourd secret et un amour étranger, tout entier, tourné vers le passé? Il n'avait rien eu, pas même d'enfant en qui il pût retrouver son sang et sa ressemblance?

Nasa était sortie de la chambre, et, à la lumière du jour déjà levé, elle fut comme une femme ivre. Un étourdissement la gagnait et, prise du besoin de respirer un peu d'air pur, elle s'approcha de la fenêtre donnant sur le patio. Mais ce fut pour s'arrêter net en entendant s'élever un son de flûte, étrangement modulé, analogue à celui qu'elle percevait en rêve, mais avec une netteté qui ne pouvait la faire douter de la réalité. En même temps, d'autres souvenirs se levaient en elle. Cette musique, ce n'était pas une flûte qui la faisait, mais une bouche humaine sifflant à la mode indienne. Et autrefois, elle l'avait entendue quand Moonglow venait l'attendre.

Mooglow! Le cœur de Nasa se mit à battre à grands coups et ce fut en elle comme un bouleversement. Moonglow, le sang-mêlé, le métis. Pour les blancs, c'était un Indien. Pour les Indiens, c'était une sorte de traître à leur race. Un paria, en somme. Comme elle. La vie s'acharnerait sur lui, comme elle s'était acharnée sur elle, à moins que...

Lui, il avait eu la sagesse de ne pas vouloir tenter d'entrer dans la vie des villes blanches. Il se contentait des grands espaces de la nature. Celle-ci était fidèle et le conserverait parmi les arbres, les champs, la forêt, sans lui faire payer un tribut de souffrances autres que celles de la maladie et de la mort, comme tout être humain. Que lui manquerait-il en ce cas pour être heureux? Ah! Nasa le savait, à présent, de même qu'elle savait ce qu'il fallait, à elle, pour être heureuse!

Elle s'approcha davantage de la fenêtre et l'air frais du matin la frappa au visage : il était embaumé par le souffle du printemps. Mille oiseaux commençaient à chanter, c'était la vie. La vie, alors que dans une chambre obscure de la maison, c'était la mort.

Nasa gémit douloureusement quand, de nouveau s'éleva l'appel modulé à la mode indienne. Elle se pencha et aperçut Moonglow, assis sur un petit mur de pierres sèches, absorbé à la fois dans sa rêverie et son attente. Car Nasa n'en douta pas un instant : le jeune homme était là non seulement pour veiller à sa manière auprès d'une morte qu'il avait des raisons de chérir, mais parce qu'il avait appris la présence de celle qui l'avait pourtant délaissé.

Dans un éclair rapide, elle se souvint de leur dernière entrevue, alors qu'il l'avait recherchée et retrouvée à la Nouvelle-Orléans. Il l'avait aidée et consolée de son mieux dans son immense chagrin de la perte de son enfant. Et puis elle l'avait laissé partir, tandis qu'il lui avait appris sa fortune nouvelle. Pourquoi alors ne l'avait-elle pas retenu? Elle se serait évité cette dernière et redoutable expérience avec Jay Randall, qui paraissait avoir brisé toute sa confiance dans la vie.

Et cependant... Peut-être précisément avait-elle besoin de cette dernière tentative pour être prête à la révélation de sa véritable nature. Le bouleversement qui pourrait la délivrer ne se serait peut-être pas produit sans elle.

Avec décision, elle sortit dans le patio et, à sa vue, Moonglow se leva, avec les marques d'une visible émotion :

— Nasa, fit-il. Je suis venu...

— Je sais, mon ami... Je devine...

— Nasa, vous avez du chagrin.

Elle ne répondit pas, mais le regarda avec des yeux où des larmes luttaient pour ne pas jaillir, mais dans ce regard il y avait aussi autre chose que de la douleur. Il y avait une sorte de lumière étrange, avec de la fierté, une grande dignité, et quelque chose de si inattendu, de si éloquent que le jeune homme se sentit bouleversé. Il tremblait légèrement et baissa la tête.

— Moonglow, dit Nasa, voulez-vous seller un cheval, pour moi?

— Vous sortez, Nasa? Maintenant?

— Oui. J'ai besoin de voir de l'espace, un espace que je connais, et d'y penser à toutes les choses qui m'étouffent...

Il ne tenta pas de s'y opposer et docilement alla seller un cheval pour Nasa, mais en même temps il sella le sien et le laissa attaché à l'écurie.

Quelques instants après Nasa partait dans la campagne, et gagnait au galop de son cheval cet endroit qu'autrefois elle préférait par-dessus tout, dans la forêt irriguée par un ruisseau. Elle avait besoin de mouvement, et il lui semblait qu'elle retrouvait son existence de jadis, alors qu'elle ignorait tout de la vie.

Le poids affreux qui pesait sur elle depuis quelques jours, et la douleur causée par la mort de sa mère ne pouvaient disparaître comme par enchantement, mais elle pouvait les supporter, à présent. C'était une souffrance cuisante et cruelle, dans une âme lasse et un cœur plein de ténèbres qui commencent cependant

à sentir la vie renaître, la lumière luire dans le lointain. Et grâce à la course du cheval, à l'air vif, des vapeurs semblaient s'envoler, les mauvaises vapeurs des illusions d'autrefois. La révélation de la douce Ruth agonisante avait décidé d'une sorte de miracle qui allait maintenant s'accomplir.

Ainsi occupée par ses pensées, tout en participant au galop de sa monture, les membres retrouvant leur souplesse, Nasa s'arrêta enfin devant la mare où elle s'était arrêtée la dernière fois qu'elle avait parcouru la campagne de Rollins. Elle sauta sur le sol et, songeuse, s'assit sur un tronc d'arbre renversé.

Un instant après, un autre cheval s'arrêtait au même endroit, un cavalier mettait pied à terre et venait s'asseoir près de Nasa. C'était Moonglow.

La dernière fois aussi, il était là, et elle l'avait frappé à coups de fouet en le traitant de sale métis.

Mais cette fois elle savait qu'elle aussi, elle était une métis. Et elle regardait Moonglow d'un regard où brillait une lumière qu'il n'avait jamais connue jadis, même quand elle se prenait de tendresse excessive pour lui, après quelques sévices sans excuse.

Nasa n'avait pas paru étonnée de voir apparaître Moonglow, ni de le sentir auprès d'elle. Sa poitrine palpitait doucement, autant de l'effort fourni par la course que d'une émotion secrète. Elle ne souriait pourtant pas, elle restait grave, mais Moonglow comprit qu'il n'y avait aucune hostilité en elle à son égard, et cela à jamais.

Des oiseaux chantaient dans les arbres, éperdument. Que la nature était donc belle, à ce moment ! Il semblait qu'elle n'était que rayonnement et amour.

Nasa se pencha un peu vers Moonglow, et à voix basse elle lui demanda :

— Moonglow, parlez-moi de Tonasa... Dites-moi ce qu'il était et comment il était.

Il la regarda avec un peu d'effarement :

— Tonasa ? fit-il en hésitant.

— Oui, ne l'avez-vous pas connu, vous ? Ou, au moins, n'en avez-vous pas entendu parler ?

— Nasa, dit le métis aves émotion, vous savez donc ?

Elle eut une inclinaison de la tête, pour répondre.

— Ah ! fit-il, c'est donc cela...

Elle demanda alors, la gorge un peu sèche :

— Vous saviez qu'il était... mon père, Moonglow ?

Ce fut à son tour de ne répondre que par un signe de la tête. Elle lui prit la main :

— Et vous m'avez laissé vous traiter comme je l'ai fait... vous injurier et vous frapper ? Moi ? La fille de Ruth Springer et de Tonasa, l'Indien ? Pourquoi ne m'avez-vous pas tuée ?

Il sourit mélancoliquement :

— Vous le savez bien, dit-il.

— J'étais une fille folle et je ne savais rien comme il faut le savoir. Mais maintenant... Ah ! Moonglow, tout ce que vous ne connaissez pas de ma vie est parti de ma pensée... Ma vie recommence... elle recommence avec vous...

— Nasa ! Oh ! Nasa...

— Oui, cher Moonglow, avec vous... Ma mère a été la plus belle et la plus malheureuse des femmes, car elle s'est sacriée en gardant secret, mais vivace, un amour sans espoir, toute sa vie. Et vous, vous auriez ainsi continué à m'aimer toute votre vie, sans plus rien en dire... Oh ! cruelle que j'ai été, Moonglow...

Elle mit d'elle-même son visage dans les mains du jeune homme dont les traits s'étaient transfigurés peu à peu. Moonglow écarta ses doigts et releva la petite tête si chère pour la mieux contempler et lire au fond du regard.

— Je vous aime, Nasa, dit-il lentement. Je vous ai toujours aimée, je vous aimerai toujours...

— Je vous aime, Moonglow, je suis heureuse...

Sur un cheval, deux cavaliers se tenaient doucement enlacés en revenant vers le ranch Springer. Le deuxième cheval venait derrière et s'arrêtait parfois pour brouter.

Moonglow tenait Nasa devant lui. Ils ne souriaient guère et gardaient un maintien grave : ils n'oubliaient pas qu'ils allaient ensemble s'agenouiller devant une morte à laquelle ils étaient redevables de leur bonheur.

Mais une immense sérénité était sur eux. Ils allaient, sûrs l'un de l'autre, ayant trouvé le vrai chemin de leur vie. Et quand ils furent en vue du ranch où reposait la morte, avec une gravité passionnée, comme religieuse, ils échangèrent un baiser.

Leur premier baiser, qui les engageait jusqu'à la mort.

NE SOIS PAS JALOUSE !

Une année Jean Berthier vint en Italie dès l'éclosion des premières pâquerettes et y passa toute la belle saison. Vers la fin de son séjour, le palace où il était descendu compta deux hôtes de plus : une jeune fille et sa mère.

Dans le parc de l'hôtel, les roses, par touffes, faisaient des taches sanglantes et, parmi ces touffes, la gracieuse silhouette de Lia Sandri, haute et souple, se reflétait dans les pièces d'eau. La jeune fille était vraiment belle dans l'épanouissement de ses vingt ans ; sa chair duvetée comme la pêche prenait, par instant, des teintes d'ambre et sa nuque se nacrait sous les cheveux bruns coupés courts, légers comme la soie.

Ses yeux noirs révélaient une âme mobile, spontanée, généreuse, prompte à l'enthousiasme comme au découragement, et elle apparut ainsi, aux regards de Jean Berthier, plus radieuse, plus évocatrice de voluptés, qu'aucune des femmes qu'il avait connues jusqu'à ce jour.

Au Lido, où ils se rencontraient tous les jours, la chair de Lia, dorée par le soleil, mettait en appétit les mâles désœuvrés, réunis par groupes sur la plage célèbre, et l'heure du bain ne célait rien aux admirateurs de la beauté de leur idole.

Mince, cependant musclée, fausse maigre, elle réalisait le paradoxe de garder à la fois une ligne classique et une silhouette éminemment moderne.

Vraiment, elle éblouissait.

Si pure était sa beauté, si sculpturales ses formes, qu'elle émerveillait comme une œuvre d'art. Elle était chaste, à force d'abandon, et très lointaine, semblait-il, pour le désir des hommes.

Berthier, présenté à Mme Sandri et à sa fille, par son ami le gouverneur de Venise, fut tout de suite conquis par le charme de Lia.

Grands amis tous deux, la jeune fille, italienne de haute race, entreprit d'apprendre à Berthier toute l'histoire merveilleuse de son pays, et les yeux voguant à la dérive sur les bords de l'Adriatique, il écouta sagement les graves et belles paroles emplies de souvenirs qui flottaient dans l'air, parfumé par l'amour autant que par les fleurs.

Il n'y avait rien, chez Lia, d'austère, de pompeux ou de conventionnel. Elle était femme avant tout.

Une femme vivante, vibrante, magnifique d'ardeur qu'on devinait indomptable, sublime, et Berthier aima tout de suite, dans cette adorable jeune fille, l'image touchante et symbolique de la vraie femme.

Elle animait leur promenade de sa verve, de sa grâce et, à la dérobée, jetait un œil curieux sur cet homme, qui n'avait rien du petit jeune homme timide et empressé.

Physiquement, Berthier était superbe. Trente ans à peine, un profil énergique, une démarche souple, un chic parfait, une éducation soignée, indépendant et riche, il représentait pour une jeune fille le type de mari rêvé et idéal.

Lia goûtait comme un triomphe l'incertitude qu'elle lisait dans ses yeux. Elle devinait en lui une passion contenue, excessive, qui lui faisait peur et la charmait, à la fois, et cette cour discrète du Français bien élevé la changeait de ses soupirants habituels et de leurs éternelles sérénades napolitaines.

Inutile de dire que Berthier avait prolongé singulièrement la durée de ses vacances ; l'Italie n'est-elle pas la patrie rêvée des flâneurs ? Le but de promenade de Berthier était la loggetta de Campanile, lieu charmant où dans les temps anciens se rencontraient les amoureux qui voulaient s'isoler des carnavals et des farandoles. Il arrivait régulièrement en avance d'une heure dans la crainte de se trouver en retard, et les minutes qui tombaient, une à une, dans le silence ajoutaient chaque fois à son angoisse.

Viendrait-elle aujourd'hui ?

Elle arrivait, radieuse, plus belle que jamais.

Mme Sandri, qu'une migraine retenait toujours fort à propos à la chambre, n'accompagnait pas sa fille et souriait en la voyant partir comme elle souriait en la voyant revenir. Le jour où Berthier fit sa demande en mariage, la vieille dame sourit plus encore :

— Il y a longtemps que je l'attendais, dit-elle, tandis que Lia, à quelques pas d'elle, se sentait défaillir de bonheur. Mme Sandri se tourna rapidement vers sa fille, et aperçut soudain le visage de Lia en pleine lumière. La jeune fille était rougissante et émue, elle gardait sur son cœur la main qui s'y était portée pour en contenir les battements.

— Seulement, je vous préviens, ajoutait Mme Sandri, ma Lia n'est pas raisonnable... Mais là, pas du tout ! C'est une enfant gâtée, indisciplinée, une forte tête... Oui, vous ne la connaissez pas, elle n'a fait voir que ses qualités... vous aussi, d'ailleurs ! Le temps des fiançailles est la période la plus propice à la dissimulation...

— J'aime Mlle Lia avec ses qualités et ses défauts ! affirma Berthier, convaincu.

— C'est une bonne petite, je vous l'accorde, mais ce n'est pas la perfection ! Elle a tous les défauts dans une dose proportionnée normalement, sauf un qui absorberait tous les autres...

— Lequel donc ? questionnait Jean, soudain anxieux.

— La jalousie !

— Mais, maman...

— Ne dis pas le contraire, Lia, tu es terriblement jalouse... ce n'est pas un défaut, c'est une maladie chez toi ! D'ailleurs, regardez ce front, mon cher Berthier, le pli soucieux entre les sourcils, la future griffe... est-elle assez marquée ? Vous êtes Français, Berthier, elle est Italienne, c'est-à-dire doublement jalouse !

Il faut dire que ce petit laïus, auquel Jean était loin de s'attendre, remplissait de confusion la jolie Lia devenue plus rouge qu'une pivoine.

Pourtant sa mère avait raison.

Elle était jalouse comme d'autres sont borgnes, chauves ou bossus.

Ce défaut, ou cette qualité, suivant le cas, la rendait souvent fort malheureuse. Certains philosophes regardent la jalousie comme une passion malfaisante au cœur humain. Mais faut-il nier qu'il y ait des poisons parce qu'ils sont pernicieux et qu'on les évite? Si on veut approfondir l'organisation de l'homme, il faut bien se résoudre à y voir les choses qui la constituent. La jalousie y tient une place comme l'amour. Ces deux sentiments dérivent d'une même source et ont chacun leur destination. L'un tend à conserver, l'autre à défendre.

En fait, la jalousie semble particulièrement réservée à l'espèce humaine. Elle se montre rarement entre les animaux qui appartiennent à la même espèce, parce qu'ils n'ont aucun intérêt à l'exercer. Ils diffèrent de l'homme en ce qu'ils sont mus énergiquement par deux besoins : celui de se conserver et de se reproduire. Leurs querelles sont, par conséquent, fort éphémères et leurs ressentiments inexistants. Si leurs besoins sont satisfaits, ils n'ont plus aucun motif d'être jaloux ou haineux.

Lia était jalouse de naissance.

Certainement, une vilaine fée Carabosse, jalouse, elle-même, des dons nombreux que la nature avait conférés au poupon, n'avait rien trouvé de mieux pour mal faire que de verser dans l'âme de la petite fille un poison subtil et dangereux.

Avec le temps, hélas! le maudit penchant s'était accentué.

Lia était jalouse de son ombre et souffrait mille morts de ce défaut qu'elle ne pouvait pas surmonter.

Mme Sandri adorait sa fille, elle avait fait tout ce qui était matériellement en son pouvoir pour libérer Lia de cette terrible passion : remontrances, privations, raisonnements, rien n'y fit. Lia se montra réfractaire aux traitements.

— Vous endurerez un véritable martyre! ajouta Mme Sandri en jetant sur son futur gendre un regard rempli de commisération et de regret.

— Je ne donnerai aucune prise à la jalousie de Mlle Lia, affirma Berthier, je l'aime et je n'aimerai qu'elle de toute ma vie!

Lia se précipita dans les bras de son fiancé.

— Moi aussi, Jean, je vous aimerai toute ma vie, s'écria-t-elle, le regard étincelant, les joues en feu, incapable de répondre autre chose à la grave déclaration qu'elle venait d'entendre de la bouche de celui en qui elle avait foi comme en son Dieu.

Toute la vie!

C'est très court ou très long!

— Soyez heureux, mes enfants, reprit Mme Sandri, en contemplant, non sans fierté, le charmant tableau formé par les deux amoureux enlacés. j'irai vous voir de temps en temps à Paris.

— Vous serez toujours la bienvenue, chère madame, déclara Jean.

— Avez-vous beaucoup de relations? demanda la vieille dame.

— Pas mal...

— Eh bien! je vous préviens qu'il suffira que vous vous plaisiez dans leur compagnie pour que Lia les prenne tous en grippe!

— Oh! cette jalousie-là! s'exclama Jean, je la permets.

— Elle n'empêchera pas l'autre! conclut la maman.

— Bah! on n'est jaloux que quand on a des soupçons...

— Lia voit des soupçons partout, enfin ça vous regarde... je vous confie la... malade, soignez-la!

Lia n'en voulait nullement à sa mère de la façon dont elle instruisait son futur mari sur son caractère et ses penchants.

Jean était prévenu.

Pour montrer sa bonne volonté, Lia dompta, jugula, freina, le temps de leurs fiançailles, l'exaspérante habitude de froncer les sourcils, d'égarer un regard inquisiteur autour d'elle et de poser mille questions dictées par une imagination féconde et débordante.

Elle s'y employa de tout cœur et crut parvenir à ses fins.

L'objet tangible de l'évolution d'un grand instinct, c'était pour elle Jean Berthier, ce grand garçon qui n'avait eu qu'à paraître dans la douceur de ses yeux et la pâleur de son sourire, pour ramasser, sans peine, un cœur de femme qui se livre toute.

Et tous les jours, ce fut pour Lia comme une berceuse caressante et douce, empreinte de ces poussées du sexe qui font songer si fort et si longtemps, qui inquiètent, qui ravissent, mettent des afflux de sang aux joues mélangés à des pâleurs subites, du rire aux lèvres et des larmes aux yeux.

De son côté, Jean ne se rendit compte de la surprise physique que lorsqu'il comprit qu'il n'avait plus la force de réagir. Il s'analysa, s'avoua que pour Lia il n'avait pas qu'un simple désir, désir violent ou fou, impérieux ou insensé, mais qu'il l'aimait réellement avec mille sentiments faits de tout ceci et de beaucoup d'autres choses.

Berthier avait été un jeune homme fort rangé.

Les femmes lui faisaient un peu peur et cette crainte s'était accentuée avec l'âge, jusqu'à paraître du mépris. Ses premiers débuts dans la vie amoureuse étaient empreints d'une banalité coutumière et, à part quelques exceptions éphémères, il avait approché quelques femmes sans en connaître aucune.

Lia lui était apparue d'essence toute différente, d'une race supérieure aux autres.

Les autres, très banales, bêtes, supérieurement dressées à la chasse au mari, lui inspiraient une sainte terreur et parfois une répulsion irraisonnée, aussi put-il affirmer avec juste raison qu'il était libre de tout engagement et de tout lien charnel en offrant son nom à la jolie fille de Mme Sandri.

(A suivre.)

11.691. — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 3-33.

11 691. — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 3-33.




COLLECTION
CINÉ-ROMANS
3 fr.
la
fille de feu
(CALL HER SAVAGE)
avec
CLARA BOW
par
R. DESSAIGNES
LES PLUS BELLES
PHOTOS DU FILM
EDITIONS de mon Ciné
43, Rue de Dunkerque. Paris X


PRT™
jcristina.com

11 691. — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 3-33.